

Éditions-Diffusion Charles Léopold Mayer  
38, rue Saint Sabin  
75011 Paris  
tel/fax : 01 48 06 48 86  
diffusion@eclm.fr  
www.eclm.fr

Les versions électroniques et imprimées des documents sont librement diffusables,  
à condition de ne pas altérer le contenu et la mise en forme.  
Il n'y a pas de droit d'usage commercial sans autorisation expresse des ECLM.

Chine et Occident :  
une relation à réinventer



Yu Shuo  
avec la collaboration de  
Sabine Jourdain  
Christoph Eberhard  
Sylvie Gracia

# Chine et Occident : une relation à réinventer

Parcours historique et leçons  
de quelques rencontres récentes  
dans le cadre de l'Alliance pour  
un monde responsable et solidaire

L'association Éditions-Diffusion Charles Léopold Mayer a pour objectif d'aider à l'échange et à la diffusion des idées et des expériences de la Fondation Charles Léopold Mayer pour le progrès de l'Homme (FPH) et de ses partenaires. On trouvera en fin d'ouvrage un descriptif sommaire de cette Fondation, ainsi que les conditions d'acquisition des ouvrages et dossiers édités et coédités.

L'auteur

Yu Shuo, ancien maître de conférences en psychologie sociale de l'université chinoise de Renda à Pékin, anthropologue de l'interculturalité, responsable du Pôle de médiations Europe/Chine-Chine/Europe.

AITEC

21 ter rue Voltaire

75011 Paris, France

Mél : yushuo@club-internet.fr

© Éditions-Diffusion Charles Léopold Mayer, 2000

Dépôt légal, 2<sup>e</sup> trimestre 2000

Dossier FPH n° DD 101 \* ISBN : 2-84377-041-6

Diffusion : Éditions-Diffusion Charles Léopold Mayer,  
38 rue Saint-Sabin, 75011 PARIS

Graphisme et mise en page : Madeleine Racimor

Maquette de couverture : Vincent Collin

Photographies : Alain Kernévez

# Sommaire

Avertissement, Yu Shuo .....	7	
Préface, Pierre Calame .....	10	
Première partie - Une relecture des rencontres Chine-Occident . 21		
1. La première rencontre : les jésuites en Chine, de la fascination au rejet 23		
2. La deuxième rencontre : la blessure symbolique .....	37	
3. xx <sup>e</sup> siècle : le complexe de modernisation .....	53	
Deuxième partie - Regards croisés, échanges de voix .....		63
Dialogue interculturel avec la Fondation Charles Léopold Mayer ..	63	
Chine-Occident : l'œil du photographe .....	87	
Troisième partie - Carnets de voyages, l'œil subjectif .....		107
L'œil de l'ethnologue : traçant le temps, traçant l'espace, Yu Shuo	111	
L'œil de l'universitaire et homme de terrain :les Wang, paysans depuis toujours, Fernando Oliveira Baptista .....	123	
L'œil de l'écrivain :la Chine, comme une décoction fragile, Sabine Jourdain .....	127	
L'œil de l'agronome : l'Ouest s'exhibe, Antonio Onorati .....	137	
L'œil du plasticien :instantanés écrits, François Bossière .....	143	
Des maires chinois en Europe, première mission à l'automne 1997 147		
L'attention portée par les grandes villes européennes sur les trans- ports en commun, en vue d'améliorer les conditions de circulation ...	147	
Considération et protection des monuments historiques, développement actif de l'industrie touristique .....	148	
Le Forum de Florence sur la pauvreté urbaine .....	151	
Deuxième mission en Europe de l'Association des maires chinois .	153	
Annexes .....		159
Quelques considérations sur l'état des ressources en Chine .....	161	
Sur les liens esthétiques .....	171	
La plate-forme pour un monde responsable et solidaire .....	179	
Bibliographie générale .....	183	



## Avertissement

Ce livre est le résumé d'un manuscrit à caractère plus scientifique, résultant d'une longue recherche. Il a pour objectif de permettre à un large public de réfléchir à une approche différente des relations Europe/Chine.

L'idée d'un tel ouvrage a émergé de nos observations sur les représentations des relations Chine/Europe, lors de plusieurs rencontres organisées par la Fondation Charles Léopold Mayer dans le cadre de l'Alliance pour un monde responsable et solidaire.

Ces représentations reposent en général sur une dichotomie : deux blocs cristallisés autour de valeurs et de logiques partielles et « incompatibles », deux mondes figés sans s'être influencés qui commenceraient seulement maintenant à s'ouvrir l'un à l'autre. Une trop courte mémoire historique et des habitudes de pensée dualiste en sont les causes. À l'heure actuelle, des études comparatives, fournies comme mode d'emploi aux expatriés, n'ont rien à envier, dans leurs schématisations, aux portraits contrastés dessinés par des jésuites en Chine, puis par certains penseurs des Lumières il y a plus de trois siècles. Elles se révèlent peu fiables dès lors qu'on les confronte aux réalités.

Dans le but, certes honorable, de se débarrasser de l'ethno-

centrisme, on aborde les deux cultures avec un certain relativisme, pour accepter la légitimité des différences de l'autre. En découlent, malheureusement, des schémas statiques et des comparaisons décalées en trompe-l'œil.

Deuxième caractéristique des relations sino-européennes : leur fragmentation. Elles restent retranchées dans des clôtures sectorielles. Universitaires entre universitaires, industriels entre industriels, diplomates entre diplomates.. Dans un monde qui fonctionne de plus en plus en réseaux, les institutions classiques et leurs lourdes mécaniques semblent inopérantes. Elles peuvent même, malgré leur bonne volonté, constituer des obstacles dans les échanges.

Un dernier constat nous incite à la réflexion : les difficultés de communication et de coordination entre des personnes qui effectuent les tâches d'agent au sein d'une même culture. Ce problème, souvent lié aux luttes de pouvoir, semble parfois plus difficile à surmonter que les difficultés de compréhension entre Chinois et Européens. En l'occurrence, l'Autre n'est utilisé que comme une arme, un déclencheur, un moyen de pression ou un bouc émissaire.

En retraçant l'histoire des rencontres dans le temps et dans l'espace, nous voulons rendre plus intelligible la complexité des échanges entre les deux extrémités du continent eurasiatique, et souligner un véritable métissage et des valeurs communes. Quant aux différences culturelles, sûres et certaines, elles ne doivent cependant pas être survalorisées et masquer notre commune humanité. Les cultures sont modifiées par les rencontres de longue durée : la situation historique, les intérêts des acteurs, le rapport de force, le lieu et le rôle du médiateur y font œuvre d'alchimie des cultures. C'est bien compliqué, souvent source d'erreurs, mais chaque insuccès nous rend plus avisés.

La compréhension mutuelle repose avant tout sur une attitude d'acceptation de notre « être ensemble », avec nos différences, une conscience constamment tenue en éveil par l'écoute de l'Autre et une imagination suffisante pour se mettre à sa place. Et le malentendu ? Il existe de toute façon. Mais il est parfois positif, nous l'appelons alors « malentendu fécond ». Des nouveaux savoir-faire et savoir-vivre s'inventent et s'inventeront dans une concurrence de stratégies constitutives, une confrontation et un partage des logiques et des his-

toires.

Le passage d'une vision binaire à une vision holistique demande un exercice constant de flexibilité mentale. Il s'agit de nous ouvrir à une lecture plus dynamique des relations sino-européennes, grâce au sens relationnel : l'historique est ainsi intégré au présent, le présent dans le passé, les uns et les autres se révèlent plus complémentaires. Les mots qui nous sont chers sont globalité, fluidité et réciprocité.

Comme le lecteur pourra s'en apercevoir, nous mettons l'accent sur la notion de « médiation ». Définie en général par « entremise destinée à amener un accord », la médiation s'effectue par les signes, les lieux de la rencontre, la mémoire collective d'une culture, enfin les hommes. Chaque culture pratique différemment ses codes convenus comme normes dans son contexte homogène. Lors d'une rencontre interculturelle, les agents médiateurs aux horizons différents (interprète, consultant, représentant, avocat, chercheur ou diplomate..) étant censés posséder des « capitaux spécifiques » devraient rendre aux deux parties les décodages. On est obligé de se placer mentalement et réellement dans le jeu d'entre-deux, que l'on soit mandaté ou non, si l'on veut valoriser ses propres intérêts en impliquant l'autre dans une relation.

Mais, avant tout, la rencontre a besoin d'une langue médiatrice qui permet une communication de base. Peu de Chinois parlent une langue occidentale et très peu d'Occidentaux parlent chinois. On recourt à la traduction. Du fait de la complexité de ces deux systèmes linguistiques, radicalement différents, la pratique de la traduction provoque des pertes et des glissements de sens inéluctables. Les erreurs, les décalages, mais aussi les nécessaires approximations et équivalences en sont le propre. Un seul passage d'une pensée transcrite dans une langue vers une autre augmente la proportion des malentendus. Dans le cas de langues si différentes que le chinois et le français, le rôle du traducteur interprète est d'une importance accrue par rapport à beaucoup d'autres échanges entre pays francophones, anglophones et hispanophones, dont les langues partagent une matrice commune.

Entre les mots, nous inviterons le lecteur à poser son regard et à feuilleter un carnet photographique suggérant d'autres types d'ouvertures. Comme le photographe l'indique : « Qu'est-ce que la Chine ? Entre l'instant éternel et l'instantané du

déclat photographique, chacun est invité à laisser libre cours à son imaginaire. Les images présentées sont autant de portes d'entrées pour découvrir quelques facettes de ce vaste pays et éveiller le désir d'une rencontre ».

Ce livre est le fruit d'une véritable intelligence collective. Sa rédaction résulte de discussions riches et profondes entre des personnes, participant aux rencontres et appartenant à de nombreuses nationalités, cultures et domaines de connaissance : Algériens, Italiens, Portugais, Français, Suisses, Autrichiens et Chinois. Ils sont agronome, pédologue, administrateur, photographe, plasticien, écrivain et ethnologue. Cette diversité nous a permis d'échanger des idées et de nous enrichir mutuellement. C'est ce type de travail collectif que les pères jésuites puis les missionnaires protestants ont mené avec les meilleurs esprits chinois de leur époque. Nous les suivons simplement.

Je voudrais adresser ma reconnaissance à Suzanne Humbert qui a participé dès le début à notre expérimentation avec nos amis chinois et donné ses conseils pertinents dans la réalisation de ce travail. Alors que je ne maîtrise pas parfaitement la langue française, mes amis ont été sensibles à mes difficultés d'expression et ont consacré du temps aux suggestions, aux remarques, voire aux corrections directes. Parmi d'autres, que soient ici remerciés André Levesque, Jacques-Denis Bertharion, Adrien et Maguy Bossière. Leurs contributions à ce livre ont été fructueuses.

Yu Shuo

## Préface

Ce livre raconte des contacts, des rencontres, des voyages, des découvertes, des interrogations. C'est une part des relations que la Fondation Charles Léopold Mayer pour le progrès de l'Homme a cherché à faciliter entre le monde chinois et le reste du monde, en particulier avec l'Europe.

« Mais que diable allait-elle faire dans une telle galère ? » pourrait-on dire à propos de la Fondation, institution de taille modeste, fondation suisse développant son activité à partir de la France et à vocation plutôt francophone. Oui, que diable allait-elle faire dans cette galère chinoise ? N'y avait-il pas assez de chantiers, de défis, de projets, de partenaires plus à la main, plus à portée, plus compréhensibles et pour tout dire plus maîtrisables en Europe même, en Afrique francophone ou même en Amérique latine ?

Le monde, le monde, le monde. Mégalomanie galopante de ceux qui, ne souffrant pas des contraintes politiques et économiques administratives du fait de leurs statuts, touchent à tout, s'autorisent tout, survolent tout à longues enjambées ?

C'est en 1986 que la Fondation a noué, de façon indirecte, ses premiers contacts avec la Chine, à travers un partenaire, Craterre, spécialisé dans la construction en terre, qui avait

établi un dialogue de travail entre le Pérou et la Chine. Un Français passant par le Pérou pour aller en Chine, venant du pays des grands ensembles de béton pour aller prêcher aux Chinois le maintien de leurs trésors d'architecture en terre crue, ça démarrerait fort !

Mais c'est longtemps après, vers 1993-1994, quand la Fondation eut abandonné la politique d'appui aux projets ponctuels pour se consacrer à des problèmes plus vastes, quand l'Alliance pour un monde responsable et solidaire dont elle avait soutenu la naissance se mit à se développer, que la Fondation commença à soutenir de façon plus résolue et plus méthodique un dialogue avec la Chine. Ce sont les termes de ce dialogue, les raisons qui y poussent, les passions qu'il fait naître, les méthodes qu'il appelle, les incertitudes dont il est pétri, que je voudrais narrer ici. J'en parlerai à la première personne, tant il est vrai qu'une institution n'existe que par les passions de ceux qui la forment et tant il est vrai aussi que le dialogue avec la Chine relève d'une conjonction d'aventures personnelles autant que de la stratégie d'une institution.

## L'évidence de la troisième rencontre

Juin 1999. 1919 : le Mouvement du 4 mai marque en Chine le débat sur l'entrée dans la modernité occidentale. 1949, Mao Zedong prend le pouvoir. 1979 : Deng Xiaoping lance l'ouverture de la Chine à l'Occident et au capitalisme. 1989, les événements de la place Tien An Men, mondialement médiatisés, posent les bornes du rythme et de la nature de l'ouverture à l'Occident.

Décidément, sans être superstitieux, ce chiffre 9 n'est pas indifférent au dialogue entre les deux mondes, le monde occidental et le monde chinois, qui sert de trame à ce livre.

Pour moi, ce qu'après bien d'autres j'appelle la troisième rencontre de la Chine et de l'Occident, rencontre inaugurée en 1979, procède d'une évidence, fait naître des convictions et débouche sur une méthode. C'est cette évidence, ces convictions et cette méthode que je voudrais partager ici.

Une évidence. Tout part, pour moi, de la mondialisation. « Ah ! s'exclame Wang dans une préface écrite au début du XVII<sup>e</sup> siècle à un livre de Matteo Ricci, il n'y a pas deux raisons

dans le monde ; il n'y a pas deux esprits dans l'homme ; il n'y a pas deux façons de bien agir. Et, si on lève la tête, il n'y a pas deux ciels, dans le ciel, il n'y a pas deux maîtres..». Il n'y a pas deux ciels. Il n'y a pas deux planètes. Il y a une planète unique peuplée, dont il va falloir au prochain siècle se partager la gestion et, faut-il le dire, les ressources limitées. Il y a un monde profondément unique et infiniment divers. Le gérer de façon pacifique va supposer le dialogue entre les civilisations et ce dialogue nécessitera interconnaissance et respect mutuel.

Les liens entre Chine et Occident, Chine et reste du monde, ce dossier les rappelle avec beaucoup d'éloquence, n'ont jamais cessé. Ils ont connu des hauts et des bas, des passions et des méfiances, des intérêts et des rejets, des enthousiasmes et des désenchantements. L'oscillation permanente entre idéalisation et lassitude. Mais, jusque-là, nous étions comme deux navires éloignés l'un de l'autre avec des canots faisant l'aller et retour, échangeant, se fascinant, se brouillant et, pour l'Occident, prenant parfois l'autre à l'abordage. Mais toujours de loin. Par corps expéditionnaire et concessions interposées. Aujourd'hui nos bateaux sont bord à bord. Leurs coques peuvent se froisser, les amarres ne peuvent plus se rompre. Les plaques tectoniques se sont rejointes. Nous sommes sur un même bateau : le monde.

Si les rapports n'ont jamais cessé, ils ont néanmoins leurs temps forts. Parler aujourd'hui de la troisième rencontre entre la Chine et l'Occident, c'est reconnaître les deux autres.

## Sinophilie, sinophobie

La première est celle qu'inaugurent les jésuites avec Matteo Ricci à la Renaissance, qui fait découvrir le christianisme catholique en Chine, sur fond déjà de présence de conquérants et de comptoirs, de militaires et de marchands aux frontières de l'empire chinois. Cette première rencontre suscite la conversion de nombreux Chinois, l'intérêt des lettrés et des empereurs. C'est celle qui fait naître en Europe l'engouement pour la Chine. Celle qui s'achève deux siècles plus tard avec le renvoi des missionnaires à l'issue de la querelle des rites et avec, en Occident, une sinophilie transformée bientôt en sinophobie, de l'image du despote éclairé du siècle des Lumières à celle d'un despotisme

asiatique atavique. Fin de la première rencontre. On s'est découvert, on s'est aimé, on s'est haï, on s'est quitté.

La deuxième rencontre, je me la représentais comme uniquement violente et mercantile. Les bateaux armés occidentaux à l'abordage du vieux rafiot chinois en perdition. L'hallali. Le partage des dépouilles. L'humiliation absolue. Tout cela est vrai. Tout cela est simpliste. Le livre le montre à merveille. Derrière le choc violent de la balle de fer contre le gros pot de terre, il y a aussi la poursuite du dialogue entre deux civilisations. La place des protestants américains et anglais dans la modernisation de la Chine, leur rôle décisif dans la création des écoles, des hôpitaux, des maisons d'édition, des universités. Sans connaître la réévaluation radicale des rapports à la civilisation occidentale qu'opère le Japon à la même époque avec l'ère des Meiji, la Chine, à travers ses intellectuels, ouvre en son sein le débat sur la modernisation et l'évolution du système chinois. Comme la France après la défaite de 1940, le choc moral de la défaite et de l'humiliation est aussi propice au réexamen des valeurs fondatrices et à la réforme. Depuis lors, pour le meilleur et pour le pire, c'est autour de la question de la modernité occidentale et des processus pratiques de modernisation que va se nouer le débat en Chine même. Nous pouvons, nous Occidentaux, nous jouer le mythe de la Chine éternelle et de son socle de valeurs auquel il faudrait se référer, la question a cessé d'être là. Le dialogue entre les deux mondes, les synthèses à inventer entre les différentes traditions, chacun à sa manière et chacun pour son compte, sont devenues des données irréversibles de l'histoire.

1949. C'est encore au nom d'une idéologie typiquement occidentale, d'une vision de l'histoire typiquement occidentale, le marxisme, que Mao Zedong prend le pouvoir et que se clôt l'ère de la deuxième rencontre, inaugurée un peu plus d'un siècle avant.

## Le temps de l'appropriation mutuel

Trente ans plus tard, j'allais dire seulement trente ans plus tard, la Chine s'ouvre de nouveau à l'Occident. La Chine va vers le monde. La Chine s'ouvre sur le monde. Ce n'est plus seulement par la découverte des techniques occidentales, déjà lar-

gement maîtrisées par une élite, mais par l'acculturation des formes, des idées et des modes d'organisation, du libéralisme économique, que cette nouvelle ère s'inaugure. Mais là se situe peut-être la source d'un malentendu fondamental. Parce que Deng Xiaoping pense que peu importe la couleur du chat pourvu qu'il attrape les souris, peu importe la forme de l'entreprise pourvu que la Chine se développe, une partie de l'opinion occidentale, confondant mondialisation et globalisation économique, ne voit déjà dans la Chine que terre de mission pour la démocratie et terre de conquête pour les entreprises et les marchés. Attention ! Attention ! Une union durable ne se construit pas comme une passade. Le temps de l'appropriation mutuel, de la découverte mutuelle est essentiel. Nous n'avons pas le droit, cette fois, de rater la troisième rencontre. Il pourrait bien ne pas y avoir de quatrième. Ainsi, je n'hésite pas à dire que cette troisième rencontre entre la Chine et l'Occident à laquelle nous cherchons à participer à notre modeste mesure est une rencontre historique. Le qualificatif d'historique que j'accrole avec une certaine emphase ne vise pas notre rôle à nous. Il qualifie simplement la nature de la situation.

Dans cette rencontre, pourra-t-on se borner à la reconnaissance de nos irréductibles différences ? Faudra-t-il, au nom du respect mutuel, se résigner à l'incommunicable ? Faudra-t-il chercher à comprendre et à excuser quoiqu'il advienne au nom de ce que l'Occident a fait en Chine un siècle et demi auparavant ? Non, je crois qu'il faut être plus ambitieux que cela. Comme le dit très bien le livre, la question doit être posée à l'envers : en tant que membre du village global, comment les Chinois prendront-ils leur part de responsabilité dans la gestion du monde à venir ? Comment apporteront-ils leur civilisation, leur système de pensée comme une contribution essentielle de la construction du monde de demain ? Chen Yuegang, de la Fondation pour le développement de la jeunesse chinoise, exprime cela de façon magnifique. « Pour réaliser notre responsabilité historique dans la troisième rencontre euro-chinoise, je pense qu'il y a trois chemins que j'appelle trois ponts. Le premier chemin est basé sur la puissance et la force [...], le second consiste à mettre l'accent sur la préparation des réseaux humains [...], le troisième est la préparation au niveau de la pensée, de la réflexion : rassembler les partenaires et

construire une intelligence collective pour l'avenir du monde». C'est, on l'aura compris, ce deuxième et troisième chemin qui constituent pour la Fondation une évidence.

Dans le chemin entre l'évidence et les méthodes, il y a la construction progressive de deux convictions : le devoir de modestie ; l'universalité des métissages.

La modestie. C'est une modestie à la fois méthodologique et éthique.

Quelques anecdotes en disent long sur la nécessité d'une modestie méthodologique. Je me souviens, il y a deux ou trois ans, d'une discussion au sein de l'équipe de la Fondation, l'un de nous disant à un autre : «Nous avons déjà des partenariats avec la Chine, il faudrait être cohérent dans notre démarche». Des partenariats avec la Chine ! fichtre ! Des contacts avec quelques Chinois représentant eux-mêmes un petit bout de ce qui se passait dans l'une des nombreuses Chines. «Un Chinois m'a raconté...». En réalité, chaque Chinois est comme le héros de la Chartreuse de Parme, Fabrice, à la bataille de Waterloo. La bataille de Waterloo, Napoléon, Blucher, Wellington, Grouchy, tout cela c'est bon pour les historiens. Fabrice lui ne voit de la bataille de Waterloo qu'une agitation et de la poussière. Nikos Kazantzaki, dans *Le Christ recrucifié*, fait dire à un de ses héros : «Dieu c'est comme un éléphant pour des aveugles». L'un touche la trompe et dit : «Dieu est une liane», l'autre touche un pied et dit : «Dieu est un tronc», un autre touche le flanc et dit : «Dieu est un roc», etc. Notre appréhension de la Chine est de même nature. L'histoire nous montre que toute idée arrivant en Chine s'y trouve profondément transformée. Nous savons, éventuellement, et encore, ce que nous apportons, nous n'avons aucune idée de ce qui en ressortira. «Les erreurs des successeurs et opposants à Matteo Ricci ont consisté à ne pas avoir compris la force d'une ancienne civilisation devant laquelle aucune religion ne peut s'implanter sans subir de considérables réformes». On peut certainement en dire autant aujourd'hui de ces religions modernes que sont la démocratie, le marché, les droits de l'homme et la science.

Cette modestie méthodologique se double d'une modestie éthique.

Sa première composante, c'est renoncer à comprendre. Comprendre, appréhender dans son ensemble, s'appropriier, manger, digérer. Tout cela procède de la même idée que l'on

peut complètement posséder l'autre par la pensée. Mieux vaut, au plan éthique, la tranquille certitude que l'on ne comprend rien ou si peu. À cet égard, le livre est plein de faits éloquents, de fausses compréhensions où l'Occident n'a vu dans la Chine que ce qu'il a voulu voir à travers le prisme de ses préventions, où les Chinois n'ont vu de l'Occident que ce qu'ils voulaient y voir en fonction de leurs propres préventions ou de leurs propres débats internes. Après tout, peut-être est-il déjà satisfaisant de savoir que l'image de l'autre nous sert à nous construire nous-mêmes. Si l'image que je me fais aujourd'hui des défis de la Chine me sert à mieux comprendre mon monde et si ce que j'y apporte les aide à mieux construire le leur, l'interconnaissance n'a-t-elle pas fait œuvre utile même si elle est par définition pavée d'incompréhensions ? Cette posture de modestie intellectuelle n'est pas incompatible avec l'énoncé d'une vision générale. Le tout est de savoir que c'est notre vision à nous, partielle et partielle. Elle n'en est pas moins utile à l'autre. Un beau proverbe chinois rappelle que : « Ceux qui sont de la partie s'y perdent, tandis que les spectateurs y voient clair ». Que les Chinois soient en dehors de notre partie et nous en dehors de la leur, peut offrir, après tout, de jolies grilles de lecture.

### L'attention à l'histoire longue

La deuxième dimension de modestie éthique pourrait s'appeler pudeur. Elle tient beaucoup à l'histoire. Je suis toujours stupéfait par la dissymétrie des perceptions de l'histoire chez le vainqueur et chez le vaincu. Prenez cent personnes dans une rue d'Europe qui s'indignent des 2 000 morts de Tien An Men. Combien d'entre eux auront entendu parler de la Guerre de l'Opium, de la guerre que nous avons faite aux Chinois, en toute bonne conscience, il n'y a guère qu'un siècle et demi, pour leur interdire d'interdire l'importation de drogue ? Combien d'Américains prohibitionnistes de la drogue et zélateurs des droits de l'Homme le savent et l'intègrent dans leur raisonnement ? Cela ne devrait-il pas nous conduire à tout le moins à une certaine pudeur ? Combien savent que nous avons imposé à la Chine des traités inégaux au nom du combat de l'Occident en faveur du droit ? Si nous nous sommes

empressés de l'oublier, ne demandons pas, de grâce, aux vaincus et aux humiliés de l'époque de faire de même. N'en tirons pas un sentiment durable de culpabilité, la culpabilité ne mène nulle part. Mais sachons être attentifs à l'histoire longue et surtout, surtout, gardons-nous de nous poser en donneur de leçons.

L'autre conviction tient à l'importance du métissage. Au cœur de ma réflexion, la conviction de l'irréductible unité et diversité du monde. Les sociétés humaines sont toutes confrontées à des défis semblables, les êtres humains à des questions semblables mais chacun y répond à sa manière, chaque fois unique, en fonction de son histoire, de son contexte, de ses contacts et de ses opportunités. L'échange fait partie de ces opportunités qui s'offrent et qui s'ouvrent mais qui seront chaque fois saisies en fonction de la logique propre de chacun.

Comme le livre le montre bien, le rapport de la Chine à la modernité occidentale est au cœur de tous les débats. Mais ce débat interne à la Chine, et qui dure depuis plusieurs siècles, en s'accélégrant après la défaite de l'Empire du Milieu face aux troupes occidentales, est un débat interne à la Chine. Nous pouvons le nourrir, mais nous ne sommes guère maîtres, Dieu merci, de la manière dont le débat se conduit. Le livre s'étend longuement et à raison sur l'étrange discussion qui s'est nouée avec nos amis Chinois à propos de la Plate-forme pour un monde responsable et solidaire. Nous, Occidentaux, sommes particulièrement conscients des impasses de nos modèles de développement et de ce qu'il est convenu d'appeler la modernité occidentale, face aux défis du prochain siècle. Parce que cette modernité occidentale a littéralement transformé le monde, c'est bien dans ses principes mêmes qu'il faut chercher la racine des impasses que nous constatons. Mais, cette simple constatation est jugée insupportable par une partie de nos interlocuteurs chinois car ils ont, de leur côté, besoin d'idéaliser cette modernité dans le cadre de leurs débats internes. Pour cela, ils établissent des distinctions subtiles entre la modernité, parée de toutes les vertus, et la modernisation qui, elle, en serait la traduction concrète et comporterait des dévoiements. Cela me fait tout à fait penser à la manière dont les intellectuels français, il y a trente ans, établissaient un *distinguo* entre le marxisme et le communisme théoriques, parés de toutes les

vertus, et le totalitarisme stalinien ou maoïste, qui n'en seraient que des déformations dévoyées. Un ami racontait une blague : une famille commande une poussette d'enfant en pièces détachées. Trois jours après, elle écrit au constructeur : « Nous ne comprenons pas, nous avons cherché à monter la poussette de diverses manières, et à chaque fois nous arrivons à une mitrailleuse ». Nous avons le devoir de dire à nos amis chinois, au stade où en est arrivé l'Occident, les impasses intimes de la modernité occidentale telle qu'elle s'est développée à partir de la Renaissance. Ils nous répondent que nous crachons dans la soupe, que nous sommes des pays nantis, que la Chine a besoin pour sortir de la misère d'une modernisation pure et dure et tant pis pour les conséquences. Ce débat doit se poursuivre dans l'amitié, la rigueur et le respect mutuel.

### Tenir les mythes en lisière

Mais le livre est aussi passionnant parce qu'il montre combien le problème est complexe. Combien la modernité, même idéalisée, est aussi introduite comme un moyen.. de rester chinois. Les sociétés sont comme des êtres humains. C'est en se nourrissant de l'extérieur qu'elles parviennent à maintenir leur être profond. C'est en triant les apports extérieurs que l'on parvient à rester le même. Une société qui ne saurait plus trier les apports extérieurs en fonction de ses besoins propres est une société en voie d'autodestruction. Si nous, Occidentaux, avons quelque chose à apporter à la Chine dans cette période historique et aventureuse d'ouverture qui est la sienne, c'est bien une diversité de matériaux et d'aliments. Apporter sans scrupule, sans l'inhibition permanente du malentendu, ce que nous croyons le meilleur de nos interrogations et de nos pratiques puis respecter que l'autre en fasse ce qu'il en veut et ce qu'il en peut en fonction de ce qu'il est, lui. Au fond, cela m'est égal qu'il y ait malentendu. Plus exactement, je sais d'avance et par construction qu'il y aura malentendu. La question n'est donc pas de bien ou de mal s'entendre, la seule question qui vaille est de savoir si l'apport de l'un à l'autre, nécessairement transformé, métabolisé par l'autre, aura été fécond.

De l'évidence que nous avons une même et seule planète à gérer ensemble et qu'il faudra pour cela se connaître et se

mettre d'accord sur quelques règles communes, et des convictions que je viens de décrire, découle une méthode : l'approche de la Chine dans notre Fondation.

La première règle de méthode est, si possible, de tenir les mythes en lisière. Les images circulent dans le monde entier. De ce fait nous nous préfigurons en permanence ce que nous allons trouver ailleurs. Le tout est que le préfiguré ne se transforme pas en préconçu. Dans nos découvertes successives de la Chine, le mot découverte est ce qu'il y a de plus permanent.

Deuxième règle de méthode, la saisie des opportunités là où elles sont et comme elles se présentent. Nous cherchons à prendre la Chine telle qu'elle est. C'est typique de notre contact avec l'Association des maires chinois. Nous savons bien que cette association est entièrement dépendante de l'État et du Parti. Mais nous savons aussi qu'au fur et à mesure que les villes se développent et que leur gestion devient plus complexe, une certaine forme d'autonomie locale émergera pour de simples raisons gestionnaires sans même parler de raisons idéologiques. En attendant, nous prenons l'Association des maires de Chine telle qu'elle est. Nous savons que l'avenir des villes de Chine est un enjeu décisif pour la Chine elle-même et, partant, pour l'humanité. Nous considérons de ce fait que le dialogue entre villes chinoises et villes européennes est un dialogue essentiel. Dans ce dialogue, nous prenons les acteurs tels qu'ils sont.

Au nom de l'unité et de la diversité du monde, convaincus que les villes chinoises auront à faire face aux défis de même nature que les villes européennes, que l'évolution des campagnes chinoises est inéluctable et soulèvera les mêmes défis majeurs que pour les campagnes européennes ou américaines, nous essayons, dans cette phase d'ouverture de la Chine, de mettre à disposition de nos partenaires chinois une diversité d'informations, d'expériences et d'ouvertures. J'ai toujours pensé que le fondement de toute coopération était de rendre sa propre expérience historique lisible pour les autres. La transposition n'est jamais l'affaire des experts mais l'affaire de ceux qui, confrontés à leur propre réalité spécifique, sauront le mieux trier ce qui leur est utile ou inutile. Le réformateur Kang Youwei qui fonda à Pékin en 1895 l'association pour le renforcement de l'éducation lui donne pour objectif de « transmettre les savoirs pour le renforcement de la Chine par elle-même. » C'est

au fond cette ambition que nous voulons prolonger. J'ai parlé pour commencer de la certitude que nous devons gérer ensemble la planète, Chinois, Occidentaux, Africains, Indiens.. Cette mondialisation irréversible ne signifie en rien l'adhésion à la mythologie de la globalisation des marchés. Je crois au contraire que nous ne saurons gérer la planète qu'en permettant à l'échange, notamment l'échange commercial, de s'organiser à différents niveaux. L'intégrisme du marché auquel nous assistons à l'heure actuelle n'aura sans doute qu'un temps et on peut parfaitement imaginer, ne serait-ce que pour des raisons énergétiques, une réduction draconienne, dans trente ou cinquante ans, des échanges matériels entre les continents. Ce n'est donc pas à une unification du monde sous le règne de Microsoft ou de Coca-Cola que nous cherchons à contribuer mais à un monde d'interconnaissances et de respect mutuel, enrichi de la diversité, empreint de la conscience de son unité. J'ai coutume de dire que les biens matériels, l'énergie par exemple, se divisent en se partageant alors que la connaissance se multiplie en se partageant. Les logiques en sont donc radicalement opposées. C'est à cette multiplication par le partage que nous invite cette troisième rencontre entre la Chine et l'Occident. Il faut décidément que ce soit la bonne.

Que ce livre soit une petite pierre, un petit caillou à cet édifice.

Pierre Calame  
Directeur général de la Fondation Charles Léopold Mayer



Première partie  
Une relecture des rencontres Chine-Occident



## 1.

### La première rencontre :

#### les jésuites en Chine, de la fascination au rejet

Entre la Chine et le monde qui lui est extérieur, l'histoire est faite de périodes successives et simultanées d'intérêt, de rejet, de la dynastie des Tang à l'arrivée des missionnaires jésuites, puis protestants, jusqu'à l'implantation d'industriels européens sur le territoire chinois, à l'aube du  $\text{XI}^{\text{e}}$  siècle.

Les contacts ont eu lieu depuis des temps très reculés. Les documents historiques rapportent des entrevues à l'époque de l'Empire Romain, pendant les Dynasties des Qin (contemporaines de l'armée de terre cuite découverte à Xian) et des Han (221-280). Les Romains appréciaient la douceur des soieries chinoises, alors que la Chine découvrait les plantes de l'Ouest telles que la vigne, la luzerne, le noyer..

Les faits marquants les plus connus sont l'introduction du Bouddhisme à la cour impériale vers l'an 65, le pèlerinage du moine Xuan Zang parti en Inde à la recherche des canons bouddhistes au  $\text{VI}^{\text{e}}$  siècle, l'introduction du Christianisme nestorien au  $\text{VII}^{\text{e}}$  siècle, l'installation d'une communauté juive à la ville Kaifeng au début du  $\text{XI}^{\text{e}}$  siècle, le séjour de Marco Polo à Pékin à la fin du  $\text{XIII}^{\text{e}}$  siècle. Notons enfin les sept expéditions maritimes de l'eunuque Zheng He, entre autres jusqu'à la Mecque, près d'un siècle avant Christophe Colomb.

#### Le prélude des rencontres : les médiateurs musulmans

À l'époque de la dynastie des Tang (618-907), la Chine se trouve au centre de nombreux échanges entre l'Est et l'Ouest, ainsi qu'entre l'Inde et le Japon. Entre la capitale chinoise,

Chang'an, et Samarcande, la Route de la Soie permet le transport des marchandises et des techniques, mais aussi le transit des idées. Dans le Sud, les voies maritimes partent de Canton vers Malacca pour rejoindre Alexandrie. Les Routes de communication font la jonction entre quatre histoires : celle de l'Europe antique, de l'Asie centrale, de l'Inde et de l'Empire du Milieu. Une économie monétaire se développe grâce à la lettre de change, une classe de marchands apparaît.

Dans les grandes villes des Tang se rassemblent les étrangers, le clergé, les commerçants, les chargés de mission représentant les intérêts politiques, religieux et commerciaux de divers pays. On y enseigne le Bouddhisme et l'astronomie importés d'Inde. De la Perse, on a acquis des techniques de dessin sur tissus et de travail des métaux. On s'extasie sur les musiques et danses de l'Asie centrale. Parmi les produits importés, on trouve chevaux, articles de cuir, fourrures, ames venues du Nord, ivoires, bois précieux, médicaments et épices en provenance du Sud, textiles, pierres précieuses des pays de l'Ouest. Ces produits excitent l'imagination des Chinois des Tang et influent d'une manière ou d'une autre sur leur mode de vie.

Les villes chinoises deviennent en quelque sorte des lieux d'interaction culturelle internationale. En 743, la ville de Chang'an compte deux millions de résidents imposables, dont dix mille familles étrangères, incluant Turcs, Ouïgours, Tochariens, Sogdianes, Arabes, Perses et Hindous.

Cependant, la tolérance et le brassage des populations ont leurs limites : meurtres d'Arabes et de Perses à Yangzhou en 760, massacre des marchands de Canton en 879, animosités ouvertement exprimées à l'encontre des marchands aisés étrangers. Certains d'entre eux acquièrent des distinctions, d'autres sont placés sous étroite surveillance. Un décret de 628 oblige tout étranger prenant épouse en Chine à y résider ; en 779 un édit interdit aux Ouïgours de prendre femme ou concubine chinoise, et les contraint à porter leur costume traditionnel afin de les distinguer du reste de la population. Les marchandises sont, à leur arrivée sur le territoire, retenues dans des entrepôts appartenant au gouvernement impérial, et souvent fortement taxées par les autorités douanières.

Cette ère coïncide avec la période de la grande expansion arabe, à partir de la fin du VI<sup>e</sup> siècle. Les Arabes alors contrô-

lent la Route de la Soie et dominent la Méditerranée. L'émirat de Cordoue devient une capitale intellectuelle du monde occidental et les savants arabes transmettent aux Européens la philosophie grecque. Au VIII<sup>e</sup> siècle, la fusion entre les trois grandes civilisations se fera sous leur impulsion : ils joueront le rôle spécifique de médiateur entre l'Europe et la Chine, et ce pendant près de cinq cents ans. En effet, l'Islam a eu pendant plusieurs siècles un rôle déterminant dans le développement des grands réseaux marchands et par conséquent dans les échanges d'objets culturels. L'islam s'implante en Chine dès le milieu du VII<sup>e</sup> siècle et dans les régions du Nord émerge une ethnie relativement autonome, celle des Hui, musulmans chinois. Le monde arabe acquiert une telle puissance que les Européens disparaissent peu à peu de la terre chinoise, et pour longtemps.

### Le pouvoir mongol comme médiateur dominant

Au XIII<sup>e</sup> siècle, le pape Innocent IV va envoyer plusieurs missions en Chine pour tenter de faire alliance avec les Mongols, qui dominent alors la Chine, contre les musulmans, mais la tentative de conversion du khan au christianisme (en 1240) se soldera par un échec.

Peu après, les contacts sont rétablis avec les arrivées du Franciscain Rubruquis (ou Guillaume de Rubrouck), envoyé par Saint-Louis en 1252-1254 à la cour mongole, et de Marco Polo à Pékin en 1275. Les deux mondes renouent dans un premier temps pour éviter la confrontation militaire, puis pour s'ouvrir réciproquement à un nouvel espace, religieux, commercial et culturel. Mais la chute de l'empire byzantin en 1453 ferme tout accès aux Routes de la Soie et met fin à des siècles de tentatives de rapprochements.

### L'arrivée des jésuites

Il faut attendre l'arrivée des jésuites au XVI<sup>e</sup> siècle pour que s'amorce une véritable rencontre impliquant l'Occident chrétien. Les missionnaires jésuites sont évidemment porteurs de toute la civilisation européenne. Les objets qu'ils apportent

## Premières influences artistiques

Le Livre des Merveilles du Monde, dicté par Marco Polo à son retour en 1298, est considéré comme fournissant la première documentation précise sur les pays et les peuples du continent asiatique. Il répond à un engouement pour l'exotisme et à un nouvel éveil de la curiosité. La peinture italienne du xiv<sup>e</sup> siècle est riche de nombreux détails iconographiques inspirés de ce livre ou des soieries d'Extrême-Orient. La robe de l'Ange Gabriel de l'Annonciation de Simone Martini (1333) semble ainsi tout droit venue de Chine.

Cet ascendant sur l'imaginaire européen se traduit aussi par une influence ultérieure de la peinture chinoise sur les peintres de la Renaissance : chez tel peintre, le diable a des allures de dragon chinois, ou bien la représentation du surnaturel relève très nettement de l'imitation de modèles chinois. Étienne nous décrit ainsi son impression du Château sur la mer, petit tableau d'Ambrogio Lorenzetti (1290-1348) : «... avec sa montagne bleu pâle au premier plan à droite, sa mer verdâtre en bas à gauche ornée d'une seule barque cernée de noir, son lac bleu foncé en haut à droite, ses quelques arbres sur un fond immense et vide, le tout organisé d'après une perspective aérienne, je ne connais pas d'œuvre chinoise plus chinoisante, plus bouddhisante-taoïste, que celle-là ». Il établit aussitôt un parallèle avec une étude sur la peinture chinoise parue dans la revue Renaissance en 1935 : « Le peintre zéniste (adepte du bouddhisme zen, chan en chinois, c'est-à-dire dhyana) interpréta non pas la beauté particulière d'un site mais les symboles de l'harmonie universelle. Bannissant tout détail superflu, tout accessoire, il peindra un paysage cosmique : le ciel, l'eau, la montagne, formes ini-

jouent un rôle efficace pour l'acceptation des Européens par les lettrés chinois. Ces derniers se découvrent fascinés par les peintures de la Renaissance, réalisées sur la base de la perspective. Les ombres, les reliefs et la vision en profondeur correspondent à la conception chinoise du réalisme. Le père jésuite

Matteo Ricci (appelé en chinois Li Matou, 1552-1610) évoque dans ses mémoires l'impact de l'image occidentale lors de son arrivée en 1583 : « Cette image de la Madone et de son fils que nous avons placée sur l'autel, tous les mandarins et les autres lettrés et les gens du peuple, et aussi les ministres des idoles [les moines bouddhiques] l'adoraient tous, faisaient leurs genuflexions et inclinations du front jusqu'au sol avec beaucoup de respect ».

Dans le prolongement de leurs expériences au Japon, les premiers missionnaires jésuites en Chine prennent le nom des bonzes bouddhiques et portent leur froc. Ils ignorent qu'en Chine les prêtres n'ont ni l'autorité ni le prestige dont ils jouissent en Europe. Le prestige y est détenu par les lettrés, mandarins en poste ou en attente de fonction, qui représentent l'Empereur. Depuis l'introduction du bouddhisme au début de notre ère, le va-et-vient des ententes et conflits n'a cessé avec le confucianisme et le taoïsme, le confucianisme en tant qu'idéologie de l'État dominant les deux autres. En Chine, depuis toujours, les religieux se situent en marge. En voyant les étrangers porter le froc bouddhique, les Chinois les considèrent comme de nouveaux bonzes « au grand nez ». Dès l'automne 1592, Matteo Ricci décide de ne plus porter le nom de bonze. Mais ce n'est qu'en 1595, douze ans après son arrivée, que Ricci apparaît pour la première fois en costume de lettré. Avec sa grande barbe et son costume, il fait l'admiration de tous ceux qui le rencontrent. Il est surnommé *ji ren*, l'homme extraordinaire.

Tous les missionnaires s'octroient rapidement des noms chinois, donc non-chrétiens, alors que les convertis chinois sont baptisés d'un prénom biblique. Le statut des édifices occidentaux est également modifié. Ricci avait ouvert une église en arrivant à Zhaoqing en 1583. Face aux difficultés, il renonce à en fonder d'autres. À la place, il ouvre des « maisons à prêcher » qu'il nomme *shu yuan*, appellation des académies privées. C'est dans ces lieux laïcs que se déroulent les conférences de philosophes chinois. Ricci et ses confrères y prêchent la doctrine chrétienne comme étant une sorte de sagesse.

Plus tard, les édifices chrétiens deviennent à la fois symbole de l'Occident et du sacré. Ceci explique que, de nos jours encore, les Chinois non-croyants éprouvent un sentiment confus chaque fois qu'ils pénètrent dans une église.

### Le livre comme trait d'union

L'historien Jacques Gernet souligne l'importance du livre dans la diffusion du christianisme en Chine et en Asie : «C'est par le livre que s'est surtout répandue en Chine la connaissance de la « doctrine du Maître du Ciel » et les autres nouveautés introduites par les missionnaires. Ce rôle prédominant du livre, reproduit rapidement et à peu de frais grâce à la xylographie, comme moyen privilégié de la diffusion des

➤ idées et des connaissances, semble avoir été une surprise pour les missionnaires qui cherchent aussitôt à en tirer parti.» Ricci note que «les lettres sont si florissantes dans ce royaume qu'il y a peu de gens parmi eux qui ne savent quelque chose des livres. Et toutes leurs sectes se sont répandues et développées plutôt par le moyen des livres que par des prêches et des discours faits dans le peuple». Les missionnaires en tirent rapidement un intérêt.

D'une part, ils publient de nombreux livres en chinois. Entre l'arrivée de Ricci et la suppression de l'ordre des jésuites en 1773, 437 livres ont été traduits ou écrits, dont 251 d'obédience religieuse. Une grande partie concerne la géographie et la cartographie, l'astronomie et la physique, les mathématiques, la médecine, l'agriculture, l'hydraulique, la linguistique, la philosophie, l'éducation, l'architecture, la peinture et la musique.

Ricci fait publier une édition en chinois de la mappemonde, et les premières cartes de l'Empire du Milieu sont dessinées par les missionnaires. Il écrit un traité de l'amitié qui connaît un fort succès, et disserte sur la brièveté de la vie, l'inutilité des richesses et la vanité des honneurs au travers d'un essai intitulé *Les dix paradoxes*, accédant ainsi à une place au sein des courants intellectuels chinois de l'époque.

Une bibliothèque est créée à Pékin dans l'Église du Nord. Elle rassemblera au fil du temps plus de 7000 œuvres européennes, toutes sortes d'ouvrages que les jésuites estimaient utiles à leur action en Chine. Étienne cite le com-

## Matteo Ricci et ses stratégies d'évangélisation

Pour implanter le christianisme en Chine, il faut d'abord une stratégie, car la civilisation chinoise se révèle très éloignée des représentations chrétiennes du monde. La Chine reste alors très méfiante à l'égard des étrangers, conservant l'image de Castillans et de Portugais belliqueux, qui avaient occupé nombre de ports sur la côte pacifique.

Matteo Ricci, fortement impressionné par la brillante civilisation chinoise, met en œuvre une évangélisation progressive. Il tente de convaincre les Chinois qu'ils ont eu, dans l'Antiquité,

des croyances similaires à celle du catholicisme, oubliées par la suite. Avec ses confrères, il exerce une stratégie « d'entre-deux » tant vis-à-vis des Chinois que du Pape. Pour se faire reconnaître des Chinois qui, comme le remarque Ricci, n'apprécient guère les choses de la religion, ils se présentent avant tout comme moralistes, philosophes, artistes ou savants. Les sciences et les techniques attirent bon nombre de lettrés. Ce sont des discours de laïcs que les jésuites s'efforcent de tenir en pratiquant un genre à la mode à la fin des Ming : celui de la conférence philosophique, *jiangxue*. Au lieu de faire des sermons, Ricci entreprend des conversations avec ses visiteurs dans le *shuyuan*.

Il devient désormais un « lettré d'Occident » (*xiru*), appellation respectueuse synonyme d'acceptation dans la haute société chinoise. Un an avant sa mort, il écrit qu'il importe plus pour un missionnaire de bien savoir le chinois et de bien connaître les classiques que d'avoir converti dix mille personnes de plus.

Toute la politique de Ricci est fondée sur la ressemblance existant entre les préceptes de la morale antique chinoise et les enseignements du christianisme, sur l'analogie du Souverain d'en haut avec le Dieu chrétien Maître du Ciel. À sa suite, les missionnaires prirent l'habitude d'opposer le vrai confucianisme de l'Antiquité, qui était en accord avec la « religion naturelle » ou mieux encore avec la Bible, et les conceptions modernes considérées comme une déviation des traditions antiques. De nombreux missionnaires croyaient naïvement à une identité entre les conceptions chinoises les plus anciennes et celles de la Bible. Ricci a ainsi élaboré un concept syncrétique dans lequel la science pure, la technologie, la philosophie, l'éthique et la religion sont unies, liées et confondues.

Près de mille ans après les premiers échanges autour de la Route de la Soie, en comprenant que l'étranger se fait accepter lorsqu'il s'allie aux lettrés, les missionnaires jésuites vont aller bien plus loin dans l'échange : l'adoption de la robe des lettrés laïcs, l'apprentissage de la langue chinoise et la connaissance profonde des classiques permettront à Matteo Ricci et à ses confrères de pénétrer les cercles les plus élevés du pouvoir et de la connaissance.

L'efficacité et l'ampleur de cette implantation sont évidentes. Un demi-siècle après l'arrivée des jésuites, au moment où le Pape Alexandre VIII décide de créer un archevêché en

Chine, il y a déjà à Shanghai 80 000 croyants, c'est-à-dire un sixième de la population.

### Le métissage des idées

Les missionnaires se posent en médiateurs indispensables entre les lettrés et les cercles savants d'Europe. Depuis la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, jamais connaissance de la Chine en Europe ne fut aussi profonde. Parmi les médiateurs, Xu Guangqi (1562-1633) a joué un rôle particulièrement important. Né à Shanghai, il est à la fois scientifique, académicien et ministre des rites de l'empire des Ming. Sa rencontre avec Matteo Ricci lui révèle le christianisme et pose les bases de la fondation de cette religion en Chine. Elle marque également le début d'un long cheminement de la connaissance réciproque des deux civilisations.

En collaboration avec les pères jésuites, il écrit et traduit de nombreux livres scientifiques, dans des domaines aussi variés que la géométrie, l'astronomie, l'hydraulique ou l'agriculture.

De par sa double appartenance en tant que ministre des Rites confucianistes et converti au christianisme, il incarne un métissage des idées chinoises et européennes. Sa position par rapport à l'État, au Bouddhisme et au Taoïsme, et sa structure mentale restent néanmoins chinoises. Pour défendre les missionnaires critiqués par les mandarins et les bouddhistes, il écrit que tout ce que les jésuites apportent est utile à la patrie et au peuple chinois, « depuis leur discours sur l'obligation de « servir le Ciel et aimer les hommes » jusqu'au calendrier, aux mathématiques et aux techniques agricoles et hydrauliques. En outre, leurs propos sont en accord avec le confucianisme.

### Un étranger comme maître

Les Chinois lettrés vont ainsi accorder pendant les premières années une grande sympathie aux jésuites et s'abstiennent de les critiquer, malgré la part d'incompréhension suscitée par l'installation de ces étrangers. Ils sont conquis par quatre aspects principaux, les plus attirants : les objets de curiosité (image de la Vierge, horloges, appareils astronomiques), la

science et les techniques, les analogies entre les enseignements chrétiens et la tradition chinoise, la méthode d'interpré-

### Leibniz en faveur des rites chinois

Passionné par la Chine, Leibniz publie en 1697 le recueil de documents *Novissima sinica* (Dernières Nouvelles de Chine) qui présente, aussi favorablement que possible, la thèse des jésuites. Leibniz s'inscrit en faveur de « l'Europe pourvoyeuse du message chrétien. Il est persuadé qu'il faut à tout prix établir entre la Chine et l'Europe une « communication des lumières ». Il n'hésite pas à lire dans les hexagrammes du Yi King une « prémonition » de son arithmétique binaire, et voit dans le jeu de go un rapport entre l'universel et le particulier. Il exprime au travers de ses lettres que la condamnation des rites chinois est une pure ignorance qui tôt ou tard entraînera l'expulsion de Chine des missionnaires. L'histoire lui donnera raison. Un an après la mort du philosophe, l'empereur Kangxi décide, en

tation des Classiques pratiquée par les lettrés les plus érudits, et par la personnalité des missionnaires notamment celle de Ricci, le « lettré d'Occident ». Ils admirent les efforts que font les missionnaires dans leur pratique des difficiles règles de la politesse, dans la connaissance des Classiques et de la langue écrite. Ricci est loué pour son étonnante mémoire illustrée par ses connaissances mathématiques, pour sa rigueur morale et son contrôle sur les passions, pour son approbation de Confucius et son respect du Ciel, sa condamnation du bouddhisme, du taoïsme et des superstitions chinoises. Tous ces éléments lui forgent une image vénérable et convaincante.

Il n'est en fait pas étonnant que les Chinois acceptent cet étranger comme un maître, car ils croient que « Ceux qui sont de la partie s'y perdent, tandis que les spectateurs y voient clair ». On se trouve donc dans l'ordre psychologique selon lequel nul n'est prophète en son pays.

## De la réserve à l'hostilité

L'attitude des lettrés va cependant évoluer durant le XVII<sup>e</sup> siècle, entre forte appréciation et critiques de plus en plus âpres. La première persécution a déjà lieu en 1617, consistant à renvoyer les missionnaires à Macao. Leur image de savants à la morale austère, d'ennemis du bouddhisme et de grands admirateurs de Confucius se dégrade dès lors que les Chinois sont mieux informés du contenu de la doctrine du Maître du Ciel et que les fins poursuivies par les missionnaires leur apparaissent plus clairement. Cela provoque d'abord l'inquiétude des mandarins de voir se former dans le peuple des associations religieuses dirigées par des étrangers. Cette situation présente, de leur point de vue, une menace d'agitation et de trouble. Ils comprennent que les missionnaires ne sont pas tous venus en Chine pour y discuter de morale et de philosophie ou pour y enseigner les mathématiques.

L'exemple du jésuite allemand J. Adam Schall von Bell (Tang Ruowang, 1591-1666) illustre bien cette attitude suspicieuse. Incarnation la plus remarquable du succès des Occidentaux en Chine, grâce à ses connaissances en astronomie et en cartographie, il fut nommé ministre de l'Astronomie en 1644 par l'empereur de la nouvelle dynastie mandchoue. Il fut l'un des rares mandarins qui pouvaient s'adresser directement à l'empereur sans s'agenouiller. C'est pourtant ce même « Monsieur Tang » qui fut condamné à être dépecé en 1664 pour hérésie. Il fut libéré peu de temps avant sa mort par l'empereur Kangxi, peut-être en raison du mauvais augure du tremblement de terre à Pékin ou par la grâce de l'impératrice.

Car la religion ne peut être en Chine une puissance autonome, encore moins dominante par rapport au pouvoir politique. En distinguant pouvoir politique et autorité religieuse, en se plaçant en dehors et au-dessus de l'ordre sociopolitique, le christianisme est perçu comme une menace. De plus, au moment même où l'élite chinoise exprime ses réserves, les chrétiens européens voient surgir une querelle à propos de la Chine, qui très vite tournera en rivalités ouvertes : la Querelle des rites chinois.

## La Querelle des rites chinois

Cette affaire porte sur trois questions majeures : peut-on être catholique et célébrer les cérémonies du culte de Confucius ? Est-il possible de rester fidèle au culte chinois des ancêtres en devenant chrétien ? Quel terme doit-on choisir pour « nommer » le Dieu chrétien en chinois, parmi Tian (Ciel), Tian-zhu (Maître du Ciel) et Shang-di (Souverain d'en haut) ?

### Montesquieu et le despotisme chinois

Dans L'Esprit des lois publié en 1748, Montesquieu se fait le premier chantre des sinophobes. Cette œuvre va modifier l'image de l'empire chinois aux yeux des Européens. Le philosophe invente le terme de « despotisme chinois » avec toutes les connotations négatives qui s'y appliquent. Suivant une classification élaborée par lui, il range cette Chine despotique dans la troisième et dernière forme de gouvernement, celle fondée sur la « crainte ».

Par déterminisme géographique, Montesquieu insiste sur divers traits « méridionaux » tels que l'avidité, la fourberie, le recours à l'abandon des enfants en cas de disette, ainsi que le manque de courage physique, tous traits susceptibles d'excuser un style de pouvoir autoritaire marqué par le recours à des châtiments cruels, la mise en œuvre d'une législation établissant la culpabilité collective des membres d'une même famille, ou encore la nécessité pour l'empereur de s'appuyer sur des corps d'élite de soldats fidèles. Le despotisme, entendu comme pouvoir discrétionnaire du souve-

Les premières difficultés apparaissent dès lors que s'installent les autres congrégations religieuses (dominicains, franciscains, augustiniens) qui chercheront à discréditer les jésuites auprès du pape.

Malgré un décret de l'empereur Kangxi affirmant le caractère purement civil des cérémonies chinoises, le Saint-Siège se prononce contre ces pratiques. Les missionnaires, devenus conscients du danger d'hérésie qu'entraînent des assimilations



trop hâtives entre christianisme et conceptions chinoises, jugent qu'il faut montrer plus de fermeté. En 1614, le Provincial du Japon et de la Chine avait déjà interdit d'enseigner les mathématiques ou toute autre science aux Chinois, exceptée celle de l'Évangile. C'était une condamnation de la politique menée par Ricci. Mais cet ordre fut bientôt annulé. En effet, on ne pouvait guère interdire ce qui avait fait le principal succès des missionnaires en Chine. Malgré les critiques de plus en plus âpres et le scandale provoqué en Europe par l'assimilation des traditions chinoise et biblique, les jésuites ont répugné très longtemps à y renoncer, étant persuadés tout à la fois du bien-fondé de leur thèse et de l'avantage qu'ils pouvaient en retirer.

Mais une machine infernale est lancée contre l'ordre des jésuites. Les autres ordres mènent auprès de Rome une série d'offensives. Pendant cent ans, l'attitude du Vatican à l'égard de la Chine va être ambiguë, ponctuée de décrets contradictoires condamnant ou autorisant, alternativement, la pratique des rites chinois. Mais en 1704, le pape Clément XI condamne une fois de plus l'emploi de « tian » et de « shang di » pour désigner le Dieu des chrétiens, et interdit les cérémonies destinées à honorer les ancêtres et Confucius. Puis, un autre décret en 1723 sonne le glas de la Compagnie de Jésus.

## Siècle des Lumières et apogée de la sinophilie

La Querelle des Rites eut un tel retentissement en Europe qu'elle obligea le monde savant à prendre parti. Elle imposa la Chine à l'attention de l'Europe, déclencha une vague de connaissances culturelles et de bases idéologiques, secoua les fondements philosophiques et religieux de la société chrétienne

traditionnelle. L'origine des diverses langues de l'univers, par exemple, est remise en cause : l'extrême antiquité du système linguistique chinois posa problème, on inventa même une « théorie » de l'origine égyptienne de la civilisation chinoise. Cette Querelle va servir de pierre angulaire dans la bataille du modernisme et de la libre-pensée.

Cet intérêt marqué pour la Chine s'exprima tant par l'engouement pour les « chinoiseries » (meubles, paravents, thé, pièces chinoises..) que par la fondation d'une nouvelle science, la sinologie. Une folie pour les choses venues de la Chine va balayer l'Europe et tout particulièrement la France du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les philosophes des Lumières vont pousser à l'extrême cette idéalisation de la Chine, et parmi eux, Voltaire est le plus actif, le plus obstiné « sinophile ».

Dès 1734, date de parution des Lettres philosophiques, Voltaire considère la Chine comme « la nation la plus sage et la mieux policée de l'univers ». Il accorde à ce pays une place privilégiée dans son Histoire universelle : le chapitre premier de l'essai sur les mœurs. Selon lui, l'histoire du monde commence par celle de la Chine. Voltaire attribue aux Chinois sa propre philosophie. Paradoxalement, toute son œuvre est une apologie du déisme prétendu des Chinois, il accentue délibérément la prééminence de la culture chinoise sur la Raison, et s'en sert comme d'une arme puissante dans sa lutte contre l'intolérance et le fanatisme religieux.

De fait, les penseurs des Lumières considèrent le système du mandarinat comme le meilleur. À une époque où la seule alternative est le pouvoir militaire ou religieux, le mandarinat, c'est-à-dire l'accès aux fonctions du pouvoir après réussite aux examens littéraires, est considéré comme le système parfait de la démocratie. Or, ce que les penseurs des Lumières ont occulté, c'est l'inexistence de la notion d'égalité dans l'idéologie confucianiste.

De leur côté, les Chinois se sont mépris sur la réalité du christianisme, en l'idéalisant. À l'inverse, les penseurs des Lumières ont été bien accueillis par les intellectuels chinois, qui ont traduit certains de leurs ouvrages. L'Esprit des lois de Montesquieu deviendra pour eux une arme puissante dans leur lutte contre la dictature et pour la démocratie en Chine, précisément pour établir un système basé sur l'État de droit.

## Basculement vers la sinophobie

En revanche, l'enthousiasme de certains intellectuels européens n'empêche pas l'Europe de virer à la sinophobie. Il ne s'agit pas d'une coupure nette : ce changement d'attitude à l'égard de la Chine apparaît à partir du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle et coexiste avec d'autres perceptions. Le point critique du passage de la sinophilie à la sinophobie peut se situer à la parution du Voyage autour du monde du Commodore Georges Anson en 1748. Ce livre marque en effet le début du basculement. Il agit en réalité comme substitution d'une vision négative élaborée par les commerçants au tableau idyllique fabriqué par les missionnaires. Anson établit surtout la preuve de la supériorité écrasante des vaisseaux de guerre britanniques et la montée de la puissance de ce pays ; il contribue à faire prendre conscience aux Européens de la faiblesse militaire et des aspects négatifs de la société chinoise.

Bien loin de se limiter aux milieux des commerçants, des militaires et des diplomates, la montée de la sinophobie finit par toucher les religieux. Les missionnaires de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle seront ainsi très différents de leurs illustres devanciers qui étaient parvenus à se faire admettre dans la bureaucratie impériale et avait agi comme intermédiaires entre les lettrés et les cercles scientifiques européens.

## 2.

### La deuxième rencontre : la blessure symbolique

Si la Chine a captivé autant l'Europe du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est parce que les Européens se trouvent alors dans une phase de quête mentale. La Chine avait fourni grâce aux informations transmises par les missionnaires une « pâture » intellectuelle ou un utile symbole de l'Autre. En revanche, lorsque la sinophobie l'emporte au XIX<sup>e</sup> siècle, cela semble découler du fait que l'Occident a quasiment achevé ses révolutions : la révolution des idées, la révolution industrielle, la révolution politique et la révolution scientifique. Les Européens n'ont plus besoin d'une Chine comme référence, ils ont pleinement acquis confiance en eux-mêmes. L'existence d'un Autre leur permet de confirmer leur européocentrisme latent.

La deuxième rencontre Chine-Occident, comme la définissent certains historiens, va avoir lieu au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle. Les visées colonialistes de l'Occident vont entraîner la fermeture et l'humiliation de la Chine et déboucher sur une ère de turbulences. Cependant, en parallèle, une autre histoire se tisse, notamment grâce aux échanges mis en place par les protestants sous forme de publications, de création d'écoles, d'associations et d'hôpitaux. Cette rencontre modifiera définitivement la structure de la Chine et la mentalité de ses habitants.

#### La guerre de l'opium

«La Chine était figée dans un immobilisme qui contrastait avec l'aventure industrielle de l'Occident. Aussi, la Chine, adulée pour son génie par les philosophes des Lumières n'avait

plus désormais d'intérêt qu'en tant que colonie potentielle, comme fournisseur de matières premières et comme débouché commercial » rapporte Gérard Jaeger. De son côté, la Chine cultive un certain mépris à l'égard du « commerce » ; jusqu'à cette nouvelle rencontre, elle ne connaissait que « le tribut à la cour » que venaient offrir les ambassadeurs des pays environnants. De fait, elle ne reconnaissait pas le commerce à l'extérieur de l'Empire du Milieu.

Les empereurs répondent par une fin de non-recevoir aux missions de Macartney (1793) et d'Amherst (1816), envoyés par le roi d'Angleterre. L'empereur Jiaqing écrit au Roi George III en 1816 : « La cour céleste ne tient pas pour précieux les objets venus de loin, et toutes les choses curieuses et ingénieuses de ton royaume ne peuvent non plus être considérées comme ayant une rare valeur ». Ce sont les défaites des Guerres de l'Opium qui imposeront le commerce extérieur à la Chine.

Pourtant, depuis le  $\text{XVII}^{\text{e}}$  siècle, les échanges commerciaux se développent. Ils se font clandestinement dans les quelques grands ports, sur mer ou dans les îles. Cela s'accompagne de rivalités entre les grandes compagnies occidentales. Les suprématies successives des Portugais, des Espagnols, des Français, et enfin des Hollandais se concluent par la domination des Anglais symbolisée par l'East India Company. La Chine, tout en apposant un refus officiel, permet l'ouverture d'un unique port aux Occidentaux, celui de Canton, à partir du milieu du  $\text{XVIII}^{\text{e}}$  siècle, et y établit une compagnie officielle, nommée Cohong.

Le commerce extérieur sert en effet à assurer un équilibre financier, aussi bien pour l'empire du Milieu que pour le Royaume-Uni qui vient de perdre presque toute l'Amérique du Nord et cherche les moyens de financer son développement industriel. C'est l'opium qui en est la principale marchandise. Organisé par le Cohong et l'East India Company, le trafic de l'opium s'instaure au départ sur une base triangulaire. L'opium est importé de l'Inde par les Anglais, échangé en Chine contre le thé et la soie qui sont acheminés par bateaux en Angleterre, tandis que des produits anglais sont réexpédiés en Inde. Rapidement, la consommation d'opium se répand à travers l'Empire. Plusieurs interdictions d'importation sont énoncées dès 1796, mais petits et grands mandarins se laissent gagner

par la corruption.

Pendant ce temps, les commerçants anglais inféodés au modèle du libéralisme américain, réussissent à mettre fin au monopole de l'East India Company en 1834. Tout le système est touché, d'où une crise générale des relations entre la Chine et l'Angleterre qui s'envenime jusqu'à sa résolution par la guerre.

Un nouvel édit impérial de 1839 punit sévèrement le trafic et la consommation de l'opium, mais il se révèle inefficace, puisque les Anglais poursuivent leur trafic et que les mandarins s'en font complices. Le commissaire impérial à Canton fait détruire publiquement plus de mille deux cents tonnes d'opium. La Chine décide de fermer au commerce anglais le seul port qui lui était accessible, et la guerre éclate. Pour l'Angleterre, cette première guerre de l'opium, en 1840, a pour but de balayer toute résistance à ce commerce illicite.

C'est après une deuxième guerre de l'opium que la Chine sera dépecée en plusieurs zones d'influence. En 1857, la France de Napoléon III participera à la politique de la canonnière et sera rejointe par la Russie, le Japon et l'Allemagne, désireux de s'octroyer des parcelles de territoire. En octobre 1860, le sac du Palais d'Été (construction pourtant édifiée en bonne partie avec l'aide des jésuites), établira une image négative de l'Occidental, « barbare au long nez » ou « diable étranger ».

Pour la première fois, les Chinois sont confrontés, à l'intérieur de leurs frontières, à la supériorité des puissances étrangères. Cette période est celle de leur blessure symbolique fondamentale. L'humiliation infligée vient briser la légitimité de l'expression « empire du Milieu » : les relations que la Chine avait organisées avec ses voisins, basées sur le « tribut », ne peuvent plus être de même nature. C'est principalement la colonisation de l'Indochine qui a ruiné ses fondements, mettant fin à l'échange fondé sur l'allégeance à l'empereur et l'apport de marchandises contre l'envoi de cadeaux et l'obtention d'une protection militaire. Quelle protection assurer dorénavant à ses voisins contre l'ennemi extérieur, si l'on ne dispose plus d'armes efficaces pour le réduire ? L'évidence de la faiblesse du pouvoir est démontrée au peuple, et entraînera la Chine vers d'autres horizons. Mais ce désastre militaire étranger suscite une toute nouvelle curiosité des Chinois, qui voudraient comprendre ce qui a permis aux pays « barbares » de vaincre la Chine.

Les Occidentaux ont bien souvent oublié cette histoire, mais elle reste encore aujourd'hui inscrite comme une large cicatrice dans la mémoire chinoise. L'ampleur de l'événement de la

### Pauvres et dignitaires à l'hôpital protestant

L'empereur Kangxi avait été soigné par les jésuites pratiquant la médecine occidentale. À cette époque, il existait un hôpital occidental à Macao. Dans le cadre de l'East India Company, à partir de 1770, beaucoup de médecins occidentaux y travaillent ainsi qu'à Canton. Ils reçoivent gratuitement les patients chinois, le plus souvent pauvres, et dépourvus de moyens pour se soigner. En 1805, un médecin anglais vaccine contre la variole des enfants à Canton, et cette pratique se répand à d'autres provinces. Le missionnaire protestant Robert Morrison (1782-1834), fonde deux cliniques en 1820 et 1827 à Macao. L'une est spécialisée en ophtalmologie car il constate que de nombreux habitants souffrent des yeux. De 1827 à 1832, plus de 4 000 personnes y sont soignées. Le premier hôpital, Hospital of Universal Love, est fondé en 1835 à Canton par le docteur protestant américain Peter Parker (1804-1889). C'est la stricte réplique d'un système hospitalier occidental. Grâce à l'efficacité de la médecine occidentale, l'Hospital of Universal Love gagne rapidement en réputation malgré le scepticisme chinois. Bientôt, les hauts dignitaires chinois s'y rendent. Lin Zexu lui-même s'y fait soigner une hernie. Ce commissaire impérial entre également en contact avec le Dr Parker pour aborder l'épineuse question de l'opium. « Avez-vous des médicaments efficaces pour soigner les drogués ? » demande-t-il. La réponse du Docteur est « non ». Ce « non » confirmera-t-il la décision de Lin de brûler l'opium sur la plage de Canton ? Ou bien la seule interprétation possible est-elle celle de la confiance d'un mandarin lucide et sûr de lui-même envers ce médecin étranger ?

L'histoire du Hospital of Universal Love est étroitement liée à un autre médecin américain, John Glasgow Kerr (1824-1901), qui assistait le Dr Parker pendant son premier séjour



en Chine. Après la destruction de cet hôpital lors de la deuxième guerre de l'opium, J. G. Kerr revint de Philadelphie pour le refonder en 1859 sous le même nom anglais. Il s'appelle alors en chinois Boji, et porte encore ce nom de nos jours. En quarante ans, il reçoit plus de 740 000 visites,

rétrocession de Hong Kong en 1997 explique à elle seule la valeur symbolique de ce retour à la mère patrie. Il clôt en partie une période d'histoire conflictuelle de cent cinquante ans.

### Une Chine déstructurée

Au cours du <sup>xix</sup>e siècle, l'Occident achève son édification : une nouvelle structure d'État-nation laïque apparaît, basée sur la croyance en la Raison et au Progrès, une économie et une diplomatie expansionniste. Quant à la Chine, elle reste figée depuis deux mille ans dans les mêmes schémas, tout en connaissant une complète déstructuration. L'empire du Milieu perd sa légitimité vis-à-vis des Chinois Han et des pays jusqu'alors sous son contrôle. L'armée mandchoue, conquérante de la Chine trois siècles plus tôt, est désormais impuissante et corrompue. Le pouvoir central se désagrège pour passer aux mains des gouverneurs régionaux, des milices locales et des hobereaux, et les troubles populaires se succèdent. Les Occidentaux peuvent alors pénétrer la Chine en profondeur pour gagner des terres et mettre en place l'évangélisation. Il faut redresser cet empire devenu « sauvage ». On li impose un rôle subalterne sous des prétextes « nobles » : les normes modernes au nom des droits internationaux, le commerce « égal » avec les Occidentaux, l'accueil de leurs légations et de leurs troupes sur son sol pour protéger leurs intérêts, l'implantation des concessions qui leur permettent de jouir du droit d'exterritorialité, le Dieu unique. Sous le feu des armes, la porte de la Chine est brisée, elle doit apposer son sceau sur une série de traités inégaux, points de départ d'une succession de revers et d'affronts : le Traité de Nankin (1842), les concessions occidentales dans des grandes villes (à partir de 1845), le sac du Palais d'Eté (1860), la Guerre franco-chinoise (1885), la Guerre sino-japonaise (1894-1895), l'arrivée du

corps expéditionnaire international des huit pays (1900) et le traité de Xinchou « contre l'honneur national et les droits souverains du pays » (1901). La liste est longue. Les Chinois actuels, qu'ils soient du Continent, de Taiwan ou de Hong Kong disent que depuis plus d'un siècle chaque page de l'histoire de la Chine est imprégnée du sang et des larmes de son peuple. Les coups portés par les Occidentaux les mènent au déshonneur et au désenchantement à l'égard de leur propre culture.

### Shanghai, paradis des aventuriers

À partir de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la scène la plus animée de la rencontre entre la Chine et l'Occident est installée à Shanghai, qui se substitue à Hong Kong et Macao. Connue comme « le paradis des aventuriers », Shanghai attire les joueurs, les politiques et les commerciaux du monde occidental. Seuls les Anglo-Américains et les Français y obtiennent le droit d'établir des Concessions, territoires bénéficiant d'un statut d'extraterritorialité sur lesquels ils disposent d'une souveraineté de fait sinon de droit. À Shanghai, chacun joue un double rôle : les envahisseurs du pays y jouent les protecteurs du peuple envahi, les pasteurs de Dieu y jouent les diffuseurs des sciences nouvelles, les troupes de la République française et du Royaume-Uni écrasent le Royaume Céleste de la Grande Paix (Taiping) qui pourtant prêche les notions de foi en Dieu, d'égalité et de fraternité à l'occidentale. Les Chinois, quant à eux, se complaisent, plus ou moins dans la confusion des rôles selon leur position sociale.

Trois autorités gouvernent parallèlement : le daotai (maire) du district de Shanghai désigné par l'empereur, le Conseil municipal de la concession internationale anglo-américaine, le Conseil d'administration municipale de la concession française (ou « petit coin de France »). En 1865, seule une moitié des 221 Français résidant à Shanghai vit sur ce territoire « français », aux côtés de plus de 50 000 Chinois qui ne jouissent d'aucun droit civique.

Les grosses affaires qui permettent aux Occidentaux et aux compradores chinois de s'enrichir sont essentiellement concentrées autour du commerce de l'opium. La consommation d'opium fait partie de la vie quotidienne dans les grandes villes.

➤ Chez les gens aisés, il y a toujours un lit pour fumeur. Après la guerre de l'opium, toutes sortes de drogues circulent dans Shanghai, dont l'héroïne. Les riches disposent de leurs propres seringues, les pauvres paient trois sous pour une piqûre. À partir des années 1850, la progression annuelle du trafic de l'opium est de 500 tonnes. Le trafic de l'opium crée ainsi un véritable gouffre financier pour ce pays. Et ce, malgré plusieurs tentatives du gouvernement chinois et de nombreux mouvements anti-opium, qui prennent de l'ampleur à partir de 1906. Assisté des missionnaires, le gouvernement décide de s'attaquer en dix ans à l'opium, mais il faut attendre une reprise du fonctionnement global du pays pour que ces tentatives soient efficaces.

Deux auteurs chinois contemporains soulignent l'ambivalence de la présence des Occidentaux à Shanghai : « Les concessions contrôlées par les Anglo-Saxons et les Français sont le parapluie des envahisseurs, le havre des bandits et des voleurs, il fallait les supprimer absolument. Néanmoins, la structure et l'administration du système capitaliste a ses propres raisons et sa vitalité par rapport au régime féodal chinois, corrompu et en retard sur le plan mondial. Shanghai a profondément subi l'oppression du pouvoir semi-colonial, pourtant elle a bénéficié, la première, de la chance de pouvoir s'initier au système politique occidental. » Pour les Français, l'aménagement et le développement de la Concession sont en définitive « une œuvre commune de progrès [...], à l'abri de nos trois couleurs pour le plus grand bien des populations établies chez nous ».

Les concessions pratiquent des politiques occidentales, hors du contrôle du pouvoir chinois, mais des dizaines de milliers de Chinois y vivent. Elles se transforment alors en lieu de confrontation des deux mondes, et en espaces de rencontres quotidiennes. Elles sont surtout le lieu d'activités libres, de sociétés de type « joint-venture » sino-occidental. Des associations et maisons de presse diffusent les idées nouvelles. Des écoles modernes sont créées, des rendez-vous politiques ont lieu, des entreprises commerciales y trouvent leurs attaches, et l'on assistera à la naissance d'une bourgeoisie chinoise.

Pendant un siècle, Shanghai, ce « beau monde », joue ainsi le rôle principal de médiateur entre l'Occident et la Chine, jusqu'à son déclin décidé par le nouvel Etat-Parti communiste en 1949, laissant de nouveau le champ libre à Hong Kong. Avec

Cependant, malgré l'humiliation, la culture chinoise l'emporte psychologiquement sur la culture occidentale. Convaincus de leur supériorité, les Chinois s'installent dans un état d'esprit paradoxal et rigide, face aux techniques avancées et aux stratégies expansionnistes de l'Occident. Ce positionnement culturel allait leur coûter très cher tout au long du processus de modernisation.

### De nouveaux agents médiateurs

En souhaitant redresser le pays, l'empire mandchou emprunte les techniques occidentales. L'empereur désigne des mandarins Han comme agents des affaires étrangères et crée le Bureau central de la gestion des affaires étrangères. Mais très peu de Chinois parlent alors une langue occidentale, et ce sont des Occidentaux que l'empereur est obligé de mandater comme intermédiaires et interprètes dans les négociations diplomatiques. L'ambassadeur des États-Unis Anson Burlingame, mandaté comme délégué de la Chine en 1867, représente ainsi les intérêts des deux univers. Plus étonnant encore, après les Guerres de l'Opium et l'occupation de Pékin par les Anglais et les Français, la Chine abandonne sa souveraineté sur les douanes.

De même que leurs prédécesseurs, les missionnaires catholiques (français, italiens, espagnols, belges) cumulent souvent plusieurs rôles à la fois. Avant les signatures du traité de Tianjin en 1858 et de celui de Pékin en 1860, le prosélytisme était interdit à l'intérieur de la Chine. Aussi ont-ils recours à la diplomatie, voire à la force militaire pour sortir de la clandestinité et obtenir la liberté de culte. Une fois acquise, ils s'attèlent à consolider leurs privilèges. S'ils sont absorbés par leur tâche d'évangélisation, bon nombre d'entre eux n'hésitent pas à s'engager au service de leur pays d'origine. D'autre part, la Compagnie de Jésus reconstituée est maintenant sous le strict contrôle de la papauté qui combat avec ardeur l'héritage des Lumières. Elle adopte une attitude militante d'opposition au libéralisme ambiant. En outre, ses missionnaires se trouvent confrontés à une société décadente, infiniment moins brillante que celle qu'avait connu Ricci. Dans son rapport annuel de

1881, le jésuite belge Filippi caractérise les Chinois comme étant « un peuple malheureux, superstitieux dans les mouvements les plus profonds de l'âme, orgueilleux comme Lucifer, égoïste à l'extrême et avec une indifférence pour tout ce qui ne paye pas immédiatement. C'est en plus un peuple sans cœur et ingrat pour tout bienfait. »

Ce sont aux missionnaires protestants anglais, américains, hollandais et allemands que reviendront les rôles principaux dans la préparation mentale des Chinois à la modernisation. De son côté, le Japon fut un véritable médiateur sans mandat entre l'Occident et la Chine au début du xx<sup>e</sup> siècle. Rappelons qu'il a déjà joué ce rôle dans le monde esthétique, lorsque les artistes européens, notamment les Impressionnistes, se sont inspirés des choix plastiques mis en œuvre dans les estampes japonaises. Cette fois-ci, le Japon assure un rôle de messenger de la pensée occidentale en Chine. En effet, de nombreux ouvrages occidentaux ont été traduits en chinois à partir de la traduction japonaise. Le Japon se présente également comme modèle de modernisation pour la Chine. Après la guerre sino-japonaise de 1894-1895, la représentation chinoise du Japon devient : « élève avant-hier, ennemi hier et exemple aujourd'hui ». Les intellectuels chinois entrent enfin en scène comme acteurs de la modernisation, médiateurs entre la Chine en déclin et l'Occident dynamique. Ils commencent à collaborer de diverses manières avec les missionnaires protestants, puis se substituent à eux en traduisant des ouvrages occidentaux par le biais du Japon. Cette « pâture » nourrira le Mouvement de la Nouvelle Culture à partir de la deuxième décennie du xx<sup>e</sup> siècle, mouvement incarné par le 4 mai 1919 lorsque les étudiants de Pékin manifestent contre le traité de Versailles (qui n'accordait aucune restitution à la Chine, alors qu'elle était dans le camp des vainqueurs), après l'armistice de la Grande Guerre. Désormais la Chine chemine sur les routes de la modernisation en assimilant de nombreux éléments disparates : la démocratie et la science occidentales, le nationalisme, le communisme, le capitalisme.

Des missionnaires protestants transmettent la modernité

C'est souvent avec reconnaissance que certains historiens

chinois évoquent les « premiers » signes modernes transmis par les missionnaires protestants : la première imprimerie, la première revue, la première école moderne, le premier hôpital, le premier livre d'impression lithographique, la première Organisation non gouvernementale (ONG).

Avant la guerre de l'opium, les missionnaires protestants fondent leurs maisons d'édition et leurs imprimeries. Ils publient des ouvrages sur la Chine à destination des lecteurs occidentaux, incluant les classiques, l'histoire et l'actualité, la géographie et le paysage, la philosophie, des traités de justice, d'éducation et de littérature, des ouvrages linguistiques et des dictionnaires. En sens inverse, sont publiés en chinois, à côté des ouvrages d'évangélisation, des livres scientifiques, sur l'astronomie de Copernic, la géographie mondiale, l'histoire de Napoléon, le système juridique de la Grande-Bretagne, la naissance des États-Unis, les règles pour un commerce équitable, la découverte de la machine à vapeur... Par ailleurs, alors que la première école chinoise gratuite est fondée par un Anglais en 1818, les écoles protestantes en Chine deviennent le modèle de l'école moderne. Elles forment les premiers hommes de talent interculturels, que nous pouvons aujourd'hui qualifier d'universalistes.

## Des chinois modernistes

Après la première guerre de l'opium, la base d'appui des missionnaires est transférée de Macao à Hong Kong. La population de cette dernière s'accroît, passant de quelques milliers d'habitants en 1841 à près de 120 000 en 1861. Malgré ce premier déplacement suivi d'un autre vers Shanghai, Macao et Hong Kong restent des lieux d'accueil et de diffusion des idées et de matériels occidentaux. Ces centres jouent aujourd'hui encore des rôles de médiateurs interculturels, tandis que bon nombre de « China watchers » y sont toujours installés en cette fin de xx<sup>e</sup> siècle.

En 1842, l'ouverture aux Occidentaux de cinq villes portuaires, Canton, Fuzhou, Xiamen (Amoy), Ningbo et Shanghai, provoque un grand afflux de missionnaires en Chine. Au lende-

## Le rôle crucial du Globe Magazine

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, un des magazines les plus influents pour la propagation des savoirs occidentaux est le Wangguo gongbao (Globe Magazine). D'abord appelé The Church News, le magazine est progressivement diffusé en dehors de la sphère chrétienne, en raison d'une orientation de son contenu vers des articles scientifiques et de vie quotidienne. En 1874, en plein Mouvement Yangwu, le magazine change de nom, et se transforme en revue générale. Plus tard, il deviendra l'organe de la Société de Diffusion du Christianisme et de la Connaissance (Guangxue hui).

À partir de 1891, la London Missionary Society y jouera un rôle crucial. Les membres de cette association sont des Occidentaux d'origines diverses, douaniers, diplomates, banquiers, avocats, médecins, voire quelques intellectuels chinois, dont Liang Qichao, futur leader de la Réforme de Wuxu, et l'un des principaux savants chinois. Le journal va apporter son appui à la réforme. Ses objectifs sont précis :

- engager des études sur la haute société chinoise afin de comprendre les lettrés et les mandarins et d'en faire des sympathisants ;
- solliciter des manuscrits dans les grandes villes pour des concours d'écriture afin d'accroître l'influence du journal ;
- étendre la réforme politique et élever le niveau de conscience.
- traduire et publier des livres en relation avec la réforme politique en Chine.

Les publications de l'association Guangxue sont diffusées dans les grandes villes, mais aussi dans les villages reculés. De nombreux lettrés modernes y contribuent par leurs travaux et articles. De fait, ce sont bientôt les hommes les plus brillants qui rejoignent ces organes d'information. De mille exemplaires au départ, le Wangguo gongbao en diffusera 38 400 exemplaires en 1898, année de la Réforme Wuxu. Outre les éditeurs missionnaires, en petit nombre, plus de cinq cents auteurs chinois ont collaboré au journal. L'influence est si forte que l'empereur Guangxu pense à désigner Timothy Richard, un de ses fondateurs, comme conseiller d'État, avant l'échec de la Réforme et l'emprison-

main de la première guerre de l'opium, cet élan coïncide avec celui des Chinois modernistes désirant acquérir les connaissances de leurs envahisseurs.

Ces modernistes sont souvent des mandarins et des lettrés qui s'engagent dans la guerre de l'opium, combattent l'évangélisation et sont des exemples de moralité pour la patrie. Tout en conservant une conscience de la supériorité de la culture chinoise, ils se différencient des bureaucrates conservateurs par leur lucidité et la reconnaissance des avantages provenant de l'Occident. Une seconde catégorie de modernistes est constituée de mandarins mandatés au titre des affaires. Ils lancent le Mouvement Yangwu (dit aussi « d'imitation militaire et technique »). Ils suivent le mot d'ordre suivant : « Le savoir chinois comme fondement, le savoir occidental comme moyen », tout en envisageant de se limiter à obtenir un enrichissement du pays fondé sur ses propres efforts. Ils fréquentent des diplomates, des missionnaires et des commerçants avec lesquels ils collaborent.

Le troisième type de modernistes provient souvent de la classe des « lettrés ratés », ceux qui pour diverses raisons n'ont pu continuer le cursus des examens du mandarinat. On y trouve aussi des scientifiques modernes, marginaux mais connus pour leurs talents, leurs contributions à l'introduction du savoir scientifique et des valeurs occidentales. Ils se distinguent généralement par leur audace en matière de critique de la société chinoise. À l'instar des protestants, ils sont actifs dans la traduction des ouvrages occidentaux, dans la création de maisons d'éditions et d'écoles. Ils méritent d'être considérés comme les premiers « intellectuels » chinois au sens strict du mot, et les premiers « interculturalistes » tels que nous l'entendons aujourd'hui.

## Le Mouvement Yangwu, dit des affaires à l'occidentale

En germe depuis la première guerre de l'opium, le Mouvement Yangwu (dit des affaires à l'occidentale) est enclenché à la fin des années 1840. Il a pour objectif essentiel d'« assimiler les techniques occidentales » afin de « renforcer » la Chine. C'est le premier pas officiel de la modernisation chinoise.

Dans ce milieu du <sup>e</sup> XIX siècle, la crainte majeure de l'empire

mandchou est de perdre sa souveraineté. Mais les troubles intérieurs, notamment ceux fomentés par les Taiping (Mouvement populaire fondant le Royaume céleste de la grande paix), ébranlent la base du régime. En 1860, l'invasion de l'alliance anglo-française à Pékin est une plus grande humiliation pour les Chinois que les guerres de l'opium car la famille impériale doit abandonner la Cité interdite et s'enfuir à Rehe (aujourd'hui Chengde). La base de l'empire céleste est ébranlée. Durant cette période de troubles et de guerres, le personnage le plus marquant est Li Hongzhang (1823-1901). Pendant quarante ans, il apparaît au centre de tous les événements qui se déroulent sur la scène chinoise. Tout en étant un typique héritier de la tradition confucéenne et authentique bureaucrate féodal, Li Hongzhang a su reconnaître avant les autres les avantages occidentaux ; il devient le leader de la réforme la plus radicale de l'histoire chinoise et métamorphose le pays.

La répression des Taiping en 1863 apporte à Li Hongzhang deux enseignements. Le premier est que la force populaire des Taiping, qui ont renversé l'État mandchou, montre qu'il faut disposer d'une armée solide pour maintenir le pays. Le second est l'efficacité des armements occidentaux qui équipent les soldats français et anglais : c'est grâce à leur soutien qu'il est arrivé à la victoire.

D'après Li Hongzhang, la pauvreté est la raison pour laquelle la Chine s'est affaiblie au point de se laisser vaincre. La façon la plus efficace de se renforcer est donc de s'y attaquer. Avec ses camarades, il lutte contre la résistance des conservateurs opposés à toute réforme sous l'argument que nul n'a le droit de modifier les usages et normes de l'Antiquité. Les conservateurs considèrent les objets occidentaux, horloges, verreries, voire les armes à feu, comme des objets de bizarrerie et d'abus qui ne servent qu'à corrompre l'esprit des gens. Sans parler des « coutumes des barbares », telles que la monarchie constitutionnelle, considérée comme une forme « d'usurpation du trône ». « Le commerce, au regard de l'agriculture, n'est qu'une manière d'écarter l'essentiel pour s'attacher aux détails... Quant à la reine comme chef d'État, c'est la pire absurdité, c'est ne pas distinguer l'homme de la femme, on croirait que la poule annonce le lever du soleil. »

Le développement industriel va marquer les trente dernières

années du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle : armements, arsenaux et flottes, chemin de fer, réseau de télégraphie, équipements industriels, mines de charbon et de métaux, textile, bourse, banque.. Les entreprises, souvent cofondées par Li Hongzhang, prennent la forme de « joint-ventures », sociétés à « capitaux chinois et gestion étrangère ». Plus tard, certaines seront contrôlées par les mandarins et gérées par les compradores chinois. Elles tenteront de rivaliser avec les industries occidentales, par exemple dans le domaine de la navigation. La fondation de la China Merchants Steam Navigation Company en 1872 symbolise la naissance des industriels chinois. C'est cette même compagnie qui jouera, cent ans plus tard, le rôle de leader de la réforme chinoise en 1978.

Mais cette période d'assimilation militaire et technique se conclut par la défaite dans la Guerre sino-japonaise en 1895. Par manque de stratégie et d'encadrement, l'armée maritime « occidentalisée » de Li Hongzhang ne résiste pas à l'attaque de la marine japonaise, beaucoup plus performante.

Après la guerre, les slogans anti-occidentaux se succèdent : « La Chine se laisse tondre la laine sur le dos », « La race jaune est en péril », « Il faut sauver la patrie de l'assujettissement aux envahisseurs étrangers et assurer son salut. » Li Hongzhang devient le bouc émissaire. Il est accusé d'être un adorateur de l'Occident, traître à sa patrie. Pour les bureaucrates et lettrés conservateurs de l'époque, comme pour ceux du Parti communiste, ainsi que pour la plupart des historiens contemporains, il reste aujourd'hui un personnage détestable, alors qu'on sait que ni le Mouvement Yangwu ni le mandarin Li Hongzhang ne sont seuls responsables de la défaite.

## La naissance des « ONG » chinoises

Un dicton chinois rapporte : « La montagne est haute, l'empereur est loin », ce qui sous-entend « Faites ce que vous voulez ». Cette liberté d'esprit est révélatrice d'un phénomène paradoxal en Chine : un libéralisme à discrétion sous un ciel despotique. Cette Chine paradoxale est souvent ignorée. Aussi affirme-t-on qu'en Chine, il n'existe pas de monde associatif, alors que depuis l'Antiquité, il existe en Chine comme ailleurs, des structures et organisations populaires telles que les she (unité sociale, groupe organisateur des fêtes d'accueil des divinités, groupe littéraire), les hui (structure d'entraide, groupe bouddhique, réunion d'agrément), les dang (qui représentent à la fois un groupe d'élèves autour d'un même maître, un groupe local de mêmes idéaux, un parti), les shu yuan (collèges de lettrés), etc. À la fin de l'époque des Ming, au XVII<sup>e</sup> siècle, la création d'organisations populaires devient pratique courante, du fait de la vocation des lettrés selon laquelle « tout homme est responsable du sort de ses pairs, sur terre ». On se trouve en effet à une période cruciale, où le sort des Ming est en jeu, sous la menace mandchoue.

De nouveau, à la fin des Qing, la Chine est aux abois. Mais le rapport de forces n'est plus le même. La présence des puissances occidentales brise l'unité de la Chine, la dynastie mandchoue des Qing a complètement perdu son prestige auprès des peuples. L'empereur n'est plus considéré comme le souverain légitime du ciel. Il est donc temps que les organisations de type « ONG » se mettent en place en Chine pour préparer la Réforme constitutionnelle et la Révolution nationale et républicaine.

Dans ces organisations, les Chinois et les étrangers travaillent en collaboration. Sans les étrangers et leur connaissance sur les deux civilisations, sans leur autonomie par rapport au pouvoir chinois, il ne serait pas possible de diffuser des supports de presse ; sans les lettrés modernes ou les intellectuels

## Les intellectuels libéraux

À la fin du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, le libéralisme classique est introduit par les intellectuels : le libéralisme économique incarné par Yan Fu, le libéralisme politique incarné par Liang Qichao et le libéralisme culturel incarné par Hu Shi.

Yan Fu (1854-1921) va traduire et adapter la pensée d'Adam Smith. Son séjour en Angleterre dans les années soixante-dix lui a permis d'observer de près la société britannique. Il en revient en 1879 avec l'ambition de transformer sa patrie. Au début des années quatre-vingt-dix, il traduit et écrit bon nombre de livres et articles, incisifs à l'égard de certaines coutumes confucéennes. Il dénonce le joug de l'économie féodale et démontre aux Chinois que les pays occidentaux n'ont pas seulement « des bateaux solides et de puissants canons », mais se fondent aussi sur des valeurs capitalistes : c'est la libre concurrence qui permet d'accroître les richesses. Cependant, alors que le libéralisme d'Adam Smith s'appuie sur l'individualisme, la liberté, la justice et la démocratie, celui de Yan Fu s'appuie sur le collectivisme. Entre le renforcement du pays et l'enrichissement du peuple – deux refrains allant souvent de pair – la Chine fait systématiquement le sacrifice du deuxième, et ce jusqu'à nos jours.

Hu Shi, « commandant du Mouvement de la nouvelle culture », considère Yan Fu comme la première personne à avoir introduit le savoir moderne. Grâce à lui, les termes *tianyan* (évolution), *wujing* (compétition des espèces), *tianze* (sélection naturelle), *shizhi* (aptitude) deviennent des expressions favorites de l'époque. Beaucoup les donnent comme prénoms à leurs enfants. Dans la presse, le terme « *Struggle for existence* » apparaît tel quel en anglais et devient une mode au tournant du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle.

Avec la renommée de Yan Fu, l'influence du libéralisme et de l'évolutionnisme social s'élargit et conduit les intellectuels vers le radicalisme. Lorsque les leaders de la Réforme de Wuxu s'enfuient au Japon, ils entrent en relation avec les étudiants chinois, alors de plus en plus nombreux à y faire leurs études. Le Japon s'instaure alors comme espace de liberté de pensée pour les intellectuels chinois. Le libéral poli-

► tique Liang Qichao y crée sa nouvelle revue *Xinmin congbao* (Renouveau du Peuple), qui est le concept central d'un des quatre Classiques confucéens qui préconise la réalisation de la perfection individuelle dans la pratique du bien et le renouvellement permanent des connaissances. Liang Qichao le reprend à son compte en s'appuyant sur la distinction entre la morale privée et la morale publique. Fortement influencé par la pensée occidentale, il considère que seule existe dans la société chinoise la morale privée, et que la morale publique en est absente. Pour lui, il semble évident que la vertu privée traditionnelle est d'autant plus importante que la qualité d'un groupe est déterminée par celle de ses individus. De sorte que la morale privée se trouve valorisée dès lors qu'elle participe aux intérêts collectifs et à la morale publique. Il croit à la combinaison entre cette moralité chinoise et la valeur occidentale de progrès.

L'évolutionnisme qui domine la pensée occidentale au XIX<sup>e</sup> siècle rayonne également en Chine, ce darwinisme social qui repose sur l'idée que le fondement de la vie en société est une sélection naturelle qui choisit les plus aptes. Le concept du « progrès » évolutionniste fascine Liang Qichao. Mais il se dirige fatalement vers un sens collectiviste et nationaliste : l'évolution équivaut à des efforts permanents pour résister à la sélection naturelle qui menace les Chinois depuis un demi-siècle et pour sauver la « race Han ». Il serait tout à fait normal de sacrifier les intérêts d'individus si cela s'avérait nécessaire. Si bien que Liang Qichao le libéral se trouve de fait en opposition avec la révolution et dans une position ambiguë vis-à-vis de la démocratie, du nationalisme et du socialisme. Yan Fu considère que le libre marché permet d'accroître les richesses, tandis que Liang Qichao

chinois, l'adaptation et la large diffusion des connaissances occidentales en Chine serait impensable.

En ce qui concerne la presse, réellement « non gouvernementale », les statistiques indiquent que, sur un siècle, de la naissance de la première revue *Cha shisu* en 1815, à la fondation de la République de Chine en 1911, 1753 journaux et revues en chinois et 136 en langues occidentales, ont été créés et diffusés, tous en référence aux « nouveaux savoirs » en provenance de l'Occident.

Il est intéressant de repérer la manière dont les individus de ces organisations étrangères, gouvernementales et populaires, évoluent de concert et comment ils tissent des réseaux entre supports non gouvernementaux et gouvernementaux. Connue comme « Maison de la science », le Collège de Gezhong de Shanghai est un exemple par excellence de ce métissage. C'est à la fois un collège, une bibliothèque et un musée des sciences. Créé à l'initiative du Consul du Royaume-Uni, sa réalisation est soutenue par les Chinois. Géré par un conseil mixte composé des meilleurs scientifiques chinois et d'érudits occidentaux liés au protestantisme, le collège n'est pourtant pas religieux. Cet exemple est d'autant plus significatif que nous nous trouvons, à la fin du  $xx^e$  siècle, dans une situation étonnamment similaire, quoique différente.

### L'institution Tongwen guan, entre réformateurs et conservateurs

Lorsque l'alliance anglo-française pénètre les abords de Pékin en 1860, l'empereur s'enfuit en ordonnant à un prince de négocier la paix. On demande au Consul britannique, emprisonné, d'écrire une lettre de paix, en chinois, au général de l'alliance. À la fin de la lettre, le Consul ajoute quelques mots en anglais que personne à la cour n'arrive à déchiffrer. Le prince Yixin qui n'ose expédier cette lettre, envoie un émissaire à la ville de Tianjin pour chercher un certain Cantonais parlant l'anglais et le ramener à Pékin pour traduire ces quelques mots. Lorsque le Cantonais arrive à Pékin, l'alliance a déjà forcé les portes de la Capitale. Il ne s'agissait en réalité que de la signature du Consul et de la date. Quelques mots neutres incompris ont provoqué la guerre et la perte de souveraineté de la Chine !

Yixin, alors ministre du Bureau central des affaires étrangères, soumet l'idée de la création d'une école de langues étrangères. La Tongwen Guan (école de communication et de langues étrangères) est inaugurée en 1862. Après une période difficile de recrutement des élèves, l'école acquiert de l'importance. Dès 1876, elle étend son champ aux mathématiques, à la physique-chimie, à l'astronomie, à la navigation, au droit international, aux sciences de la politique, de l'histoire et de la

géographie mondiale, de la médecine occidentale.

La création de l'institution Tongwen guan fait l'objet de débats interminables entre réformateurs et conservateurs. Le plus virulent a lieu en 1867 lorsque Yixin demande à l'empereur d'autoriser une réorientation de l'école. Ceci touche directement à la considération des deux cultures. Cette réorientation aurait lieu dans trois directions : élargir l'apport des enseignements aux sciences ; recruter des élèves ayant réussi leurs examens de mandarinat au niveau provincial ; inviter des étrangers comme professeurs. Les mandarins du mouvement de Yangwu approuvent en insistant sur la nécessité d'apprendre les sciences et techniques de manière pragmatique, et ce afin de renforcer le pays. En revanche, les académiciens de Hanlin, estiment qu'il y a confusion entre la Chine civilisée et les barbares, et que l'on court le risque de se faire piéger par les enseignants étrangers. Selon eux, cette école est donc une honte nationale.

Le débat, ouvert au nom de la patrie, a lieu sous forme de rapports adressés à l'empereur. L'impératrice douairière Cixi juge de la chose en prenant parti pour le Prince Yixin et les affaires à l'occidentale, tout à l'opposé des choix qu'elle fera trente ans plus tard.

Si le débat est violent, c'est parce que, pour la première fois, il oppose véritablement les Chinois face à l'influence occidentale. Xiong Yuezhi, un des rares historiens de la rencontre sino-occidentale auquel nous nous référons beaucoup, commente ainsi : « C'est une reconnaissance de facto qui signifie : 1. sous certains aspects, la culture chinoise n'est pas égale à celle de l'Occident, il faut donc apprendre d'elle ; 2. face à la nouvelle situation, la culture chinoise apparaît inadaptée, il faut donc la réajuster ; 3. incarnations de la culture chinoise, les lettrés doivent renouveler la structure de leurs connaissances à l'aide d'un nouvel apprentissage. »

## Les missionnaires protestants, prophètes de la modernisation

Certains missionnaires protestants sont considérés par leurs contemporains chinois comme de véritables « prophètes » qui ont illuminé un peuple par de nouvelles idées et connaissances.

Nul n'est prophète en son pays. Mais pour l'être ailleurs, il

faut avant tout être accepté. Pour cela, ces nouveaux missionnaires apprennent la langue et la culture, étudient de près les religions locales, emploient des indigènes et créent des écoles. Le travail pouvait alors commencer : « d'abord démontrer aux Chinois les avantages de la civilisation occidentale » afin de réformer leur pays, et ensuite seulement, penser à la conversion. Le but consistait à diffuser les connaissances afin « d'illuminer » le peuple chinois. Mais après de nombreuses tentatives d'assimilation de la culture occidentale par la culture chinoise, les élites chinoises reprennent le dessus. Le redressement national, grâce à l'outil du savoir occidental, a toujours été leur objectif. Les idées importées commencent à disparaître délibérément ou inconsciemment. Dans un contexte de xénophobie, l'étranger est lié à des perceptions de méfiance et de refus. De plus, il n'est pas glorieux de fréquenter les étrangers, même pour des raisons nobles.

Les étudiants reviennent progressivement des pays occidentaux à partir des années 1880. La tâche d'agents uniques assumée par les missionnaires dans la rencontre Chine-Occident est historiquement remplie. Les « prophètes » disparaissent petit à petit, se fondent dans le décor à l'approche du xx<sup>e</sup> siècle.

### 3.

xx<sup>e</sup> siècle :

#### le complexe de modernisation

La première partie du xx<sup>e</sup> siècle apparaît comme la période la plus importante pour le changement de mentalité des Chinois. On assiste alors à la véritable naissance de l'intellectuel.

Bien que ses détenteurs soient de plus en plus critiqués, le savoir occidental arrive à son apogée. De nouvelles associations, de nouveaux mouvements apparaissent, et certains acteurs s'avèrent déterminants dans l'orientation de l'histoire chinoise. Ces associations sont le fruit de l'acquisition des connaissances occidentales et d'une continuité de la tradition éducative des shuyuan. Créées par les intellectuels chinois eux-mêmes, c'est dans les provinces qu'elles prennent d'abord leur essor, surtout après la guerre sino-japonaise. Comme les écoles, elles s'orientent à leur tour vers l'éducation, la recherche scientifique, la linguistique, les mathématiques, le droit international, la politique et l'économie. Les gens se réunissent pour débattre, si bien qu'elles deviennent de véritables espaces publics au sens sociologique du terme.

#### La Réforme de Wuxu

La Réforme de Wuxu fut amorcée par la défaite contre le Japon en 1895. Les 1300 candidats reçus aux examens impériaux présentent à l'empereur une « supplique politique réformatrice » avec à leur tête Kang Youwei (1858-1927). Ils suggèrent de refuser la signature sur le traité inégal de Maguan (notamment l'article qui autorise la cession de Taiwan au Japon) ; de transférer la capitale pour préparer une guerre ; de réformer le régime politique en vue du renforcement du pays. Le premier mouvement aux couleurs de la bourgeoisie sonne le glas du vieil empire.

Le noyau de la Réforme est le « renouvellement », c'est-à-dire l'édification d'un « système de constitution républicaine ». Une nouveauté qui nécessite de réformer ou plutôt de renverser l'ancien système féodal tout en conservant le rôle de l'empereur. Pour la promouvoir, Kang Youwei adopte une stratégie similaire à celle des jésuites, c'est-à-dire l'assimilation des idées occidentales à celles de l'Antiquité chinoise. Kang est un néo-confucéen orthodoxe. Vu d'aujourd'hui, nous pourrions dire qu'il est le premier érudit chinois qui tente de chercher des valeurs universelles communes dans le Confucianisme, le Bouddhisme et la civilisation occidentale. Les idées occidentales, l'introduction notamment du libéralisme, dans sa dimension politique et philosophique, ont une influence cachée chez les intellectuels libéraux chinois. En effet, il est rare que les Chinois de l'époque avouent ouvertement leurs emprunts. De même, les générations suivantes en sont plutôt ignorantes, voire les nient délibérément. Pourtant, grâce aux nombreuses publications des missionnaires, aux contacts avec leurs « collègues » étrangers, à l'amitié plus ou moins dissimulée, à la vie matérielle quotidienne, l'élite chinoise d'une génération fut conduite à un « changement jamais connu depuis deux mille ans », changement à tous les niveaux, de la société féodale à la société moderne.

La Réforme politique de Wuxu n'a duré qu'une centaine de jours, en 1898, l'impératrice douairière Cixi y met fin de manière sanglante. Malgré les condamnations, l'objectif est toutefois poursuivi par ceux qui avaient commencé par s'y opposer. Trois ans plus tard, l'Impératrice Cixi relance les « nouvelles politiques » calquées sur les précédentes. Elle propage « la préparation de la constitution » de manière à contrecarrer la révolution bourgeoise qui s'amplifie de jour en jour.







## Le Mouvement de la nouvelle culture

En 1915, débute le Mouvement de la nouvelle culture. Ce mouvement spontané d'une génération vise à la fois les étrangers, le gouvernement et la classe inféodée aux étrangers, tout en trouvant ses fondements dans la pensée occidentale.

Après l'amistice de la Première Guerre mondiale et la signature du traité de Versailles, la Chine, pourtant pays vainqueur, devait céder sa souveraineté au Japon, pays vaincu, et aux Occidentaux. Le 4 mai 1919, les étudiants de Pékin manifestent contre la signature du traité par le gouvernement chinois et demandent la restitution des concessions occidentales. Le mouvement s'étend rapidement aux grandes villes et entraîne la participation des ouvriers.

Leader de la révolution nationaliste et « président » de la République, Sun Yat-sen est le premier à faire le rapprochement entre le Mouvement du 4 mai et le Mouvement de la nouvelle culture, son précurseur.

Le Mouvement de la nouvelle culture ne saurait être réduit à une simple réaction patriotique. Il se base sur la recherche de nouvelles voies : le « vrai remède » ne peut se trouver dans la tradition. Ceux qui reviennent de l'Occident et surtout du Japon se rencontrent autour de la revue du Mouvement, *Xin qingnian*, (sous-titré en français *La Jeunesse*). Ils se veulent acteurs d'une « Nouvelle culture », qui s'aligne sur la culture occidentale.

Chacun cherche à occuper le devant de la scène pour répandre les idées de démocratie, de science, de libéralisme, d'individualisme. Le Mouvement se focalise sur la réforme de l'écriture, pour sa vulgarisation contre l'élitisme des lettrés. On pourrait dire que c'est la période la plus ouverte et la plus libérale de l'histoire de la Chine, époque que les historiens intitulent déjà, « Que cent fleurs s'épanouissent, que cent écoles rivali-

sent ».

Jusqu'en 1919, La Jeunesse s'attache à présenter la civilisation occidentale en opposition avec la civilisation chinoise. À partir du Mouvement du 4 mai, cet axe culturel et philosophique dérive vers la politique, et La Jeunesse devient l'organe du Parti communiste.

Derrière ce mouvement culturel, certains malentendus se font jour, déformations politiques, décalages de la mémoire historique et paradoxes. Tous ces phénomènes façonneront la mentalité des deux générations à venir, parfois de manière négative, toujours travaillées par la tension entre modernité et tradition.

## La quête de la quintessence chinoise

Le Mouvement de la nouvelle culture ne s'inscrit pourtant pas contre les traditions, mais il apparaît comme une forte critique du moralisme confucéen envers le statut de la femme, les relations sociales, le système éducatif. Il n'attaque ni la métaphysique du Néo-confucianisme, ni le Taoïsme dont il loue l'aspect de « révolution passive ». Les slogans les plus extrêmes attribués à cette période, tels que « Détruire la boutique de la famille Confucius » et « Occidentalisation générale » n'apparaissent en réalité que plus tard, au cours des années trente.

Le Mouvement de la nouvelle culture va progressivement se diviser en deux camps, entre tendance à l'occidentalisation et quête de la quintessence de la culture chinoise. Quant au Mouvement du 4 mai, il va se différencier de celui de la Nouvelle culture en se référant aux idées venues de l'Ouest tout en s'inscrivant comme un combat contre les étrangers. Puis, la substitution de l'appellation du Mouvement de la nouvelle culture par celle de Mouvement du 4 mai va être déterminée par l'histoire du communisme chinois, histoire très étroitement liée au croisement de ces deux mouvements. Le fondateur de La jeunesse, Chen Duxiu, est également un des fondateurs du Parti communiste. Mais une fois en désaccord avec la politique radicale de Mao Zedong, son nom sera supprimé non seulement de la liste des fondateurs du communisme chinois, mais aussi du tableau des leaders du Mouvement du 4 mai.

## La persistance d'un complexe de modernisation

L'histoire contemporaine de la Chine est traversée par un complexe de modernisation. Les Chinois se sentent toujours dans une perpétuelle agitation pour « rattraper » le temps perdu. Ils considèrent que l'existence de la Chine est fatalement liée à la modernisation.

Depuis l'instauration du pouvoir communiste en 1949 jusqu'à la fin de la Révolution culturelle en 1976, ce complexe de modernisation va inonder la politique idéologique du pouvoir totalitaire, si bien qu'il va alterner luttes de classes et « campagnes de grandes productions ».

Durant cette période, l'influence de l'Occident n'a jamais cessé de s'exercer sur la Chine. Ce pays possède en effet par excellence une culture hybride. Sous le régime communiste, l'influence de l'Occident s'est maintenue par le biais de l'ex-URSS et du marxisme, ainsi que par l'idée de progrès issue des Lumières et du Darwinisme. Quant aux enseignements des sagesses chinoises, ils ont été relégués au placard des « déchets féodaux », bien que les individus issus des classes

### Des concepts à repenser

Le désir des intellectuels chinois de s'introduire dans la philosophie occidentale depuis un siècle se double de plus en plus de l'envie de découvrir les racines de leur pensée traditionnelle et de mener un travail intellectuel à partir de leurs propres expériences et réalités. Plusieurs termes majeurs mentionnés dans la Plate-forme pour un monde responsable et solidaire ont ainsi été discutés et repensés.

#### Le monde

La notion de « monde » en chinois a connu différentes définitions depuis l'Antiquité. Jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les Chinois utilisaient Tian xia (sous le Ciel) pour désigner le



monde humain et géographique. Par enchaînement, des appellations telles que Tian zi (le fils du Ciel) signifiait « empereur », qui est le « souverain unique de toute la Terre et de tous les peuples sous le Ciel ». « Chine » se disait zhong guo, « pays ou empire du milieu ». Le « sous le Ciel » (monde) s'éteint à l'horizon, « aux quatre coins des mers et aux bords du Ciel » où vivent les barbares.

La première carte du monde moderne fut apportée en Chine par Matteo Ricci en 1583. Elle situait la Chine non pas au centre, mais « à côté » par rapport au « centre » qui était occupé par l'Europe. C'est le début d'un changement essentiel du concept du monde humain des Chinois. Il fallut attendre jusqu'à la deuxième partie du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle pour que cet emplacement de la Chine dans le monde soit vulgarisé en Chine et c'est seulement au début du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle que l'on aurait commencé à employer le terme Shi jie dans le sens de monde terrestre. Les sens respectifs des deux mots sont : le shi, qui signifie la génération (30 ans pour un shi) ou le temps (composé du passé, du présent et du futur) ; le jie qui signifie la limite de l'espace dans les quatre directions (Est, Ouest, Nord, Sud).

Aujourd'hui, on traduit de façon courante le terme monde par shi jie. D'ailleurs, les Chinois ne considèrent sincèrement plus la Chine comme le centre du monde depuis cent ans au moins. Ce sont souvent les Européens qui rappellent cette vieille conception chinoise du monde. La question est d'ordre plutôt historique et psychologique. Et comme les planisphères européennes placent toujours le continent européen au centre, de même les planisphères produites en Chine y situent toujours la Chine..

### La solidarité

Certaines images ont longue vie dans l'imaginaire occidental : ainsi le sens de l'hospitalité asiatique, de la politesse et de la solidarité. Si elles ont leur part de réalité, beaucoup d'exemples pourraient aussi bien nous prouver le contraire. Pour en rester à l'exemple de la « solidarité chinoise », celle-ci n'existe pas de manière abstraite et générale, sauf quand elle se réfère au patriotisme. Sinon, il

s'agit plutôt d'une solidarité « concrète » qui s'adresse aux proches. Le mot « solidarité » en langue latine signifie originellement « caractère solidaire d'une obligation, état des débiteurs, des créanciers solidaires ». Dans ce sens, il existait et il existe encore dans le monde rural chinois des groupes de solidarités appelés « hui ». Si « solidarité » répond à la définition de « relation entre personnes ayant conscience d'une communauté d'intérêts, qui entraîne, pour les unes, l'obligation morale de ne pas desservir les autres et de leur porter assistance », alors les Chinois ne manquent pas du sens de solidarité.

Dans l'usage courant, le mot « solidarité » est traduit conventionnellement par *tuán jié*. Ce dernier a une connotation communiste pure et dure qui évoque des souvenirs de la « grande solidarité des prolétaires de tous les pays du monde » pendant l'époque de Mao. Lors de la traduction de la plate-forme, ce terme a été volontairement écarté, afin de ne pas discréditer l'Alliance, qui risquait d'apparaître comme une nouvelle propagande communiste. C'est pour cette raison majeure que la traductrice a choisi un autre terme, *xié lì*, pour traduire « solidarité ». Le terme *xié lì* signifie « joindre ses efforts à ceux des autres ».

### L'égalité

La lutte pour l'égalité est récente en Chine, une sorte d'influence tardive de la Révolution française. Le confucianisme préconise une société hiérarchisée. L'essentiel des relations était organisé en cinq principes : « justice entre supérieurs et inférieurs, différence entre nobles et humbles, hiérarchie entre jeunes et anciens, échelle entre riches et pauvres ». Il prône également les trois rapports cardinaux dominant-dominé : entre souverain et sujets, père et fils, époux et épouse. Le déséquilibre est donc perçu comme la base de l'interdépendance nécessaire au maintien des rapports sociaux. Il s'agit de ne pas confondre égalité avec équilibre. En effet, l'égalité ne supprime pas la nécessité d'interdépendance. Dans quelle mesure doit-on maintenir la tradition qui signifie « transmettre » ou « remettre » ?

## La spiritualité

Comme tout autre peuple, les Chinois vivent l'expérience « religieuse ». Le ciel, vide et plein à la fois, joue un rôle transcendantal et immanent. Ils expriment envers lui un respect suprême, une crainte révérencieuse. Dans l'esprit des Chinois, on distingue entre vie matérielle et « vie de l'esprit », *jing shen* ; celle-ci désigne une qualité de vie non au sens théologique, mais au sens moral, esthétique, et mental. L'usage du terme « spirituel » devrait donc être accompagné d'explications. De même qu'il est difficile de dissocier la couleur de sa substance matérielle, il est difficile pour les Chinois de comprendre la possibilité de séparer un monde spirituel du monde profane. La philosophie chinoise aurait pu conduire son peuple à une société humaniste ou individualiste. Mais hélas, seul l'empereur incarnait à la fois la présence divine et le pouvoir politique. La question de la spiritualité en Chine a posé de grands problèmes aux Européens monothéistes ; certains continuent à se poser la question, débattue depuis la fameuse Querelle des Rites il y a trois cents ans : la religion existe-t-elle dans la culture chinoise ? Question qui n'effleure pas l'esprit de la très grande majorité des Chinois.

sociales les plus basses aient continué à les pratiquer. La « Fièvre des débats culturels » des années 1980, n'était-elle pas la résurgence des débats des années vingt ? En 1989, Le « monsieur D » (la démocratie) réapparaît comme la même revendication du monde intellectuel ; les mêmes critiques envers les « mentalités chinoises » se font jour, aussi acerbes, mais non pas plus profondes. Un film documentaire *He shang* (L'élégie du Fleuve) incarne « le dernier banquet » de glorification de l'occidentalisation. Présenté comme une émission télévisée, *He shang* a déchaîné passions et critiques. L'émission posait une question embarrassante : comment se fait-il que la Chine soit toujours arriérée alors qu'elle a connu un passé glorieux ? Toujours le même vieux dualisme : le Fleuve Jaune, le symbole de la culture chinoise vaincue, la Méditerranéenne

bleue, la civilisation occidentale triomphante.

## Une autre conception du nationalisme

En même temps, dans ce complexe de modernisation, l'État prétend être le « sauveur » du peuple et incarner la nation. Le nationalisme chinois surgit après la guerre de l'opium face à un danger extérieur constitué par l'Occident. Ainsi peut-on expliquer l'émergence du nationalisme de ces dernières années : le nationalisme chinois prend racine dans les relations sino-occidentales. La Chine n'a jamais digéré les conséquences de sa rencontre avec l'Occident il y a un siècle et demi.

Au début des années 1990, les autorités ont relancé des slogans comme « promouvoir le patriotisme », « construire la civilisation spirituelle », en rappelant les valeurs du confucianisme, en autorisant des cérémonies symboliques tels les sacrifices dédiés à l'empereur jaune, fondateur légendaire de la Chine.

On a assisté en réalité à un étrange revirement idéologique du Parti communiste chinois qui avait fondé sa légitimité sur le rejet des valeurs traditionnelles et du confucianisme, et qui aujourd'hui se pose comme porte-parole de l'éternelle civilisation chinoise, en réaction à sa nouvelle confrontation avec l'Occident. Cette nouvelle prise de position a été soutenue au départ par certains intellectuels. Pour ne pas se positionner du côté de l'État-Parti, ils établirent la distinction entre deux sortes de nationalismes : le nationalisme politique, celui de l'État, et le nationalisme culturel, à partir duquel on pourrait redécouvrir des valeurs appartenant à l'humanité.

Mais depuis 1997, un revirement s'est opéré parmi les intellectuels chinois qui se prétendent universalistes. Des réflexions contre le nationalisme sont apparues : des événements tels que la forte remontée de la xénophobie à l'encontre des Chinois d'Indonésie après la chute du gouvernement Suharto ont servi de déclencheur pour cette prise de conscience, ainsi que la guerre du Kosovo qui a provoqué aussi bien des réactions nationalistes qu'anti-nationalistes. Il s'agit aussi d'un fort désir de la part des intellectuels de marquer leurs distances avec le patriotisme ambiant et par-là même avec celui du gouvernement chinois.

L'ambiguïté du discours réside également dans la reprise

sans inventaire de concepts et d'idéologies venues tout droit de l'Ouest. On ne peut oublier que le communisme chinois pur et dur est issu des théories occidentales. Il convient de se demander à quel point les intellectuels chinois sont influencés positivement ou négativement par les courants de pensée occidentaux depuis l'époque des Lumières, du marxisme, et des idées « post-modernes ». Le paradoxe consiste à critiquer les idées « occidentales » avec le discours d'où sont issues ces idées, comme s'il s'agissait de « trancher le manche du couteau avec sa propre lame », selon un dicton populaire.

La définition du terme « modernité » ou « modernisation » fait par exemple actuellement l'objet d'une grande controverse. Mais, il n'y a ni plaignant, ni accusé : le retour sur soi-même se mêle avec la critique de l'autre, pourtant toujours posé en modèle.

Certains peuvent ainsi, d'une part, critiquer l'universalisme occidental et son expansion mondiale, ou un soi-disant « empire de la Raison » détenu par les Occidentaux ; d'autre part, se faire les défenseurs de la modernisation occidentale et se référer explicitement à la pensée occidentale qu'elle soit issue de la « période des Lumières » ou de la période « post-moderne ».

Le discours selon lequel on ne peut pas, sous prétexte d'imperfection et d'immaturité du seul modèle occidental, nier la modernité en tant que telle, est souvent entendu en Chine. Les slogans sont répétés inlassablement : « Il faut accentuer la modernisation », « Développer la modernité civilisée doit être la direction générale adoptée pour le siècle prochain, pour tous ». C'est avant tout une revendication du droit à atteindre le même niveau de développement que l'Occident. Lorsque les Occidentaux évoquent des expériences coûteuses pour l'écologie, les Chinois rétorquent que puisque l'Occident met en œuvre les techniques pour remédier aux désastres, la Chine sera dans un second temps également capable de « rectifier le tir ».

La modernisation nécessaire de la Chine n'est pas simplement liée à la question de « l'américanisation » (telle que les Européens la pensent), mais aussi chez les intellectuels à un appel à la liberté, en référence aux idéaux universels des Lumières puis du communisme, liberté par laquelle les gens peuvent atteindre un niveau de vie décent, une individualité libérée du despotisme collectif.

L'idée même de modernisation représente un grand sujet de réflexion parmi les intellectuels chinois partagés entre un discours nationaliste et une quête urgente de démocratie. Ils acceptent les commentaires, parfois les condamnations des étrangers, mais restent farouchement opposés à toute ingérence.

Toujours et encore, à la fin du xx<sup>e</sup> siècle, les mêmes suspicions et influences subsistent. Le besoin d'acquérir des technologies occidentales pour assurer son existence et « renforcer le pays », et le besoin de s'identifier à une particularité culturelle, forment les deux faces d'une même pièce. Ce qui est nouveau, c'est que la Chine n'est plus pensée comme le centre du monde ou comme une entité séparée, mais comme une partie du monde, et que ce point de vue s'accompagne d'une revalorisation des valeurs traditionnelles chinoises qui pourraient à l'avenir servir le monde.

Deuxième partie  
Regards croisés, échanges de voix



## Dialogue interculturel

avec la Fondation Charles Léopold Mayer

### Sur l'importance des expériences particulières

« Depuis l'Antiquité, l'être humain tente de réduire les expériences en tous genres à une nature unique (monisme). Est-ce que toutes les cultures malgré leurs différences peuvent accepter la planification rationnelle telle quelle, en raison d'un imaginaire d'une communauté politique ?

Qu'il s'agisse du tiers-monde ou du premier monde, tous sont dominés par le principe général de la modernité, si bien que toutes les cultures sont incontestablement confrontées aux mêmes types de problèmes : destruction de l'environnement, prélèvement et utilisation excessive des ressources naturelles, polarisation entre riches et pauvres, effondrement général de la morale sociale, etc.

Le problème est que les déséquilibres formés au long du processus historique ont été mis en valeur par la force de la modernité. Il est important de se rendre compte que la puissance historique est non seulement plus forte que la capacité de coordination de n'importe quelle communauté politique, mais qu'en outre les résultats du choix de l'histoire et de la tradition n'apparaissent pas nécessairement irrationnels, même s'ils ne sont pas basés sur la raison occidentale, et même générateurs de destruction des principes harmonieux auxquels les gens aspirent.

Par exemple, un ethnologue constate que les villageois coupent les bois des alentours ; il s'enquiert : « Est-ce qu'il y a une possibilité de ne pas le faire ? » La réponse des villa-

geois est prompte : « Comment vivrons-nous si nous ne coupons pas de bois ! » L'ethnologue reste sans voix. En effet, dans le champ de perception des villageois, depuis des générations, l'habitude de vivre sur les ressources de la forêt a été prise. Utiliser les ressources naturelles fait partie du mode de vie. Face à cela, la notion de protection de l'environnement se révèle une théorie bien pâle et bien éloignée. Cet exemple démontre qu'un grand sujet culturel peut être réduit à une expérience particulière. Toutes les belles théories du rationalisme rencontrent ce genre de questions qui leur font perdre toute force de persuasion.

Les grandes inventions intellectuelles et sociales ne valent parfois pas le bon sens populaire. Pourtant, il s'avère difficile d'intégrer le bon sens populaire dans une théorie.

Un autre exemple est inspiré par la non-correspondance du sens du droit chez les Chinois et chez les Occidentaux. Les exemples dans ce domaine ne manquent pas. Aux États-Unis, les enfants d'origine chinoise ont la possibilité de porter plainte pour viol de leurs droits et libertés. On entend dire aussi que lorsque les voisins entendent des parents crier sur leurs enfants, ils peuvent porter plainte auprès de la police pour agression. Ces faits procèdent de conceptions différentes des droits de l'être humain : les parents américains se doivent de considérer leurs enfants comme des êtres disposant de droits innés, et n'ont donc pas un droit d'intervention brutale envers eux, mais uniquement un droit de suggestion. Pourtant, les immigrés chinois qui ont conservé leurs modes d'éducation traditionnelle considèrent qu'il faut éduquer les enfants de manière autoritaire ; d'ailleurs ne dit-on pas « sous le bâton, le fils devient pieux ».

Non seulement ces deux conceptions sont inconciliables, mais en plus elles peuvent mener à un affrontement. Ceci suggère implicitement que la « convergence » ne peut être entière lorsqu'il s'agit d'expérience particulière.

Les Chinois pensent avant tout que la condition primordiale de l'efficacité de l'éducation des enfants est de garder à la fois des relations hiérarchisées et d'affinités, mais l'existence individuelle est relayée au second plan. Ce sont des expériences léguées par les traditions. Pourtant, le concept de droit pour les enfants américains peut justement détruire l'esprit entretenu dans le cadre des relations traditionnelles

➤ père-fils.

En fait, au sein de chaque société, il existe une certaine «structure sentimentale locale» qui fonctionne. «Une structure sentimentale locale» entre en impact avec une autre. Les deux structures doivent alors trouver certains points de convergence, et ce afin de délimiter une zone dans laquelle les cultures se croisent. Ce processus est semblable à la proposition du philosophe Hayek selon laquelle la civilisation est un processus d'expérimentation d'erreurs dans lequel il n'existe quasiment pas d'espace pour la planification ration-

En 1986, la Fondation Charles Léopold Mayer pour le progrès de l'Homme participe à la création d'un groupe de réflexion, le groupe de Vézelay, qui interpelle un ensemble de scientifiques sur des sujets tels que le nucléaire, les biotechnologies et l'ozone. À l'issue de ce travail, le groupe décide d'alerter l'opinion publique sur les risques technologiques majeurs encourus par la planète. Rapidement, il affirme que «pour maîtriser ces risques auxquels sont désormais soumises toutes les sociétés, il faut parvenir à un consensus planétaire sur les institutions, les valeurs, les dispositifs financiers, les procédures juridiques et les mutations techniques qui garantiront le respect des équilibres et la préservation de la vie sur la Terre.» Se dessine alors la nécessité de mettre en place des groupes de réflexion sur les problèmes sociaux et politiques tels que l'exclusion, l'inégalité croissante, la dégradation de l'environnement, la crise des Nations unies.. Puis, le groupe est élargi au monde non-occidental. De nouvelles préoccupations apparaissent : sur la capacité à vivre ensemble et l'importance de mettre en commun les conceptions issues de plusieurs civilisations.

Sept rencontres ont lieu, dans cet esprit, sur cinq continents, dont la dernière en Chine, en juin 1993, à Shekou, la première Zone économique spéciale. Ces rencontres se déroulent autour du postulat de l'existence d'une triple crise des relations : entre les sociétés, entre les hommes, entre les hommes et leur milieu de vie. Ces crises ne peuvent être surmontées séparément. Pour harmoniser ces relations, les êtres humains doivent apprendre à se connaître et à accepter de vivre ensemble. Il

importe par conséquent de s'orienter vers « un processus global » qui implique et place « sur un même plan les forces économiques, spirituelles, scientifiques, politiques et sociales, conçu et conduit sur plusieurs années, qui respecte à la fois l'unité qui nous rassemble et la diversité qui nous enrichit, qui parte des préoccupations et priorités réelles des hommes et des femmes dans leur diversité. » Par la suite, un groupe élargi, constitué de participants des sept rencontres, élabore en 1993 une Plate-forme pour un monde responsable et solidaire.

L'attention qui est portée, dans les pages suivantes, aux problèmes de traduction et d'interprétation de cette plate-forme par les Chinois justifie qu'elle soit reproduite en annexe. Le lec-

### Quels réseaux associatifs en Chine ?

Le monde associatif européen cherche souvent des réseaux correspondants en Chine, mais retourne la plupart du temps bredouille. En général, les Chinois comme les Européens expliquent l'absence de ces réseaux comme le résultat d'une structure politique et culturelle. Qualification fautive sinon partielle : l'historiographie officielle néglige presque systématiquement le monde populaire où, depuis toujours, se sont constituées des organisations autonomes. Avant le régime communiste, l'administration étatique n'allait pas au-delà du niveau administratif de district (xian). À l'échelon inférieur, la gestion était effectuée par les notables ruraux ou individus « démocratiquement » choisis.

Ces formes d'organisations occultées sont en réalité si importantes que les ONG doivent apprendre à les connaître, ce qui est rarement le cas. De plus, depuis peu de temps émergent des réseaux de type occidental, au travers desquels transparaît l'expression de pouvoirs locaux. L'Association des maires de Chine (AMC) en est un exemple.

De nombreux « groupes sociaux » ont aussi vu le jour ces quinze dernières années, même s'il faut constater que nombre d'entre eux sont nés d'initiatives gouvernementales, et ont été conçus comme « courroies de transmission » entre la société et le Parti-État.

Les autorités chinoises ont certes permis ces dernières



➤ années à bon nombre d'organisations caritatives et d'ONG étrangères, notamment celles de Hong Kong, de travailler en Chine. Intervenant dans le cadre de catastrophes naturelles ou encore de l'éducation, elles ont le mérite de pouvoir lever des fonds importants, et de contribuer par là même, aux yeux du gouvernement chinois, à la stabilité sociale. Il y a aussi des groupes d'études, des instituts privés qui se créent depuis une décennie. Les études réalisées dans ce

teur pourra ainsi s'y reporter pour mieux comprendre les points sur lesquels les interlocuteurs chinois émettent des réserves.

### La traduction comme enjeu pour la compréhension

Le besoin d'un texte de base pour amorcer la démarche en Chine a d'abord obligé la Fondation à faire traduire le texte fédérateur, la Plate-forme pour un monde responsable et solidaire, ce qui a été une première difficulté. Il faut rappeler que les premiers dictionnaires franco-chinois ont été réalisés par des jésuites et des lettrés chinois à partir de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. De plus, la langue chinoise traditionnelle n'était pas tournée vers l'abstraction conceptuelle. Elle était plutôt descriptive et portait avec elle des images et des métaphores. Cela ne signifie pas que les Chinois n'aient pas de capacité d'abstraction. La calligraphie en est la preuve. Pour construire un sens abstrait, un Chinois raconte la plupart du temps une histoire accompagnée d'une série d'images acoustiques et visuelles.

Prenons le mot «plate-forme» comme exemple. Au pied de la lettre, il signifie terre-plein horizontal, plus ou moins surélevé, à partir duquel on peut bâtir. C'est seulement au sens étendu, emprunté de l'anglais, qu'il signifie «ensemble d'idées, sur lesquelles on s'appuie pour présenter une politique commune» (Petit Robert). Pour ceux qui pratiquent une langue originaire du latin, les deux sens sont suggérés et entendus à la fois. Dans le cas du chinois, le sens est différent. Le Chinois traduit la première acception par dì jī (terre + base, fondation) ; pour la deuxième, politique celle-là, il utilise habituellement gang ling. Nous n'avons pas la chance de trouver un mot chinois dont les deux sens coïncident. Pour autant, comme dans les langues occidentales, le terme gang ling signifiant «programme ou prin-

cipe directeur», est au sens strict du terme entendu comme suit : le gang est la corde principale d'un filet de pêcheur ; le ling est le col d'une veste et signifie aussi « conduire ou guider ». Pour ramasser un filet ou une veste, il est plus facile de tirer par la corde principale ou par le col, mais non pas par une des mailles ou par une manche.

De cette manière, pour présenter une politique commune, les Occidentaux « s'appuient sur » ; en revanche, les Chinois ne s'appuieraient pas, mais seraient rassemblés ! Cette différence à la fois linguistique, culturelle et politique suscite d'emblée une réticence chez les Chinois pour s'engager dans le projet sous sa forme occidentale.

La question se posait ainsi à la traductrice : devait-elle traduire loyalement la plate-forme, comme « vraie professionnelle », ou fallait-il aller plus loin en tant qu'animatrice de l'Alliance en Chine et la réécrire avec d'autres Chinois en gardant son esprit essentiel afin de favoriser une meilleure compréhension ? Il a fallu attendre que les auteurs initiaux prennent conscience de ces difficultés pour que des discussions qui rendirent la deuxième tentative acceptable puissent avoir lieu.

## Un critère déterminant : le lieu de la rencontre

Une rencontre ne peut se dérouler dans un espace neutre. Aussi, le choix du lieu doit-il être sérieusement pensé. Les rencontres ont ainsi eu lieu à Pékin, bien sûr, où plusieurs discussions ont permis d'établir rapidement des réseaux professionnels et humains, mais aussi dans deux villes très particulières : Shekou et Macao.

Shekou (la gueule du serpent), presqu'île de pêcheurs autrefois située à l'écart sur le plan géographique et politique, se situe en face de Hong Kong. À l'origine petit village de pêcheurs de 2 000 habitants, c'est aujourd'hui une ville moderne de 50 000 habitants, qui en quinze ans est passée de l'idéologie communiste au rationalisme économique. Elle fut la première Zone économique spéciale (ZES) mise en exploitation en 1978 grâce à un fonds de 60 millions de yuans réunis par la China Merchants Steam Navigation Company. Depuis sa naissance en 1872 dans le courant du Mouvement des Affaires à l'occidentale, cette compagnie est le symbole de la modernisa-

tion chinoise, et l'une des plus grandes entreprises étatiques chinoises implantées à Hong Kong.

Cette rapidité du développement a de fait engendré quelques crises et pertes de sens : violence des impératifs commerciaux doublés de la mise en place d'une nouvelle hiérarchie sociale, passage de l'idéalisation de l'Occident au néo-nationalisme pour revenir à une quête d'identité, retour à de nouvelles normes morales. Shekou est devenu un modèle significatif de développement, si bien que depuis 1978 il s'est imposé comme un lieu d'accueil pour les intellectuels, un espace public où se déroulent des symposiums, se créent des journaux, des forums et des associations à l'occidentale..

La China Merchants Steam Navigation Company a été à deux reprises dans l'histoire à la fois fruit et pionnier de la rencontre avec l'Occident. On pourrait même dire qu'elle a transformé l'histoire et la société chinoise, apportant de nouvelles données tant en matière de réaménagement de l'espace, de création de joint-ventures que de gestion des tensions sociales. Lieu paradoxal, à la fois ultra-libéral au sens économique et soumis à l'omniprésence de l'État, Shekou a été choisi par la Fondation Charles Léopold Mayer comme premier terrain de réflexion avec ses interlocuteurs chinois.

Macao, loin de Pékin, offre un espace de liberté. Premier lieu d'arrivée des Occidentaux, avec la flotte portugaise en 1517, et dernier lieu que les Occidentaux ont quitté, cette île joue un rôle de médiation important. Beaucoup la considèrent comme l'emblème des rencontres sino-européennes, là où s'est effectué une fusion des cultures. C'est également à partir de Macao que les missionnaires, dont Matteo Ricci, débutèrent leur aventure. La construction de la ville à la portugaise demeure un symbole de l'art architectural occidental. C'est là que se réfugièrent les jésuites après avoir été chassés par l'empereur Kangxi, que s'effectuèrent les échanges marchands lors de fermetures du continent à plusieurs reprises, et que naquirent les premiers acteurs qu'on peut appeler « interculturels ». Économiquement et politiquement moins puissante que Hong Kong, Macao est cependant un haut lieu de la « connaissance » et de la reconnaissance réciproques.

## L'Association des maires : un pouvoir décentralisé

Rattachée au ministère de la Construction, l'Association des maires regroupe 5000 membres représentant 666 villes. Son objectif est la circulation de l'information entre maires chinois et collectivités étrangères. Elle dispose d'entreprises commerciales. Se réclamant comme Organisation non-gouvernementale, elle dispose ainsi d'une image plus positive et bénéficie d'une marge de manœuvre plus grande. Cette structure triangulaire - à la fois étatique, associative et entrepreneuriale - est très différente de celles connues en Occident.

Au début de sa création, peu de moyens lui étaient accordés par l'État. Pour pallier le besoin pressant de financements, l'autorisation lui a été donnée de créer des entreprises, en vue de s'autofinancer. Ce sont ces entreprises qui ont permis à l'association de se développer depuis une dizaine d'années. Aujourd'hui, l'animation des rencontres menées par l'association, la circulation d'informations par le biais de la revue Correspondance des maires et le centre de formation, ainsi que la création d'emplois dans leurs entreprises, renforcent l'image de l'association. Elle reste une association étatique, mais fonctionne en quelque sorte selon un schéma d'organisme privé.

Le cumul des emplois est légal actuellement en Chine. Un fonctionnaire peut être président d'une entreprise rattachée à une institution étatique, mais les bénéfices que cette entreprise génère seront répartis selon un processus assimilable au secteur privé. L'intérêt financier du ministère est manifeste dans ce type de schéma.

Ces gouvernements locaux ont aujourd'hui un pouvoir très important en Chine : en effet, en dépit de l'idée reçue d'un pouvoir centralisé et directif, toutes les charges engendrées par le mouvement actuel de réformes reposent de plus en plus sur eux. Ils gèrent la planification des villes, les restruc-

## L'exemple de la rencontre de Macao

La rencontre qui a eu lieu en septembre 1997, à Macao, avait pour objectif un débat autour de la Plate-forme de l'alliance pour un monde responsable et solidaire. La rencontre fut organisée par la revue *Chinese Social Sciences Quarterly*, avec le soutien de la Fondation Charles Léopold Mayer et de la Fondation de Macao.

Les participants chinois étaient majoritairement des chercheurs issus de domaines divers : juridique, sociologique, écologique, historique, démographique, économique, politique internationale et philosophique ; des journalistes de Chine continentale, de Macao, de Hong Kong et de Taiwan étaient également présents. Présents également des représentants venus du Brésil, d'Algérie et de France et quelques Portugais de Macao.

Depuis la rétrocession de Hong Kong à la Chine, Macao reste un sujet très sensible. Pour des raisons politiques et pour faciliter les obtentions de visas, les organisateurs ont intitulé la rencontre « Symposium on Development of China and Global Concerns ». La rencontre était officiellement organisée par la Fondation de Macao, fondation qui se consacre aux questions de développement des sociétés humaines.

Le thème de la rencontre a été défini, toujours officiellement, autour de l'idée d'une confrontation de points de vue entre l'Orient et l'Occident sur les questions de développement et les impacts sur l'environnement. De fait, l'objet de la rencontre était plus directement lié aux préoccupations énoncées par la Plate-forme de l'alliance.

## Des discussions toujours complexes

La discussion fut parfois rude, mais constructive, et accompagnée inévitablement de malentendus sur des questions telles que la vision chinoise de la plate-forme, sa position, les convergences et les désaccords concernant son contenu, le mode de penser occidental exprimé par les textes de l'Alliance, les valeurs traditionnelles chinoises et leurs rapports à la modernité et son rôle dans la construction du monde de demain. Les chercheurs ont présenté des communications sur la réforme

des entreprises d'État, les employés et les syndicats d'ouvriers, le «néo-nationalisme» et l'ultra-libéralisme, les élections démocratiques en milieu rural et le droit des paysans, la dégradation de l'environnement écologique et intellectuel.

À propos de la Plate-forme, les réactions furent diverses. Deng Zhenlai, rédacteur en chef de la revue China Social Sciences Quarterly s'est ainsi interrogé : «Qui parle et au nom de qui ? N'est-ce pas une fois de plus une déclaration qui restera dans le monde lettré ? La légitimité de tout texte écrit au nom du ou des peuple(s) est à discuter ».

Le directeur de l'Institut du développement urbain de Shenzhen, Shi Xianmin, a confirmé de son côté la nécessité primordiale soulevée par la Plate-forme, de renforcer la participation des citoyens à l'administration de la ville. Un des problèmes qu'il a rencontrés dans sa lecture de la Plate-forme, «c'est qu'après avoir l'émotion de la lecture, on se perd aussitôt dans des concepts abstraits qui sont difficiles à saisir. Il n'y a quasiment pas d'images dans ce texte, pourtant avec l'image, on comprend mieux les choses. »

Le président de l'Institut juridique de l'université de Hong

L'exposé d'un membre français de  
l'Alliance pour un monde responsable et solidaire

Notre monde est de plus en plus interdépendant. Plus que jamais, femmes et hommes du monde entier sont sur un même et unique bateau, navigant dans l'univers et nos destins sont liés. Les techniques, les informations, les idées circulent. Nous avons tous recours aux mêmes ressources de la Terre. Nos rejets et nos pollutions se combinent et peuvent contribuer à détruire les équilibres écologiques dont dépend notre survie. Cette interdépendance nous unit. Mais, en même temps, nous sommes infiniment divers, d'un pays à l'autre et d'un être humain à l'autre. Divers par notre histoire, nos convictions, nos valeurs. Divers par le contexte dans lequel nous vivons. Divers par nos situations économiques et sociales, nos problèmes et nos aspirations. Cette diversité nous enrichit. Si nous continuons encore longtemps à vivre, à produire, à consommer de la manière dont nous le



➤ faisons, nous finirons par détruire les équilibres sociaux et écologiques dont dépend notre survie. Pour l'éviter, nous aurons à conduire ensemble de profonds changements dans la première moitié du XXI<sup>e</sup> siècle. C'est une question de survie.

Mais ces changements ne pourront pas être imposés aux autres par les pays les plus puissants. Ils ne seront pas non plus le résultat d'un développement scientifique, et technique sans frein. Ils devront être préparés ensemble par les États mais aussi et surtout par les peuples de la terre dans la conscience de leur unité profonde et dans le respect de leur diversité.

Cela suppose d'abord un immense effort de dialogue inter-culturel, pour être véritablement attentif à la parole et au point de vue des autres, non pour s'imaginer tout comprendre d'eux, ce qui est impossible, mais pour que le respect et l'amitié soient suffisants pour surmonter les conflits d'intérêt et rechercher des solutions pacifiques.

Cela suppose ensuite une nouvelle manière de gérer ensemble la planète. L'ordre mondial actuel a été construit après la Seconde Guerre mondiale par les alliés vainqueurs. Mais le monde a beaucoup changé depuis et la contribution des différentes régions du monde doit être plus conforme à la réalité de leur importance. Et, pour cela, il faut arriver à nous mettre d'accord sur quelques valeurs et principes com-

L'exposé à Paris d'un membre chinois de  
l'Alliance pour un monde responsable et solidaire

Pour réaliser notre responsabilité historique, dans la troisième rencontre euro-chinoise, je pense qu'il y a trois chemins que j'appelle trois ponts.

Le premier chemin est basé sur la puissance et la force. C'est le chemin officiel et gouvernemental. Les présidents et leurs chefs d'entreprises ont tous choisi ce chemin.

Le deuxième chemin consiste à mettre l'accent sur la pré-



paration des réseaux humains, de porter attention aux personnes qui seront éventuellement importantes dans le futur. Ce sont des investissements politiques. Le directeur de la plus grande banque anglaise et le gouverneur d'une très grande banque américaine ont envisagé d'investir en Chine les réseaux humains qui joueront un rôle important d'ici cinq ans.

Le troisième chemin est la préparation au niveau de la pensée, de la réflexion : rassembler les partenaires et construire une intelligence collective pour l'avenir du monde.

Il faut dire que le premier pont est le plus réaliste mais, à mon avis, c'est un pont fermé et démodé. On pourrait aisément abandonner cette tâche aux gouvernements. Le deuxième et le troisième pont sont à la fois liés et séparés, le troisième étant le plus long à édifier. Or, il nous manque non seulement des réflexions en profondeur, mais aussi des méthodes réelles pour leurs mises en œuvre.

Quelques remarques sur la coopération avec l'Asie (dont la Chine) :

a) Doit-on mettre l'accent sur les partenaires personnels ou sur les institutions sociales ? à mon avis, seules les institutions sociales possèdent une très grande capacité d'organisation, d'action et d'influence. C'est le cas en Chine. Les partenaires personnels peuvent toujours jouer un rôle positif en tant que personnels. Mais ils ont du mal à influencer la société, et ils ont encore plus de mal à s'organiser et à agir collectivement. Il est sympathique de travailler avec eux, de s'entretenir avec eux, mais la réflexion et les faits ne peuvent aller plus loin. Si l'on souhaite agir au niveau de réseaux et non au niveau de partenaires personnels, il est donc important de travailler avec les institutions sociales.

b) Capitalisation : tous les écrits, documents, y compris les décrets gouvernementaux, tous les documents concernant les rencontres doivent être conservés. L'histoire est écrite par les acteurs. Ce qui nous intéresse c'est justement l'histoire qui est en cours de construction et non l'histoire déjà construite. C'est un point très important dans la coopération avec la Chine, et c'est un élément pratique afin d'éviter de renouveler chaque fois les mêmes démarches auprès du gouvernement.

Chine et Occident :  
l'œil du photographe

Photographies de Alain Kernévez



Le choix d'introduire un cahier de photographies dans un ouvrage sur le dialogue Chine-Occident s'inscrit dans la dynamique même de ce dialogue. En effet, aussi loin que l'on puisse remonter dans l'histoire de ces échanges, les voyageurs revenant au pays n'ont eu de cesse d'agiter des images sur les aventures pour aiguïser la curiosité des plus grands, comme des plus humbles de leurs contemporains. Tout autant que les récits, mais avec souvent une diffusion plus grande et plus rapide, ces premières peintures et gravures ont fixé jusqu'à nos jours « une certaine idée » de la Chine, des chinois et de leurs mœurs.

Ce cahier photographique, ce « supplément illustré », propose le regard d'un occidental découvrant pour la première fois la Chine. Le fil conducteur des images est la route de la Soie depuis son point le plus à l'ouest de l'Empire du Milieu, qui est Dunhuang jusqu'à Beijing, siège et symbole du pouvoir politique. Les étapes de ce périple ont été, et demeurent, des lieux clés de l'histoire chinoise.

Chaque image souhaite éveiller la curiosité du lecteur sur les richesses découvertes lors de ce périple en Chine. Il ne s'agit pas de « donner à voir la Chine » ou « montrer la Chine » mais plutôt d'éveiller la curiosité du lecteur sur les multiples questions auxquelles renvoie un voyage à travers la Chine. Ainsi pour chaque image, le choix du sujet, l'angle d'attaque ou le format souhaite contribuer à une alchimie « du juste » pour décaler, remettre à la bonne distance, nos images de la Chine et certaines réalités contemporaines.

Pour le choix éditorial quelques clés nous ont guidés dans nos choix ; elles vous sont présentées ci-après pour faciliter peut être « la rumination » de certains clichés.

\* Parler de la réalité spatiale chinoise : la Chine est un pays

immense, la route de la Soie pour sa seule partie chinoise est longue de plus de 3 000 km !

\* Évoquer le vide chinois : la majeure partie du territoire est composé de terres hostiles à la présence humaine.

\* Évoquer certaines valeurs et certains thèmes chers à la civilisation chinoise : la filiation, la famille, le respect, la grandeur, la nature, l'harmonie, la sagesse.

\* Rappeler que « l'Empire du Milieu » a toujours su intégrer, acculturer les apports extérieurs pour ensuite les magnifier dans une perspective chinoise : l'aventure du bouddhisme et l'art statuaire qui lui est associé est à ce titre exemplaire.

\* Montrer la diversité humaine que recouvre le terme « chinois ».

Tous ces instantanés ne représentent au total pas plus d'une seconde, seconde qui est à mettre en regard avec les 5 000 ans de civilisation chinoise. Un moyen comme un autre de relativiser cette entrée en matière !



Ruines de l'ancienne porte de jade à Dunhuang (à 4 000 km de Pékin).

À l'extrémité de la Grande Muraille, ce qui reste de la porte d'entrée en Chine pour les étrangers à l'époque des Han. Pour les Chinois : le point au-delà duquel il n'y a plus que « du vent, du désert et



À la sortie de Dunhuang, le désert de Gobi.

Dans un désert de plus en plus aride, errent des troupes de chameaux en vaine liberté.



Jiayu Guan : dans le fort le plus occidental de la Grande Muraille,

Quand l'homme dessine son propre idéogramme ( 人 ).



Fort de Jiayu Guan.

Inscrit sur une stèle de l'époque des Ming : « la Chine rayonne de sa propre puissance ».



Au temple du Bouddha couché à Zhangye.

Une balise dans l'histoire de la pénétration du bouddhisme en Chine.



Au-dessus de Xining, capitale du Qinghai, région multiculturelle depuis

Dans cette province autonome musulmane, l'influence arabe existe encore après 1 500 ans.



Dans le monastère de Taer, à proximité de Xining.

Une lamasserie toujours très active où naquit le premier Dalai Lama.



Aux environs de Tianshui .

Une étape le long du Fleuve Jaune.



Le col de Da Ban Shan, 4 000 m d'altitude.

La modernisation à coup de pioche : une route en construction.



Qiao Jia Dayuan (province de Shaanxi).

La demeure de la famille Qiao, financiers qui ont inventé les billets de banque au XVI<sup>e</sup> siècle.



À Xi'an, capitale chinoise durant mille ans.

Entrepreneurs, mais simultanément intellectuels, gestionnaires de collectivités locales..



À Taiyuan, capitale du Shaanxi.

«Attendre que son fils devienne le dragon» (proverbe chinois).



Les gorges du Fleuve Jaune.

Après des millénaires de crues catastrophiques, le Fleuve Jaune s'assèche d'année en année.



Aux Grottes de Yungang (IV<sup>e</sup> siècle), près de Datong, aux confins de la Mongolie Intérieure et de la Province de Shaanxi, plus

Dans cette région d'exploitation à ciel ouvert, la montagne, parfois, brûle toute entière. Le Bouddha lui-même est menacé de silicose.



À Pékin, Yungchen et Jinci.

Trois aspects de la rencontre sino-occidentale : la rencontre officielle (ici, Mme tao, secrétaire générale de l'Association des maires de Chine, avec Pierre Calame), le patrimoine historique et le repas.



Au Palais d'Été à Pékin.

Autrefois lieu de villégiature de la famille impériale, aujourd'hui lieu de détente populaire.

Kong, le professeur Chen Hongyi, a parlé du rapport entre la loi et la confiance dans le contexte culturel chinois, et démontré que le mécanisme de la confiance est différent chez les uns et les autres. La relation parentale et amicale apparaît pour lui comme contradictoire avec certains principes internationaux tels que les droits de l'Homme.

La critique la plus ardente est venue de l'historien Yang Nianqun : « Sous un certain angle, la Plate-forme semble s'apercevoir que la Raison héritée de la tradition occidentale est dotée d'une conscience assez grande de l'hégémonie et d'une capacité de négation des autres cultures.. Disposer de la Raison signifie avoir compris ce qu'est la « nécessité rationnelle ». On peut constater cette anxiété à travers les nombreuses critiques émises sur la « science » dans son texte. En réalité, après avoir abandonné le cœur scientifique de la planification rationnelle, la Plate-forme a tout de même conservé son mode de pensée, tout en y insérant une tradition de pluralisme géographique niée par la science comme, par exemple, la valeur de l'idée d'harmonie exprimée par l'Orient. L'Occident énonce également une conviction ancienne, c'est-à-dire que toutes les valeurs auxquelles croient les êtres humains seront finalement compatibles, voire se contiendront les unes les autres. En un mot, entre ses lignes, cette plate-forme ne manque pas d'une certaine « certitude dogmatique » selon laquelle en ayant une conscience commune des crises, les êtres humains peuvent se concilier sous la bannière de l'idée ultime ».

Quant à la défense de la modernité, sujet le plus vif, l'historien de renom Jiang Yihua a insisté sur le fait que la modernité est non seulement une formidable opportunité historique, mais aussi la bouée de sauvetage et le moyen qui permettra d'éliminer les déséquilibres entre les pays et de briser les hégémo-



nies : elle s'utilise comme une arme qui a ébranlé et ébranlera la base du pouvoir totalitaire.

Rappelant une enquête réalisée par l'ethnologue Taiwanais Yang Guoshu, qui compare les aspects traditionnels et modernes chez un individu, Jiang explique : « Nous avons reçu trop d'enseignements moralistes dans l'histoire. La force intégrale du moralisme reste souvent superficielle et formelle : ceux qui, propageant le moralisme traditionnel, se contentent des rayons du moralisme et oublient que les gens de l'époque s'entre-tuaient. S'accorder à la diversité signifie ne pas accepter la domination d'une seule idée en permanence, et permettre l'existence de toutes sortes d'idées et de pratique morales. Ainsi, on ne pourrait exiger de tous un seul modèle moral. »

De même, He huaihong nous rappelle que « de toute façon, en position de richesse on est mal placé pour critiquer le marché et la science. Car entre le premier, qui est un objectif, et le second, qui est un moyen, il y a un rapport de corrélation. »

## À la recherche de repères

Deux points principaux sont apparus à plusieurs reprises comme des pierres d'achoppement : la notion de modernité que la plupart des Chinois défendent en raison de la nécessité pour la Chine de poursuivre son développement, et la notion de Raison incarnée par l'universalisme des choix.

De fait, « à quoi ressemble ce texte plate-forme ? » se demande-t-on. À un grand récit moniste ? Au désir de pouvoir de parole ? À un champ de bataille entre différents intérêts ? À un reflet des lacunes en matière de connaissance d'autres cul-



tures ? Discours abstraits, difficiles à saisir, manque d'exemples pour une meilleure compréhension, ainsi que manque de propositions d'actions concrètes : telles ont été les principales critiques formulées par les Chinois à son encontre. Il faut se rappeler que l'histoire de la Chine moderne a justement obéi à des discours idéologiques « d'abstraction » et que ce cheminement a atteint son apogée sous le régime maoïste.

Enfin, malgré leurs points de vue très différents, tous mettent l'accent sur l'importance de l'histoire qui détermine les choix de valeurs et les priorités du développement. Ils évoquent leur scepticisme quant à l'apparition de valeurs compatibles et de règles de jeu communes car elles leur semblent un peu utopiques. Seules des actions concrètes pourraient conduire à un consensus, explique l'un d'entre eux. Cependant, ils ne nient pas la possibilité d'une symbiose culturelle. Enfin, il est rappelé que c'est aux pays développés, compte tenu de leurs fondations déjà solides, de montrer l'exemple de la solidarité et de la responsabilité aux pays en voie de développement.

Enfin, la proposition a été faite d'élaborer de nouvelles perspectives ne se référant pas seulement à la possession de richesses matérielles mais plutôt à des exigences spirituelles. Ceci est significatif de l'émergence d'une nouvelle quête de valeurs éthiques en Chine. Après l'effondrement de l'idéologie communiste, après une négation de l'idéologie capitaliste, certains Chinois ont commencé à chercher des repères de valeurs, qu'ils soient, religieux ou profanes, chinois ou autres.

La Plate-forme, héritière des Lumières ?

Le texte fédérateur, celui de la Plate-forme pour un monde responsable et solidaire, cherche à exprimer la convergence

d'une diversité d'opinions et de cultures. Mais pour les Chinois – et pour bien des participants non-chinois de la rencontre de Macao –, ce texte reste intrinsèquement occidental tant dans sa structure et dans sa forme que dans son fond. Et il apparaît comme revendication d'une quête universelle héritière des Lumières. Aucune action du même type n'a été menée dans le sens de la Chine vers l'Occident jusqu'ici. En revanche, rappelons-nous que Confucius parcourut les Trente-six Pays en partant du Royaume Lu pour propager sa pensée humaniste et ses stratégies pour gouverner le monde, et qu'il soupira devant Laozi après n'avoir rencontré que des échecs : «Aucun Prince n'a tenu compte de mes conseils. Est-ce parce que convaincre est difficile, ou parce la Voie est difficile à mettre en lumière ? » Si l'on réfléchit sur la sinisation des langues dans les pays voisins de la Chine et sur « l'exportation de la révolution » maoïste vers des pays africains, on peut se demander si les Chinois ne partagent pas un certain esprit universel avec les Européens.

Pour les intellectuels chinois, la question qui se pose ne serait-elle pas : en tant que membre du «village global», comment devons-nous prendre notre part de responsabilité pour que la Plate-forme soit acceptable par tous plutôt que de nous satisfaire de critiques creuses ? Il semble qu'il y ait un phénomène de jachère du terrain public qui consisterait de la part des intellectuels à ne se préoccuper que des recherches ou activités «académiques», ou à la limite des questions intrinsèques à la Chine. Ceci constitue une démission qui peut s'expliquer par le rôle traditionnel des lettrés en Chine : soutien du pouvoir en place ou retrait de la société, tout en se plaçant dans l'attente d'un poste. Une autre explication peut être apportée : une sorte de lassitude vis-à-vis de tout engagement après quarante ans de mouvements idéologiques. En Chine, le rôle de l'intellectuel a changé, conséquence de la mutation économique et sociale : les intellectuels, moins écoutés, ne veulent plus endosser le rôle de porte-parole idéologique, ils se positionnent essentiellement comme « lettrés » apportant leurs contributions de spécialistes. Ceci explique en partie la difficulté d'enregistrer le terme Alliance, connotation trop proche des termes communistes. Les Chinois ont du mal à accepter la propagation d'un nouvel idéal humaniste.

## Voyager ensemble pour se connaître

Soucieux de se comprendre mutuellement et d'avancer ensemble avec leurs interlocuteurs chinois, les protagonistes européens des rencontres organisées par la Fondation Charles Léopold Mayer ont constaté que seule la pratique pouvait leur permettre de s'affranchir des blocages construits par des mots. Cette prise de conscience les a incités à se tourner vers des actions concrètes dont la stratégie pourrait être définie ainsi : tout d'abord se poser la question de l'objectif : « Que voulons-nous faire » ? Puis prendre contact avec les spécialistes des thèmes en question et effectuer ensemble un voyage d'investigation sur les lieux. Pour ce faire, il est utile d'être en relation avec une personne respectée dans la région et dans le domaine, et qui a donc le pouvoir de rassembler. Après la mission préparatoire, des participants se réunissent et se reposent la même question : « Que voulons-nous faire ? » Si la réponse est claire, une deuxième série de questions s'ensuit alors, concernant les moyens et la stratégie : « Que faire et comment ? » C'est à partir de là que les participants commencent à choisir lieu et sujet autour desquels on élabore un projet, qu'on établit des objectifs, des moyens et des étapes pour la réalisation. Ce temps est long et « réversible », notamment à cause des difficultés de communication. Pour arriver à une intelligibilité, gagner la confiance, il faut du temps et de l'intelligence. Une opération durable est souvent celle qui commence avec un sujet modeste dans un lieu ou un milieu limité. Et c'est à partir de là qu'on peut s'engager dans des projets plus vastes.

Dans le carnet de voyages qui forme la troisième partie de ce dossier, des Européens et des Chinois rendent compte de ce que fut leur partage d'expériences dans les deux régions, lors d'un voyage d'investigation sur la pauvreté dans le Nord-Ouest de la Chine et du voyage de maires chinois sur l'urbanisme et le développement durable des villes européennes. Ils en ont tiré quelques observations concernant l'intercompréhension et la vigilance à l'égard des malentendus.

Lors de ces voyages, chacun ne possède évidemment qu'une connaissance limitée de l'autre, mais suffisamment pour dessiner son image.

Le portrait est dressé d'Occidentaux froids et dépourvus de

sentiments humains, bien qu'ils soient logiques et avancés scientifiquement ; focalisés sur eux-mêmes, négligeant donc l'existence des autres, individualistes à la limite de l'égoïsme ; chiches puisqu'il faut partager les frais, même pour un café entre amis. Quant aux Chinois, ils appartiennent à une « civilisation éternelle », selon les Occidentaux, qui dénoncent leur irresponsabilité due à une peur du politique, à leur pragmatisme ou à leurs intérêts dans la folle course au développement. Même assis côte à côte, il vaut mieux se tenir à distance respectueuse.

La première confrontation s'est produite le jour où les délégations ont traversé des villages composés d'habitats en terre battue. Parmi les délégués européens, deux personnes avaient l'expérience de travailler sur ce type d'habitations, l'une au Brésil dans le cadre urbain et l'autre, d'un point de vue ethnologique, dans la région de la Loire. Ces deux personnes dont une Chinoise d'origine firent des commentaires sur les avantages de cette sorte d'habitat eu égard au maintien d'une température constante durant les quatre saisons, à l'économie d'énergies à travers l'utilisation de l'argile comme matériau de construction, à l'originalité esthétique.. Sans le vouloir, ils avaient déjà commis une « gaffe ». Un jeune cadre réagit en notant que ces habitats ne sont rien d'autre que le symbole de la pauvreté. « Vous, les Occidentaux (la Chinoise est classée dans le camp occidental pour l'instant), ne voulez pas que la Chine évolue et devienne aussi développée que l'Europe. C'est ainsi que vous embellissez la pauvreté en un mythe de Chine éternelle que vous pourrez relater à vos amis au premier repas de retour du voyage. »

La situation d'entre-deux de la Chinoise est perçue comme fortement ambiguë par ses compatriotes, d'autant plus que la distinction volontaire des cultures fait que le dialogue se trouve d'emblée dans un rapport d'opposition. La réaction des amis chinois révèle également la tension entre modernisation et tradition, entre développement économique et équilibre social. Historiquement parlant, on n'est pas sur la même ligne de départ ? Comme dit un Chinois : « L'un a besoin d'un régime amaigrissant, l'autre a besoin de manger à sa faim ».

La surproduction alimentaire, le danger nucléaire, la vache folle, les virus informatiques.. ont dissipé les illusions du libéralisme classique dans le monde occidental. Et alors que les

Européens s'alarment pour ces dangers réels ou potentiels, les Chinois, eux, recherchent l'essor économique, considéré comme seul moyen pour renforcer leur pays, enrichir leur peuple.

### Quand les frontières s'estompent

Pour les Chinois, le miracle scientifique garantira l'équilibre du monde : « Même si vous avez raison de vous faire du souci pour la dégradation du sol qui entraînera une insuffisance alimentaire pour la population chinoise, le progrès de la science biologique fournira de nouveaux moyens. Les Américains ont inventé une sorte de médicament hyper-nourrissant, on dit que deux comprimés valent trois repas. On n'aura plus besoin de l'agriculture avant que la terre soit épuisée. La Nature s'équilibre ». Cette affirmation de l'un des hôtes chinois révèle une attitude bien chinoise : accepter ce qui est présent et faire ce qu'on peut faire en s'empêchant d'aller aux extrêmes. Un dicton dit : « Il y a forcément un chemin pour monter lorsque la charrette arrive au pied d'une montagne ».

Mais d'autres moments favorisent le partage, autour de bons repas, de longues discussions autour des traditions culinaires chinoise, française, italienne, arabe. L'amitié se noue petit à petit au cours de longs trajets. Voilà que le jeune cadre lance aux Européens un thème de réflexion : « Avant que les villageois soient capables de construire leur maison en brique, comment peut-on les aider à tirer le meilleur parti de leurs ressources et à profiter des expériences d'autres régions du monde ? »

Quant aux Européens, ils ont du mal parfois à accepter la gentillesse des Chinois, omniprésente et souvent ressentie comme restreignant leur liberté individuelle.

Les deux camps se défont petit à petit, des liens se nouent, d'individu à individu. « Vous les Occidentaux », « Nous les Chinois » sonnent de plus en plus creux et les évaluations deviennent plus individuelles que collectives. Les frontières s'estompent.

## Des maires chinois en Europe

Pendant les voyages des maires chinois en Europe, les Européens ont élaboré certaines idées, initié ensemble certains projets. Ils ont également connu des moments difficiles, et des malentendus persistent encore. Il est intéressant d'en tirer quelques conclusions.

Pour la Chine, l'image de l'Europe, c'est celle de l'Europe modernisée, d'Occidentaux qui, sans exception, gèrent leur temps au plus pressé : « le temps est de l'argent, l'efficacité c'est la vie ». Cela conduit les Chinois à des comportements excessifs qui tranchent avec la traditionnelle non-précipitation enseignée par la culture.

En croyant faire du zèle, ils font preuve d'un manque de patience générateur d'énervements et de malentendus. De même, la conviction que toute la culture occidentale est basée sur l'individualisme, et prouvée entre autres par le manque de chaleur de l'accueil ou de temps d'accompagnement, occulte parfois dans leur esprit bien des éléments de solidarité présents au travers de la société civile.

Tout comme il existe en général pour les Européens trois villes chinoises principales – Pékin, Shanghai et Canton – les références chinoises sur l'Europe se limitent à quelques noms. Les Chinois ne s'intéressent généralement qu'à ce dont ils ont entendu parler : s'ils trouvent un intérêt au musée du Louvre, c'est uniquement pour y voir la Joconde et la Vénus de Milo. Fontainebleau a acquis sa réputation par l'enchantement de sa traduction en chinois (Blanche rosée sur les feuilles pourpres de l'érable). Et le mur de la Commune est un vestige de leur mémoire révolutionnaire.

Les individus ou institutions peuvent se rejoindre autour de préoccupations semblables, parfois sans s'en rendre immédiatement compte : par exemple, une des idées reprises par l'Alliance pour un monde responsable et solidaire – le renforcement des nations au nom de la diversité, au sein de l'universalité – rencontre aujourd'hui les conceptions de la Nouvelle gauche en Chine qui se proclame en faveur de l'égalité, et va à l'encontre du courant principal pro-libéral.

De même, à l'occasion de confrontations des vies et des idées, on se rend compte que les interlocuteurs interculturels issus d'un même corps de métier, d'un environnement social

équivalent, auront souvent des réactions similaires : il en est ainsi entre chercheurs, entre entrepreneurs ou encore entre artistes..

Les malentendus ne sont pas nécessairement le résultat de différences culturelles puissantes. Tantôt, ce sont des conflits de caractères, tels ceux qui existent au sein de chaque société, tantôt ils résultent de préoccupations ou comportements temporaires. On observera des comportements de « précipitation » de la part des maires ou entrepreneurs des grandes villes, et des attitudes tout à fait détendues chez des intellectuels ou lors de rencontres dans des régions plus en retrait : preuve qu'il existe bien plusieurs Chines.

Un incident mineur peut illustrer ces comportements : une erreur de réservation avait été faite, lors de la venue d'une des missions chinoises en France. La direction de l'hôtel avait pris, en l'absence des Chinois, l'initiative de déplacer leurs bagages et affaires personnelles. La réaction fut explosive : il s'agissait aux yeux des Chinois d'un affront dirigé contre eux, et donc d'un problème diplomatique qu'ils avaient l'intention de soulever auprès de leur ambassade à Paris. Plus de relations d'amitié, plus de compréhension possible sur le moment, malgré les excuses des hôtes français. Cet exemple démontre à lui seul comment les Chinois raisonnent souvent à partir des intérêts de l'État : ils se présentent d'office comme représentants de l'État chinois, même s'ils ne sont pas mandatés. De même, lorsque la Chine s'est vue refuser l'élection aux Jeux Olympiques, en 1993, même les dissidents chinois en exil ont eu pour première réaction le sentiment d'une injustice faite à la Chine.

Troisième partie  
Carnets de voyages, l'œil subjectif



Dans le cadre de l'Alliance pour un monde responsable et solidaire, la Chine convie pour la première fois durant l'été 1997 des étrangers à une investigation sur sa propre pauvreté. Le trajet choisi par les hôtes chinois est symbolique : suivre une partie de la route où s'étaient rencontrés, dans l'histoire, hommes et idées, marchandises et spiritualité, la Route de la soie. Voie qui pendant plus de 1500 ans a joué un rôle dans la diffusion des cultures et religions. Malgré l'absence regrettable de responsables des villes d'Afrique noire et d'Amérique latine, un groupe, essentiellement européen, finit par se constituer. De leur côté, des maires chinois sont invités à deux reprises en Europe, à l'automne 1997.

Ces Carnets de voyages sont issus de ces voyages. Mais alors que les contributions non-chinoises sont individuelles et subjectives, les Chinois ont rédigé un texte commun, destiné principalement à devenir un rapport officiel, publié dans la revue Correspondance des maires, et les idées qui y sont présentées serviront éventuellement de base aux actions engagées. Ce sont l'ensemble de ces témoignages, individuels ou collectifs, que nous publions ici.

## L'œil de l'ethnologue

### Traçant le temps, traçant l'espace

Yu Shuo

23 juin. Arrivée à Pékin au petit matin. La Chine commence à s'infiltrer dans les esprits, lentement elle passe du concept à la réalité.

Passage à pied sur la place Tian An Men, lieu symbolique de la Chine entière, sa gloire, sa tristesse, son paradoxe, ses tensions et ses changements. La porte de la paix céleste n'empêche plus que resurgissent spontanément les images de juin 1989. Trafic dense, pousse-pousse, bicyclettes et voitures se croisent sur le grand boulevard de Chang An, « la route vers la paix éternelle ».

Une fois à Pékin, impossible de ne pas visiter la Cité interdite, les palais impériaux et les temples qui incarnent toute cette civilisation. Les Chinois aussi la visitent. Dans tous les lieux historiques, ils se pressent entre les touristes. C'est depuis peu que les Chinois ordinaires peuvent faire du tourisme, jusque-là privilège des dignitaires politiques, aussi nous avons l'impression qu'ils sont, par rapport aux lieux, à l'histoire, aussi étrangers que les véritables étrangers.

Conférence à l'École de danse avec des intellectuels et artistes. « Pourrons-nous construire le monde de demain ensemble ? » Avec les responsables de l'école de danse, nous abordons la question de l'éducation, à savoir comment ces jeunes élèves pourront être formés à une conscience ouverte sur le monde de demain, par le biais de l'art. Le directeur propose de créer par exemple, un centre de danse interculturel pour que les enfants de tous les continents puissent apprendre non seulement la danse, mais aussi afin qu'ils se construisent leur vision du monde.

Au dîner de bienvenue offert par l'Association des maires de Chine, la secrétaire générale – tous les Chinois présents l'appellent grande sœur Tao – prononce un toast : « La Chine

aime habituellement montrer aux amis étrangers ses grandes villes, et dans les grandes villes les quartiers particulièrement aménagés. Cependant, nous vous emmenons demain visiter des régions pauvres, et vous connaîtrez réellement une autre Chine, une autre population qui vit dans la difficulté, mais opiniâtrement. Nous avons plus de soixante millions de Chinois qui ne peuvent manger à leur faim ni être vêtus chaudement. Cela n'est facile à résoudre pour aucun pays. »

Nous remarquons qu'ils insistent à plusieurs reprises sur le fait que la Chine reste encore un pays en voie de développement. Il semble qu'il y ait certaines raisons sous-jacentes que nous ignorons sur le moment. Nous soulignons que malgré les décalages de développement, nous rencontrons souvent les mêmes problèmes. «Le rêve des économistes au début de la révolution industrielle en Europe était que la pauvreté urbaine disparaisse avec l'accession économique. La pauvreté dans les pays développés montre que c'est un rêve creux», affirme notre chef de délégation. Nous avons besoin les uns des autres.

Départ de Pékin vers l'Ouest à 5 heures. Nous avons l'impression d'être à l'avant-garde du soleil qui nous suit, ou bien c'est lui, le soleil, qui dirige notre caravane.

En parallèle à la Grande Muraille, une autoroute sur pilotis se dresse. Nous pensons à la façon dont les vallées alpines, Maurienne et Tarentaise, ont été défigurées par les autoroutes. La différence est que les Français considèrent cela comme un échec tandis qu'ici, l'appréciation et la joie se lisent sur le visage de nos hôtes.

On philosophe : «La muraille, c'est pour la défense ; la route, pour la communication. La Grande Muraille est un symbole d'une ancienne civilisation, l'autoroute, la modernité. Quelle tension significative de notre époque !»

Très vite nous entrons dans une région «d'or noir», comme on la nomme ici ; la région du charbon. Le long de la route, notre petit car est en permanence serré par les camions qui transportent le charbon. Tous sans bâche, si bien que la poussière et les morceaux de charbon s'envolent et retombent sur la route. Notre hôte principal, Nuopo, explique que la plupart des camions appartiennent à des paysans. Toutes ces montagnes sont du charbon. Si l'on donne un coup de pied là-dessus, il apparaît aussitôt une mine, c'est ce qu'on dit ici. Il

arrive de temps à autre qu'elles s'allument spontanément. Le feu et la fumée durent jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à brûler. Les paysans préfèrent exploiter le charbon plutôt que de cultiver la terre qui ne leur rapporte presque rien.

La conversation se poursuit, alimentée par nos questions qui semblent bien naïves aux yeux des Chinois.

«- Pourquoi y a-t-il tant de camions, ne peut-on utiliser le train ?

- C'est moins cher.

- Comment est-ce possible avec l'essence, les frais de route ? le temps de travail ?

- Vous êtes en train de calculer d'une façon qui n'est valable que dans une économie de marché. Ici ce n'est pas encore le cas. Les paysans ne comptent pas en terme de salaire, ils conçoivent leur gain par rapport à leur force physique. »

Le transport par train nécessite une logistique à mettre en place, alors qu'en camion, c'est plus simple ; de plus, les camions appartiennent aux travailleurs indépendants. Quelqu'un ajoute : « Sur cette route, les relais de transports sont nombreux, cela permet ainsi de mélanger le bon et le mauvais charbon. Les Chinois affirment que les paysans gagnent plus de cette manière. » Sont-ils véritablement des paysans ? Nous nous interrogeons. « Pourquoi n'utilise-t-on pas les silos ? », demande un Occidental. Rires. Sa remarque est équivalente à celle de Marie-Antoinette à propos des gueux qui s'étaient rendus à Versailles crier famine : « Mais pourquoi ne mangent-ils pas de brioche ? »

## La succession de deux extrêmes

Le long de la route, partout des petits restaurants de routiers, des stations de dépannage, et de la poussière noire, toujours et encore. Nous roulons désormais sur la nationale, la route est bonne, construite à l'aide de la pioche et du nombre.

Côté sud, sur la plaine, de nombreux fours à coke qui ne sont plus utilisés, couverts d'herbes, tels des cimetières à l'abandon (on incitait à la construction de fours à coke sous le Grand bond en avant, cela fut abandonné à partir de la Révolution culturelle). Climat sec, sensation d'étouffement. Visages noirs. Une couche de charbon recouvre la terre et le bitume. « Cela

permet aux populations du coin d'aller récupérer, dès que les camions sont passés, de quoi se chauffer », nous explique-t-on.

Côté nord, des pentes couvertes de rochers : dégâts sur l'environnement ou nature calcaire ? Manifestement plutôt des dégâts causés à l'environnement. Ce processus de destruction n'est pas à l'oeuvre uniquement depuis la grande vague de l'économie de marché, mais beaucoup plus tôt. Ce n'est pas seulement l'esprit lucratif qui fait que tous les Chinois courent après l'argent, mais aussi l'esprit politique, une sorte de folie patriotique. En fait, deux drames se sont enchaînés en Chine, aux extrêmes : le communisme et le capitalisme.

« Est-ce que, à l'époque de la révolution industrielle en Europe, les déséquilibres étaient si graves ? » demande un Chinois. Un Français répond : « Il me semble qu'il n'y avait pas de déséquilibres extrêmes, ce n'était pas le même concept de temps ; la révolution industrielle a été basée sur une économie rurale très saine, associée aux techniques de l'époque, à la fois manuelles et mécaniques, l'avancée a été progressive. En Angleterre, le cas est un peu différent, il y avait beaucoup de grandes mines de charbon, et Manchester a certainement subi des problèmes d'environnement. Peut-on imaginer qu'à une époque Manchester se trouvait dans un état similaire à ici ? »

Au-dessus d'un péage, s'étend un slogan : « Créer une meilleure gestion, de meilleures équipes, de meilleurs services » : symbolique de la mentalité des Chinois, de leur désir d'atteindre le premier rang.

Zhangjiakou : entrée en Mongolie intérieure. L'imaginaire retrouve son chemin, steppes, hautes herbes, parfum de méchouis. D'un seul coup, le chemin devient difficile. C'est une déviation provisoire, des travaux sont annoncés sur la route principale.

L'architecture de la région se dessine, des maisons de plain-

piéd, cinq ou six portes par ensemble ; des maisons composées d'une ou deux pièces chacune, en briques. Elles sont sans ouverture vers le nord, en raison du vent d'hiver.

Arrivée à Chengguan zhen : la route a été coupée par des pluies violentes ; il a suffi de quelque vingt minutes pour inonder le tout. Devant les maisons, l'eau s'écoule presque jusqu'à l'intérieur. Mais les paysans sont contents : « Cette année, il n'y aura pas de sécheresse, et nous n'avons pas d'inondation non plus ». Généralement, les populations de la région subissent soit la sécheresse soit l'inondation ; ils ne peuvent qu'attendre la volonté du ciel (tian yi). Après la pluie, les paysans retournent aux champs, les femmes portent des foulards de couleurs crues, des points de couleurs dansent sur la plaine verte. À suivre ces petits points rouges, le regard s'allonge et finit par rencontrer au loin des restes de Grande Muraille.

Plusieurs murailles coexistaient autrefois, construites simultanément pour se protéger des incursions des barbares, qui représentaient ceux qui ne savaient parler clairement. Les murailles furent reliées entre elles au fil du temps comme si elles avaient été ainsi conçues dès le début.

Nous abordons les hauts plateaux de la terre jaune, huang tu gao yuan. Maisons troglodytiques sur des paysages ocre rouge, ocre jaune.

Il y a ici trois sortes de maisons de terre : les troglodytes, les habitations en terre et paille mélangées, sortes de maisons en terre battue, et les maisons préfabriquées en briques et en terre. La terre : une richesse, utilisée pour tout et partout. Elle a l'avantage d'être bon marché et de n'exiger que du soleil. De plus, nous dit M. Ye, elle permet de garder une température constante et est très écologique.

Nos discussions à bâton rompu sur l'usage de la terre font soudain réagir nos interlocuteurs chinois venus de Pékin : à leurs yeux, les maisons en terre restent le lieu d'habitat des pauvres, si nous leur trouvons quelque avantage c'est bien que nous refusons globalement le développement à la Chine ; la pauvreté n'est pas un exotisme pour les visites ; leurs attitudes sentimentales s'exacerbent. Nous frisons l'incident.

M. Liu, maire élu de Fengzhen

Fengzhen (ville de la Région autonome de Mongolie intérieure) : le maire, le vice-maire et le secrétaire général du parti communiste nous reçoivent à dîner. Nous évoquons la réforme rurale lancée en 1978. Le système communautaire n'existe plus depuis le début des réformes. Les terres ont été réparties entre les paysans, y compris les équipements. Comment peut-on conserver les céréales s'il n'y a pas de silo commun ? Le maire répond que les paysans n'ont pas la possibilité de conserver les céréales, leurs récoltes ne suffisant même pas à remplir les quotas dus à l'État.

Les prix de vente ont été fixés en même temps que les quotas, sans tenir compte des fluctuations du marché, ni des intempéries. Les prix sont très bas, si par chance ils peuvent remplir leur tâche, le reste sera vendu au marché où les prix sont deux à trois fois plus élevés. Par contre, ils sont autorisés à sous-louer leurs terres. Le maire déclare se battre à cet effet pour que le droit de bail soit assez étendu.

La ville de Fengzhen a 310 000 habitants dont 230 000 ruraux. 21 faubourgs y sont rattachés ; 11 000 fonctionnaires de l'État y travaillent dont 4 000 enseignants et 700 policiers. Pour gérer ce territoire, l'État a accordé un budget de 5 millions de yuans (4 MF environ). La ville dispose de six lycées-collèges et de 190 écoles primaires.

Le maire Liu, professeur de mathématiques au lycée, a été élu il y a vingt ans ; le mandat des maires élus est de cinq ans. Des candidats sont proposés par le Parti, explique-t-il, mais ce sont les habitants qui choisissent leurs représentants, soit 360 représentants ; ces derniers à leur tour votent pour le maire. À partir de dix signatures, il est possible de présenter un candidat hors de la liste communiste. Les candidats proposés par le Parti ne sont pas toujours élus lors des votes. Les citoyens commencent à se responsabiliser dans la sélection de leurs administrateurs.

Le maire Liu nous consacre entièrement son temps. Il a la cinquantaine. En dépit de son accent, et de son image de simple et bon paysan, il est issu d'une des meilleures universités de Chine et a longtemps exercé son métier de professeur de mathématiques. Il nous désigne un écrit sur un pilier : « Prenons soin de notre pays natal avec amour, attachons du

prix à notre terre avec amour». Le mot «amour» ne pouvait être prononcé qu'envers Mao, le Parti et la Patrie il n'y a pas si longtemps encore, raconte-t-il, avant de commenter : «Ceci signifie que nous, les Chinois sommes en quête d'une vraie vie humaine». Il se montre profondément ému.

Des mendiants passent ; accompagnés par la musique, ils se font conteurs.

Le maire évoque alors les cinq mille citadins qui vivent sous le seuil de pauvreté, ainsi que les soixante mille pauvres du milieu rural. Pour la région, 1 200 yuans constitue le revenu moyen annuel du paysan, et 1 000 yuans le seuil de pauvreté. Pour les citadins, le revenu moyen est de 2 300 yuans. La tâche principale, c'est de résoudre cette question.

En passant par les villes de Jining et Zhuozi, nous rencontrons la famille Yan.

La famille Yan est composée de cinq membres. Avec trois moutons, un cochon, une vache, ils reçoivent environ 4 900 yuans par an. Leur quiétude apparente nous a fait rapidement oublier qu'ils vivent avec moins de 1 000 yuans par personne.

Dans la maison des Yan, un poème est suspendu : «Tout le monde parle d'inégalité, lui monte un beau cheval, moi je n'ai qu'un âne ; lorsque je tourne la tête je vois un gars en train de tirer un pousse-pousse, je me dis que celui qui est devant moi a beaucoup de chance, mais quand je regarde celui de derrière, je me dis que c'est moi qui ai de la chance. Ceux qui savent se satisfaire de leur sort sont heureux».

Nous sommes tous touchés par la dignité de l'ancêtre, et ne pouvons nous empêcher de le comparer aux nouveaux riches ostentatoires croisés à l'hôtel de Pékin.

Sur la colline, une église chrétienne se dresse, à notre grand étonnement. Elle fut restaurée en 1975. Dans la seule ville de Zhuozi, il y avait 2 000 églises pour 270 000 habitants avant la Révolution culturelle, nous dit-on. Aujourd'hui, il est de nouveau possible de prier dans l'église de sa ville mais non de se rendre à l'église d'une autre région. Ceci, pour éviter toute organisation. Derrière cette interdiction de se déplacer, la peur politique est toujours là.

Un village à demi vidé par l'exode rural

Nous déjeunons sur le campement de yourtes de Bayixile. Un professeur aborde la question de l'éducation dans cette région, le déplacement des professeurs. En dehors de ses cours, lui-même s'occupe de son troupeau. Ses revenus sont réduits, il y est donc contraint. Nous savourons le méchoui en buvant du vin français. Pour inaugurer ce repas, nous organisons une petite cérémonie à l'extérieur. Nous arrosons la steppe, le vin s'infiltré dans la terre comme le sang coule dans les veines de l'amitié. Moment fort du premier séjour ; tous les barrages politiques sont franchis, les différences surpassées.

Randonnée équestre. Une quarantaine de chevaux attendent leur sort. Apparemment peu de touristes. Puisqu'ils sont tous venus d'un même village, les propriétaires s'arrangent pour que chacun d'entre eux ait une chance égale. Une heure pour 40 yuans, c'est cher mais pendant des jours et des mois il n'y a personne. Le propriétaire guide le « cavalier » avec la bride, puis, progressivement certains la lâchent ; la plupart n'osent pas car si l'un d'entre nous tombe et se fait mal, le propriétaire sera désigné comme responsable, les cadres lui confisqueront son argent dans le meilleur des cas, sinon une charge plus lourde s'abattra sur lui. Ils sont pauvres, et ne peuvent rien sortir de leur poche.

Autrefois, un hameau « naturel » regroupait une quarantaine de familles. Aujourd'hui il n'en reste que la moitié. Les habitants sont partis petit à petit depuis deux ans pour tenter leur chance dans les villes en se vendant comme main-d'œuvre aux chantiers de construction. Quelques-uns ont ouvert des petits commerces de fourrure ou tout autre produit qui semble vendable. Pourquoi restent-ils ? L'un répond qu'ici il y a leurs chevaux, leurs vaches, leurs moutons, et aussi leur steppe et leurs

mers. Les mers ? demandons-nous, surpris. Oui, les gens d'ici appellent les lacs, grands ou petits, mers, et chaque mer a son propre nom. Fan Zhi connaît toutes les mers, celles qui contiennent de l'alcali et celles qui n'en contiennent pas. Pourtant mon guide n'est qu'un enfant. J'essaie de le faire parler car il a l'air timide. « Est-ce que tu es un vrai cavalier ? » je lui demande. Il fait un signe de tête avec un sourire discret. « Fais galoper ton cheval alors ! » Il hésite un peu puis saute dessus, filant à toute allure. Il revient. Je lui fais des éloges ainsi qu'au sujet de son cheval. Il commence à parler. Il a 10 ans ; le cheval 9 ans. Tous les deux sont de grands amis. Pendant cette période de vacances, il s'occupe d'un troupeau de cinquante moutons. Un vrai berger en gère au moins deux cents. Bien sûr, ils ne lui appartiennent pas tous mais comme les gens sont partis, il ont demandé à ceux qui restent de s'en occuper, pour 15 yuans par an et par tête.

Puisqu'il ne peut travailler que pendant les trois mois de vacances, avec les cinquante têtes il pourra gagner 150 yuans, juste pour les frais scolaires d'une année. Je suis touchée. Je sais à son regard que ce qu'il me dit est vrai. Je décide de lui donner cette somme pour l'encourager à continuer ses études. Il prend les billets sans dire un mot et les met dans une poche rapiécée à l'intérieur de sa veste. Il ne parle plus. Il me demande de remonter à cheval, puis court le plus vite possible. Avant d'arriver au point de départ, il souhaite que nous prenions une photo de nous deux. La photo est prise. Il sort un stylo du fond de sa poche puis écrit son adresse.

## Le problème crucial de la pollution

Après un dîner à Datong, la capitale du charbon, nous repartons dans la nuit pour Taiyuan. La capitale de la province du Shanxi possède un tiers des gisements houillers recensés en Chine. Ici aussi, toujours le charbon et sa pollution.

Le chef du bureau de la planification et responsable de la gestion d'État des terres, nous indique que dans cette région montagneuse les terres arables sont limitées à 0,68 Mu par personne (15 Mu = 1 ha). La pollution est un problème crucial : sur neuf cents cheminées d'usine, une centaine seulement a été fermée. « Nous sommes en train de payer nos erreurs pas-

sées », commente-t-il. Les problèmes relationnels entre l'État central et les habitants sont permanents ; les maires sont contraints de jouer le rôle d'intermédiaire, particulièrement pour les conflits entre la municipalité et les entreprises. Un projet de centrale thermique a reçu la désapprobation de la population en raison de l'augmentation des taxes. Pourtant la pollution est majeure.

Gérer les nombreuses pétitions et le dialogue avec les habitants indique bien qu'il n'est plus possible de parier sur l'autoritarisme. Le problème est double : un retard de l'État par rapport aux problèmes concrets, et un manque de conscience de la population (ni presse ni ONG pouvant servir d'intermédiaire). Nous posons des questions sur la gestion de la ville et de la campagne, grande thématique en Europe. La politique s'oriente d'un côté vers le contrôle des terres arables, et de l'autre vers l'exploitation des terres sur la montagne et dans les vallées. Il faut lutter contre la désertification, aplanir les gisements houillers taris, et gérer autant que possible le manque terrible d'eau.

Nos discussions se poursuivent durant le banquet. Le repas reste toujours un moment très important, mais toujours difficile à gérer lors de ce voyage. Le banquet est un lieu public, et dans cet espace public, il est possible de s'affranchir de la langue de bois et des tabous, ce qui est impossible autour d'une table de réunion. Lieu traditionnellement important, la nature s'y libère, mais lorsque arrive la fin du repas les précautions reviennent, avec le retour à l'officiel.

Nous descendons vers le sud. Les cultures semblent vigoureuses. Nous nous demandons si cette région fait encore partie des régions classées « pauvres ». La température s'adoucit, ici la période sans gelée dure de quatre à sept mois, le manque d'eau y est aussi au cœur de toutes les difficultés. Autrefois, il y avait de grandes forêts ici. C'est à partir des dynasties Han et Tang que L'État chinois a lancé une politique de déforestation au profit de l'agriculture, d'où une grave déperdition en terres et en eaux. « Nous avons une dette lourde de 2000 ans à rembourser » nous dit-on.

Le car file toujours à vive allure, on s'arrête peu et pour de très courts moments. Ainsi nous parcourons une histoire de cinq mille ans. Les Chinois ont un sens et une connaissance de l'histoire de la Chine incroyablement forts et riches si bien que

chaque lieu et chaque nom leur rappellent sans cesse des anecdotes et des personnages héroïques de l'antiquité. Ils racontent. Raconter une histoire est beaucoup plus compliqué que l'histoire en tant que telle. L'histoire est le miroir de l'actualité. Puisqu'on ne peut critiquer la politique présente, on parle de l'histoire et les gens établissent spontanément le lien avec l'actualité.

Arrivée à Linfen en soirée. À minuit, Monsieur Ye nous convie à regarder ensemble la cérémonie historique la plus significative peut-être de cette fin de siècle, le changement de mains de Hong Kong. Lorsque le drapeau national chinois est hissé solennellement, les Chinois se disent que l'humiliation de la guerre de l'opium est enfin lavée et que la Chine retrouve de nouveau sa grandeur. Les Européens présents observent l'événement d'une autre perspective : c'est la fin d'une histoire expansionniste de l'Europe ; et désormais ? se demandent-ils. Tandis que les Chinois de Hong Kong expriment un sentiment confus d'incertitude : la joie d'en avoir fini avec cent années de domination des colons anglais et la peur de retomber dans un régime totalitaire.

En bas sur la place centrale de cette ville de cinq cent mille habitants – une taille plutôt petite par rapport à l'échelle de la Chine – la foule immense se bouscule sous un faible éclairage. Les acclamations fusent de tous côtés, le son assourdissant des gongs et des tambours éclate dans l'obscurité.

## Xi'an, la ville à l'ouverture internationale

1<sup>er</sup> juillet. En route, les téléphones mobiles sonnent constamment. Nos hôtes gèrent comme à l'accoutumée les affaires de leurs entreprises commerciales. Aux yeux d'un occidental, ce ne peut être que la preuve d'un manque de sérieux, car comment peut-on s'occuper d'une grande entreprise bénéficiaire et s'engager dans la quête des résolutions concrètes des problèmes sociaux ? Pour nos amis chinois, aucun problème à mener de front deux activités « différentes » à la fois.

Nous sommes perdus dans une immense vallée. Les chantiers en cours nous contraignent à faire un détour par le lit d'une rivière asséchée, dans une obscurité totale. Nous roulons entre les galets et les trous sans possibilité d'orientation. Pas

de boussole dans son pays d'origine. Les deux véhicules se sont perdus de vue. Aucun portable ne fonctionne entre les chaînes des montagnes et aucune métropole à proximité. L'inquiétude de nos hôtes nous gagne. Soudain apparaissent des étincelles et de grandes cheminées fantomatiques. Nous nous dirigeons vers les feux. Ce sont de petits fours à briques. Dès qu'apparaissent quelques ombres humaines, nous sommes soulagés. Nous demandons notre chemin. Les gens sont en train de remplir leurs fours. L'argile d'ici est de très bonne qualité. Le contact avec l'autre voiture reste toujours interrompu.

Nous retrouvons la route, mais nous sommes aussitôt arrêtés par une bande d'hommes. « Silence ! », exigent nos hôtes à voix basse. Ils descendent en fermant la porte du car. Ils ne souhaitent surtout pas que ces personnes apprennent qu'il y a des étrangers à bord. Inquiétudes. Ce ne sont ni des brigands ni des policiers, mais des cantonniers. Nous avons fait une bêtise sans le savoir. La route vient d'être goudronnée, ils sont là pour dévier les véhicules. Notre car a roulé sur le bitume encore frais avant qu'ils nous aperçoivent. Heureusement, c'est la fin des travaux et les dégâts ne sont pas très importants. Après quelques palabres et quelques cartouches de cigarettes, ils nous laissent reprendre la route.

Lorsque nous arrivons à Xi'an le surlendemain, le coucher du soleil colore les remparts de l'ancienne ville, couverts de brume. La foule des vélos, lente. C'est la dernière étape de notre voyage : l'arrivée au centre et à l'origine de la civilisation de l'empire du Milieu. Un jeune nous prévient avec le plus grand sérieux : « Marchez doucement dans cette ville s'il vous plaît pour la protection des vestiges, un coup de pied pourrait faire ressortir des pièces et risquerait de les abîmer. »

La ville de Xi'an accueille une quarantaine d'universités et d'instituts d'études et de recherches, et des réalisations économiques non négligeables (par exemple l'usine française d'Airbus ; de nombreux projets prioritaires sont développés ici). L'industrie touristique est évidemment importante.

La ville s'octroie quatre fonctions : la protection du patrimoine, le développement économique, la répartition de l'industrie et l'aménagement urbain.

En ce qui concerne ce dernier, les plans ont été révisés à plusieurs reprises en fonction des questions primordiales discutées à l'échelle mondiale. L'aménagement est poursuivi sur trois

niveaux : l'agglomération centrale, l'agglomération périphérique et les zones de la ceinture.

Pour résoudre le problème des pollutions, un champ de gaz naturel est exploité dans le nord. Une exploitation assistée en techniques et équipements par la société Gaz de France. La quantité du Gaz est très élevée, selon les estimations 200 milliards de m<sup>3</sup> qui représenteraient 80 % du gaz naturel de la planète. Depuis peu, une partie de la population a commencé à utiliser ce gaz qui va supplanter l'année prochaine les énergies classiques, notamment le charbon. «Le ciel sera bleu lors de votre prochaine visite», promet le maire.

En ce qui concerne les ressources en eau, elles ont deux origines : les nappes d'eau souterraines, riches mais qui commencent à être épuisées par une population très nombreuse ; et les sources montagneuses dans le sud-ouest. «Nous avons une forte tradition de construction de canaux depuis plus de deux mille ans. C'est une précieuse expérience qui exige non seulement des techniques mais aussi la capacité à organiser l'espace, à gérer la distribution d'eau et les relations sociales entre les communes. Nous sommes en train de canaliser des sources de hautes montagnes pour alimenter la population en eau potable, soit 1,2 million de tonnes par jour à partir l'an 2000. Désormais, nous pourrons cesser de consommer les eaux souterraines», explique-t-il. Une usine qui traite trois cent mille tonnes par jour d'eaux usées a été construite.

Dans cette ville, à la différence de toutes les autres métropoles chinoises, pas de son de klaxon. La sanction pour les utilisateurs éventuels est le retrait pur et simple du permis de conduire.

Nous parlons à notre tour des villes européennes, de l'importance des villes dans le futur et de la nécessité des échanges entre les villes à l'échelle mondiale. Gérer une ville demande une vision globale mais également des expertises. Le maire soutient cette thèse. D'après ses expériences, les communes, grandes ou petites, font face à des problématiques différentes. Une des difficultés, contradictoire mais persistante : le décalage entre les cycles de changement de comportement des habitants et l'amélioration du logement. Le premier cycle évolue en moyenne tous les dix ans ; le second tous les cinquante ans. C'est un problème de temps. «Dans une petite commune, il serait plus facile de gérer le changement cyclique des réseaux

d'eau, routiers et de l'espace. Nous ne pouvons rester figés sur un point, de même qu'un bon pêcheur ne reste immobile. Nous essayons d'entreprendre notre territoire avec une perspective mouvante : entre long terme et court terme ; entre Xi'an, la Chine et la planète. Ce que l'État voudrait ne correspond pas toujours à ce que les habitants désirent ; ce que la ville souhaite n'est pas systématiquement compris par les habitants. La vision de la planète est loin d'être une habitude, à tous les niveaux. Qui a raison et qui a tort ? Nous l'apprendrons par la pratique. Par exemple, nous avons des centaines de km<sup>2</sup> de sites historiques à protéger. Il était difficile de faire accepter aux habitants l'idée qu'ils appartiennent à toute l'humanité. Nous avons donc organisé une grande rencontre internationale intitulée Rencontre des villes historiques. Quarante pays, soixante maires sont venus pour discuter sur des thèmes tels que l'importance et les moyens de pouvoir protéger le patrimoine humanitaire. Les médias ont fait un excellent travail de sorte que les habitants ont participé d'une manière ou l'autre aux discussions. Ils commencent à s'approprier l'idée d'une responsabilité à l'égard de notre monde. »

## L'œil de l'universitaire et homme de terrain

### Les Wang, paysans depuis toujours

Fernando Oliveira Baptista,  
universitaire et ancien ministre  
de l'Agriculture du Portugal

Les maisons sont protégées des regards indiscrets par un mur découpé d'une entrée en arc, fermée par un portail discret en fer d'un rouge effacé, donnant sur la cour. Sur le côté droit de celle-ci s'alignent les maisons de la famille Wang et du vieux père, toutes pareilles, bâties en boue sur une base de pierre, à un seul étage, où deux ensembles de fenêtres déchirent les façades et en occupent pratiquement toute la largeur. Le haut des fenêtres ne s'ouvre pas : sur un fond blanc, la vitre se découpe en dessins géométriques d'un équerrage en bois. La porte correspond au prolongement jusqu'à terre de la partie centrale des fenêtres du côté droit, si l'on regarde la maison de face. Les couleurs qui ressortent sont celles de la terre du mur et des façades, le blanc et le bois des portes et des fenêtres.

Dans l'unique pièce de chaque maison se trouve, d'un côté, le grand lit commun qui occupe toute la largeur disponible, de l'autre, la porte s'ouvre sur l'endroit où l'on cuisine et l'on mange. Ici, sur le mur devant la porte, la famille Wang avait un miroir, une affiche avec beaucoup de couleurs et deux grands cadres avec des photos de famille. Chez le vieux père, au même endroit, se trouvait un seul cadre avec la photo de ses parents et une reproduction du portrait de Mao.

La famille Wang vit à Jining, en Mongolie intérieure, où elle cultive à présent un demi-hectare de terre. L'année dernière elle a vendu un porc, une vache et un peu de céréales. Selon les comptes de notre guide – le maire de Fengzhen, qui s'est déjà occupé des mêmes activités à Jining – le revenu familial la situe à la frontière de ce que l'on considère comme une situation de pauvreté.

Le père et la mère sont dans la cinquantaine, la fille a près de

vingt ans et le garçon est un peu plus jeune. Le vieux père a plus de soixante-dix ans, est invalide et se déplace très difficilement. Sa longue histoire est liée à la terre : le déclin et la fin du pouvoir des seigneurs ; la prise des propriétés par les paysans ; puis, les différentes phases et épisodes de la collectivisation ; la présence locale et permanente des membres du Parti communiste ; et maintenant, depuis les années quatre-vingt, la reprise de la terre et un peu plus de retrait du Parti de la vie locale. Après tout ce parcours tourmenté, souvent contradictoire et aux souvenirs certainement douloureux, le portrait de Mao marque peut-être la gratitude pour la fin du pouvoir des seigneurs, d'une oppression qui semblait éternelle. Le fils et la belle-fille n'ont pas été marqués personnellement par ces expériences et, peut-être pour cette raison, la partie de l'histoire qu'ils ont vécue ne les invite pas à la même gratitude.

### Savoir paysan entier

L'évidence des signes et des mots qu'on nous a traduits semble montrer que le vieux Wang et sa famille sortirent de cette histoire tels qu'ils y étaient entrés : comme des paysans. Cette même impression, confirmée par beaucoup d'auteurs, nous l'avons retrouvée à travers les paysages que nous avons traversés : des femmes et des hommes penchés sur leurs parcelles de terre ; la dimension et le dessin des meules ; les céréales battues au milieu de la route ; la division des champs et les soins du labour.

C'est sûrement au zèle et au savoir paysans, retrouvés dans le travail des petites exploitations sorties de la décollectivisation, qu'est dû le bond alimentaire de la Chine, depuis les années quatre-vingt. Le savoir paysan a réussi à ressortir entier de l'histoire de la terre, ayant préservé l'art et la science d'un maniement de la nature qui sont à la fois chose locale, par leur concrétisation et leurs adaptations à chaque coin cultivé, et universelle par la similitude du soin, de la subtilité et de la maîtrise qui s'inscrivent dans les rapports des paysans de différentes régions et époques avec la nature. Rafael Baraona résume habilement les contours de ce savoir-faire, local et universel, à propos des « huertos » des paysans de la Vallée de Putaendo (Chili) : « La diversité des espèces qui composent



habituellement un potager implique une multiplicité d'exigences écologiques - exigences différentes de luminosité, sensibilités distinctes au givre et différents besoins d'humidité - qui doivent être satisfaites sur une surface réduite. Les éléments de cette diversité doivent être judicieusement ordonnés, tout en dédiant une attention différenciée aux unités - niches écologiques - de cet ordre d'éléments. C'est la propre diversité qui crée les problèmes qui offre les éléments pour les résoudre ».

Par contre, la continuité de ce savoir ne se ressent plus dans un autre aspect du rapport entre le paysan et la nature : la dimension magique. Ou elle a totalement disparu, ou alors elle survit, de façon souterraine, à un niveau qu'un rapide contact ne permet pas de percevoir. Nous savons que cette dimension a été inévitablement détruite, aussi bien par la modernisation capitaliste de l'agriculture, que par l'application du projet socialiste en Union soviétique et dans les pays de l'Est de l'Europe.

Comme tous les paysans de la région, la famille Wang a reçu la parcelle qu'elle cultive pour un délai de trente ans. En contrepartie, elle devra payer une rente à l'État, qui peut être en nature, et lui remettre une certaine quantité de céréales à un prix fixé par lui, mais en dessous du prix pratiqué dans le marché libre. C'est dans ce dernier que la famille peut vendre l'excédent des prestations obligatoires et de l'autoconsommation. Pour l'économie paysanne, les obligations envers l'État constituent par conséquent une barrière et la possibilité d'introduire sur le marché une partie de la production, un attrait. Ainsi, les familles paysannes appliquent tout leur savoir et leur travail pour obtenir un excédent de production qui puisse être vendu sur le marché. Cet objectif contribue à augmenter la production et favoriser l'amélioration de l'approvisionnement alimentaire de la Chine.

## Les corrections du marché

La comparaison avec le capitalisme, où le marché prédomine chaque fois plus sur l'État, vient à l'esprit. Mais on ne penserait pas à dresser des comparaisons avec l'agriculture européenne ou d'autres pays actuellement au centre économique du monde, où il n'existe plus de paysans et où l'agriculture et les agriculteurs sont très appuyés et subventionnés. La comparaison doit se faire avec les agricultures capitalistes, notamment d'Afrique et d'Amérique latine, où les paysans continuent à avoir une importance démographique et sociale, et aussi, dans plusieurs cas, un poids économique. Dans ces pays, le marché impose, chaque jour, des revenus plus bas pour le travail des paysans, et beaucoup réclament une intervention de l'État pour corriger cette situation, qui reste toutefois souvent sans réponse. En Chine, où l'État prédomine encore sur le marché, c'est l'État qui, dans sa relation économique directe avec les paysans, leur impose des revenus bas et, en même temps, invite le marché à corriger partiellement cette situation.

Il est clair que ces deux chemins, tracés en sens inverse, l'un partant du marché, l'autre de l'État, se retrouvent de façon consensuelle dans les bas rendements des paysans. Et aujourd'hui, aussi bien l'un comme l'autre chemin ne promet que le maintien de cette situation, c'est-à-dire la confirmation de l'inévitable destin des paysans : « La vie paysanne est une vie entièrement consacrée à la survie. C'est peut-être la seule caractéristique totalement partagée par tous les paysans partout dans le monde » (John Berger).

La dernière observation se rapporte à l'encadrement politique des paysans, sujet soulevé à plusieurs reprises dans les dialogues avec notre guide et amphitryon, le maire de Fengzhen. Avec les transformations des dernières années, les membres du Parti communiste se sont retirés des villages naturels et ne se sont maintenus qu'à un niveau administratif supérieur à ceux-ci. Dans les villages, les interlocuteurs sont les membres des communautés reconnus comme autorités de façon naturelle (un mot qui, dans ce contexte, suscite plus d'interrogations que d'élucidations, mais qui revenait sans cesse dans le discours tenu). Ceci signifie que la médiation entre les paysans et le système politique est actuellement établie à travers cette relation avec les villages.

Il existe ainsi, d'une certaine façon, un espace public au sein des villages, ce qui permet une expression plus autonome des sensibilités locales. De même que l'État prétend que le marché a un effet correcteur, on peut attendre que cette formule facilite aussi bien l'ajustement du cadre politique et idéologique aux attentes locales, que la réorganisation contrôlée des sociabilités paysannes au destin qu'on leur réserve : celui de rester paysans.

## L'œil de l'écrivain

### La Chine, comme une décoction fragile

Sabine Jourdain

Le deuxième groupe rejoignit Xian au début du mois de juillet. Car c'est à Xian que tout avait commencé, au cœur du bassin du Fleuve Jaune, là où la civilisation Han était apparue. C'est de Xianyang qu'avait régné l'empereur fédérateur de la Chine Qin shi huangdi, jusqu'en 221 av. J. C. et c'est à Xian, alors appelée Chang'an, qu'avait prospéré la glorieuse dynastie des Tang jusqu'au x<sup>e</sup> siècle.

Nous retournons sur les traces du premier empereur. Les soldats sont toujours là, dans ces hangars géants et peu illuminés, tantôt accompagnés de leurs chevaux, tantôt de leurs chars. Six mille guerriers et chevaux de terre font face à l'est, en formation rectangulaire. Quelques corps sans têtes, quelques bras arrachés, des morceaux d'argile façonnée répandus sur le sol. Ils possèdent la matière de la terre cuite et l'esprit d'une histoire à la mesure de la mégalomanie des hommes qui ont cru posséder la puissance et la gloire.

Entendons-nous le fameux vers de l'empereur ? « Grand vent roule les nuages, comme je suis en chemin de retour après avoir ébranlé le monde. »

Non loin des sépultures, les traces de vies entrées dans la légende, concubines et femmes d'apparat, pavillons arborés, stèles chargées de la civilisation de l'écrit. Il y avait autrefois, à l'époque Qin, un immense palais, un palais nommé Epang qui hanta longtemps la littérature.

Les touristes sont là, nonchalants, qui essaient de comprendre ou effectuent une simple promenade entre jardins et marchands du temple.

Xian, départ de la route de la soie, mélange des genres et des religions.

Nous allons quitter le centre et prendre la route de l'ouest vers Lanzhou.

Une marqueterie de champs, en longues bandes parallèles s'inscrit dans le paysage.

Sur les routes, les paysans ont étalé le blé récolté, ils attendent que les roues des véhicules de passage participent à la séparation entre le grain et l'ivraie. Cette année est une année de bonne récolte. La blondeur des champs en atteste. Partout les paysans le diront : « Les années où les pluies sont venues nous pouvons nous en sortir, sinon nous devons partir à la recherche d'un travail. » Dans la province du Gansu, cette réalité est encore plus présente : des années de terre sèche, les cours d'eau asséchés, un Fleuve Jaune tari six mois de l'année, le début de l'exode ou de la survie pour des humains dont l'unique souci est de se nourrir. Première préoccupation d'un pays à la taille d'un continent, et qui conditionne l'avenir même de sa population.

On se souvient du film du réalisateur Chen Kai ge, La terre jaune, et des paysans prosternés implorant le ciel d'envoyer la pluie. Et si toute l'histoire de la Chine s'arrêtait ici ? dans ce simple désir de survie, avant toute volonté d'intellectualiser ses problèmes de développement. Une Chine en proie aux caprices d'un Fleuve Jaune au cours changeant, au caractère tour à tour impétueux et passif.

Nous longeons la Wei jusqu'à Tianshui, une rivière claire qui se jette plus bas dans le Fleuve Jaune, là où s'achève l'étrange boucle de son cours. Première rivière argentée, premiers visages lumineux d'un espace où le temps s'est installé dans un souffle. Nous allons rouler encore, longtemps, croiser des regards étonnés, puis dans la nuit apercevoir des silhouettes immobiles en bordure de route, des expressions éblouies par les phares, et se dire que nous avons quitté l'autre monde.

Le chant de la rivière monte, doucement, le long des parois rocheuses, va s'étendre en amont et s'évanouit happé par les rayons du soleil de fin du jour. Sur le chemin de Tianshui à Lanzhou, le paysage prend de la hauteur. Et voilà le besoin de repères qui réapparaît, un instant d'oubli : Auvergne, Canada, Kabylie, il faut à l'homme ses références et ses comparaisons, lorsqu'il cède à son besoin de reconnaissance. Les Chinois ne parlent pas. Ils pensent aux distances, cherchent l'approche de la ville, rassemblent leurs esprits. Le son des klaxons au-dessus de la marée bruyante et incontrôlable est-il plus rassurant ?

Les haut-parleurs diffusent des chants modulés. Nous retrou-



vons le goût de la parole, méditons sur les critères de seuil de pauvreté et les barrières que chaque peuple instaure.

Lanzhou : la ville rumine ses désordres, avale avec fracas dans un même nuage d'humidité, véhicules polluants, bicyclettes et une multitude d'âmes inébranlables. Comme bien d'autres villes, Lanzhou baigne dans son nuage de fumées toxiques, se cache derrière son masque impersonnel.

Vingt mille villes nouvelles ?

Si la Chine devait casser tout net les rêves, ce ne pourrait être qu'à cause de ses villes, trempées d'une grisaille qui vous prend à la gorge. On nous annonce le projet de créer vingt mille villes nouvelles de taille moyenne. Le chiffre a de quoi faire fantasmer architectes et urbanistes en tous genres, mais réussiront-ils à concilier la tradition et le désir de rivaliser de hauteur avec l'Occident ? Car lorsque les hommes s'extasient sur l'ascension des gratte-ciel et sur les avenues géantes baignées de lumières nucléaires, s'effondrent dans la poussière des pelleteuses les maisons aux toits recourbés comme des becs d'oiseau. Ainsi disparaissent ruelles et cours fermées et, avec elles, les chuchotements intérieurs, les secrets conservés par la pierre contre la blancheur de l'écho des immeubles imberbes.

Si la Chine devait nous réconcilier avec la douceur de vivre, ce serait avec ses jardins et pavillons aux colonnades rouges ou brunes, ses escaliers de toits aux tuiles colorées et ses tortues de pierre à l'ombre des pins étoilés. Les herbes forcent l'avancée des marches de pierre, et l'on se courbe avec délice sous les arches de bois, passant le seuil d'une porte arrondie à une autre porte.

On apprécie alors cette manière de flâner à bicyclette et de

se conduire selon les préceptes d'un bouddhisme pensif qui enseigne à « faire ce qui est pressé avec lenteur ». Je suis heureuse de quitter Lanzhou, ou plutôt de quitter la grande ville et de retrouver l'observation si peu indifférente des visages des campagnes, une affection faite de curiosité et de surprise.

Nous traversons des villages en terre ; les briques sèchent au soleil, empilées en diagonales.

On sent chez quelques-uns d'entre nous quelque chose qui ressemblerait à ce que nous aurions perdu par le passé, des champs clairsenés, des êtres humains qui marchent lentement, et se parlent, et s'observent. Il faudrait oser ne pas se taire, et dire tout le mal que nous pensons du développement industriel contre les cultures, mais on nous accuserait de vouloir freiner les autres dans leur évolution. On qualifierait nos arguments de « faciles » pour nous qui vivons au cœur de cette civilisation du matériel. Alors on se tait, espérant que les hommes choisiront de sauvegarder ces espaces, espérant que nous ne vivons là qu'un instant d'angoisse au cœur de notre félicité.

Les montagnes du Gansu s'étalent sous nos yeux fascinés par ces dégringolades de terrasses ciselées par l'homme. Des pans entiers de montagne livrés à la culture. Damiers verts et jaunes, maïs et colza, champs ceints de murets de pierre qui font des traces claires sur le paysage.

Premières visions des migrations : les transhumances des abeilles que l'on conduit à la recherche d'un climat printanier. En bordure de route, les campements. Un peu plus loin, là où l'eau affleure au-dessus des galets, des hommes fouillent une terre ocre rouge : les chercheurs d'or. Images de la conquête de l'Ouest. Illustration d'une quête personnelle.

Au détour d'une route, un pont où circulent quelques camions et motocyclettes transformées en charrettes pétaradantes. Au-dessous, les masses de boue charriées par l'impétueux Fleuve Jaune. Besoin de s'enfoncer jusqu'aux chevilles, de toucher cette boue comme si elle était sacrée. Souvenir des Rivières du Nord de Zhang Cheng Zhi, roman d'un fils du Fleuve Jaune clamant un désir de reconnaissance.

D'autres rivières, d'autres cours d'eau, et des enfants rieurs, pataugeant à grands cris.

## Le désenclavement de l'Ouest

Xining, une ville d'altitude, au rythme ralenti, au souffle coupé. Des marchés aux étals de fruits et légumes derrière lesquels se tiennent des femmes aux voiles noir et argent, des hommes portant une calotte blanche. Ce sont les musulmans, les Hui. Dès Xian, nous les avons remarqués. Ils appartiennent à ce que la Chine nomme ses minorités nationales. Ils resteront en effet minoritaires partout où la population Han se sera installée. La Chine n'a jamais été colonialiste qu'à l'intérieur d'un espace qu'elle considérait comme le sien. Et nombreux furent ceux qui démontrèrent l'existence d'un espace naturel de la civilisation chinoise, qui pouvait tantôt s'étendre jusqu'aux chaînes himalayennes, tantôt jusqu'au Fleuve Rouge au Vietnam. Un penseur du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, Wang fu zhi, qualifiait ainsi les minorités ethniques vivant en Chine d'anciens Chinois qui auraient eu le malheur de sombrer peu à peu dans la barbarie.

La Chine se réapproprie ses terres, déplace les habitants au rythme du développement, recherche toute maîtrise sur l'Homme et la Nature, contribuant à une unité dans la diversité, unité, à l'échelle d'un continent, revendiquée depuis deux mille ans.

À Xining, nous quittons la route de la soie, pour nous enfoncer dans les terres de la province du Qinghai. La route goudronnée a laissé place à la terre ocre. Les cantonniers ouvrent la route, participent au désenclavement de l'Ouest. Ils offrent leurs visages rudes, leurs habitations temporaires, morceaux de toile retenus par des bidons et des briques. Des hommes principalement. Un peu plus loin, on dynamite la montagne, pour empêcher les éboulements. La terre de loess s'affaisse, et les coups de pioche résonnent sur la pierre. L'inquiétude s'inscrit sur le visage de nos hôtes chinois, le souci de notre sécurité, la crainte de régions méconnues ou le souvenir de tranches de vie à la campagne. Il faudra peut-être attendre les générations suivantes pour renouer avec la terre, comprendre que la campagne n'est pas une punition. Des groupes de gens attendent le son de l'explosion, lèvent la tête en direction d'une boule de fumée noire. Nous avons la sensation que l'on construit la route devant nous.

Ouvertures participant au développement. L'Ouest inquiète, il faut donc le contrôler. L'Ouest doit être à l'image de l'Est du



pays : développé, industrialisé, tout en tenant compte de ses particularités naturelles.

Depuis la décision d'ouverture en 1979, le gouvernement chinois a procédé avec méthode : il a d'abord utilisé quelques sites comme laboratoires des réformes économiques et sociales, les fameuses Zones économiques spéciales (ZES), puis l'industrialisation a été étendue aux provinces côtières, plus naturellement aptes à commercer avec les étrangers. Il a ensuite retenu l'axe du fleuve Yang zi, de Shanghai à Chongqing. L'objectif est maintenant de poursuivre avec les régions défavorisées de l'Ouest : Shaanxi, Ningxia, Gansu, Qinghai. Motiver les cadres et élites intellectuelles installés dans les grandes villes de l'Est à retourner dans leurs régions natales, réfléchir à un développement concerté et adapté à l'environnement géographique et sociologique.

Les hauts plateaux du Qinghai, poursuite naturelle du plateau tibétain offrent leur lumière éclatante. Les tentes blanches à bordures marron annoncent la présence des populations nomades, Kazakh, éleveurs de yaks.

Plus tard, nous retrouverons les habitations en pisés des musulmans chinois. Intérieurs dénudés, extérieurs verdoyants. L'hiver y est rude.

Un homme s'agrippe au cou d'un autre, nous observe par-dessus l'épaule de son ami.

Les Chinois avec lesquels nous nous entretenons pensent qu'il faut hâter le développement industriel de ces régions, sortir les hommes de leur condition rudimentaire et que la première étape est de déplacer les populations des montagnes vers les plaines.

Les usines sont-elles le seul recours à la pauvreté endémique ? Soixante millions de pauvres, nous dit-on, des chiffres peut-être sous-évalués. L'exode rural continue, créant

les conditions d'un nouveau désespoir. N'y a-t-il pas de projet agricole, de plan d'irrigation viable ? Les privatisations des entreprises d'État qui vont exclure une nouvelle partie de la population autoriseront-elles un endettement nécessaire de l'État à des fins prioritaires : alimentation, éducation, santé ?

Toute la difficulté d'apposer un jugement et même de s'octroyer un droit de jugement apparaît, alors même que les questions de base ne sont pas résolues. Notre vision est originaire d'une partie du monde qui constate les limites du développement et remet en cause la notion de progrès technique. Nous venons d'un continent qui n'arrive plus à entretenir des couches entières de population. Qui est aujourd'hui capable de définir un seuil, une limite au-delà de laquelle tout progrès doit cesser ? Toute la difficulté réside dans l'expression d'un complexe d'infériorité né des fantasmes d'une partie du monde sur l'état de confort matériel et moral des nations riches et de l'obligation de suivre ce modèle.

Nous savons seulement qu'au xx<sup>e</sup> siècle, la misère est liée au fait humain bien plus encore qu'aux catastrophes naturelles, et que le phénomène s'est même renversé. Guerres, déplacements de population, restructurations économiques se révèlent plus désastreuses en termes comptables que typhons et inondations.

## L'individualisme occidental

Il n'y a pas une seule région de l'Ouest mais plusieurs cadres, plusieurs niveaux de développement. Car si l'Ouest commence à Lanzhou, il reste plus de la moitié d'un pays à la mesure d'un continent. Je suis étonnée de la présence des lieux de consommation dans les villes où nous nous arrêtons. À Xining, Dunhuang, des galeries commerciales très bien provisionnées ; derrière les comptoirs, les employées aimables ont rompu avec le traditionnel visage fermé qui sévisait encore il y a quelques années dans les magasins d'État. Le son des voix dans les karaokés, sur des rythmes de Hong Kong ou Taiwan, les élégances vestimentaires surprennent. On m'avait parlé d'une région désertique, aride. Partout, là où il y a le nombre fleurissent échafaudages de bambous et de peupliers. Ici aussi, les téléphones portables fonctionnent.

La vie est âpre loin des axes de communication, mais j'ai la sensation que les Chinois sous-estiment leur propre population. Nous manquons de temps pour pénétrer de plain pied dans la vie des villageois. La quête de compréhension est malaisée car il est impossible en Chine d'être autre chose qu'un étranger lorsque toute la physiologie vous en distingue.

Comme dans bien d'autres pays, les êtres humains ne donneront jamais à voir aux étrangers que ce qu'ils ont envie de montrer. Et si ce voyage est pour nos hôtes chinois une manière de renouer avec leur patrimoine et de redéfinir la lenteur, il est aussi une douleur.

Ils souhaitent d'abord remplir leur rôle d'hôtes, et ils le font avec une grande générosité. Pourtant, les incompréhensions apparaissent au grand jour, le décalage entre le désir de décider ce qui est bon et ne l'est pas et notre besoin d'autonomie. Gouverner pour le plus grand nombre conteste la revendication d'un désir individuel. L'Occident refuse le consensus au nom des particularismes, l'individu chinois revendique le droit à être semblable et banal avant d'être particulier. Respecter un rythme, un horaire, un découpage du temps n'est pas l'apanage des Français, surtout hors de leur milieu géographique. Nous devons aussi faire la différence entre le don du cœur et le don par représentation, comprendre ces brusques passages d'une conduite amicale à un rôle officiel. Les dialogues s'imposent en autant de questions-réponses dont l'enchaînement est difficile à briser. Il ne peut exister d'affrontement ouvert. Alors des questions restent sans réponse, des revendications n'arrivent à s'exprimer. Les repas interviennent comme autant d'espaces de réconciliation, de joie simple. Ils apportent avec leur multitude de plats, de couleurs et d'odeurs l'élan nécessaire à l'imaginaire. Une nourriture aussi libre et variée que l'interprétation des caractères.

L'obstacle se matérialise : la Grande Muraille que nous rencontrons à Jiayuguan. Un dicton chinois énonce que « celui qui n'est pas monté à la grande muraille n'est pas un homme », alors nous gravissons des marches, nous nous arrêtons à des tours de garde ne sachant plus très bien de quel côté se situe l'empire du Milieu, de quel côté sévissent les barbares.

Au pied d'un pan de Grande Muraille, un feu a été allumé. Lorsque la nuit s'est avancée, les habitants d'un hameau voisin se sont approchés, ont formé bientôt une masse compacte.

Nous nous confondons dans l'ombre. Ils disparaîtront dans la nuit comme ils sont venus, et leurs rires résonneront longtemps dans nos mémoires.

Fascination enfantine pour ce qui est grand ; car tout à l'échelle de la Chine prend une dimension surhumaine : Grande Muraille, Cité des empereurs, découvertes archéologiques, fleuves, inondations, meurtres du passé et tout ce qui peut signifier capacité d'édification ou de destruction. L'homme y serait-il plus homme ici qu'ailleurs ? la vie y serait-elle plus puissante ?

Le désert nous accordera-t-il ses réponses ?

Désert : il surgit dans toute son appréhension ancienne. La terre s'assèche, quelques plaques d'herbe, marécages de la mélancolie, terre salée, squames, terre craquelée, argile sédimentée ; terre solitaire et pâle. Avant que la mort repousse l'eau et la végétation, la vie bruit encore. Mouches vertes, excréments de moutons, insectes fourmillant dans le silence. Les passes nord et sud de la route de la soie transportent les voix ébouriffées du désert. Ensuite la terre deviendra plus jaune, jusqu'à ces dunes de sable modelées par le vent, jusqu'à l'oasis qui constitue l'aboutissement de notre voyage. Désert ouvert aux perspectives les plus folles et les plus tristes. Ne pas aller trop lentement afin d'éviter l'enlèvement, ne pas aller trop vite. La voiture flotte. Au loin, les mirages de bandes de terre arborées. Difficulté à faire la différence entre mirage et réalité. Désert miroir de nos vies à tous. C'est ici que nous décidons de nous installer un peu, d'un commun accord, entre forteresse d'un désert des Tartars et morceaux de poteries de l'époque des Han que le vent dissémine à sa guise.

Nous sommes en juillet 1997. Hong Kong vient de retourner à la mère patrie, et chacun s'en réjouit. Sur les frontons des aéroports, dans l'école que nous visitons à notre retour, dans la banlieue de Lanzhou, les enfants ont écrit une lettre à leurs compatriotes de la cité retrouvée. Les lumières de Hong Kong sont loin des préoccupations du grand Ouest, mais la Chine a plusieurs faces, chacun disposant de ce pays au gré de son propre imaginaire ou de son vécu.

Un autre dicton nous dit qu'il faut fredonner le chant de la montagne où l'on se trouve.

Nous conservons les images que nos yeux veulent recevoir, des enfants dans un chariot tiré par leur grand-mère, un bonze tibétain tendant la main à un homme en costume kaki pour la photo souvenir, le chant des hommes en altitude que nous ne voyons pas, et l'arrêt sur image d'une intemporalité.

Il faudra apprendre à ne pas aborder la Chine de manière abrupte, lui laisser le temps d'une décoction comme on le ferait avec un thé vert, sans ébouillanter les feuilles, et sans les enfermer dans une boule à thé. Il faudra laisser s'épanouir les feuilles, rendre sa liberté aux senteurs, adapter notre palais à des goûts auxquels nous ne sommes pas habitués.



## L'œil de l'agronome

### L'Ouest s'exhibe

Antonio Onorati

Sur le vol de Paris à Beijing, la vidéo projetée par Air China se focalise sur le développement industriel : grandes infrastructures industrielles, grands travaux, larges présentations d'espaces « modernes ». Au fond, l'axiome suivant semble être illustré : développement = croissance = industrie = modernité = l'Occident américanisé.

Il est surprenant que quelques mots anglais utilisés dans les signes des activités de production soient identiques à l'anglais colonial de la période américaine aux Philippines. La présence envahissante et opportune de Hong Kong frappe. Même l'hôtesse de l'air, durant le vol Beijing-Xian, se soucie d'introduire l'importance sans précédent de la réunification avec la Chine avant de présenter les mesures de sécurité. Elle n'oublie pas de nous rappeler que seuls Macao et Taiwan subsistent encore hors de la mère patrie. Mon impression est que c'est Hong Kong qui a englobé la Chine, et non le contraire.

« L'attente vis-à-vis de ce voyage est forte, c'est un voyage qu'un Chinois fait une seule fois dans sa vie, s'il a de la chance ». Je suis accueilli par ces mots de nos hôtes chinois. Je pense qu'il sera très difficile de saisir les sensations : la concentration est possible si les images, les rencontres, les états

d'âme qui nous arrivent ne sont pas filtrés. Ici, c'est impossible, parce que la langue est un obstacle difficile à franchir. Même les sourires désarmants qui m'entourent sont aussi des barrières, autant que la brutalité de l'agent de police, qui éclate à l'aéroport de Pékin : il assène de nombreux coups de pied à un jeune homme étendu à terre. Ce n'est qu'après son départ que quelqu'un interviendra pour secourir le malheureux.

## Parcours jusqu'au temple de Famen

Les champs de riz alternent sans divisions avec les pommiers, cultivés par rideaux très étroits. La concentration de plantes jeunes, de moins de cinq ans, est forte, au sein d'une plaine immense, argileuse, fertile, entaillée à différents niveaux, résultat des excavations pour obtenir l'argile utilisé à la fabrication des briques et des carreaux. Souvent, dans les carrières rectangulaires les plus profondes et les plus protégées, se dissimulent des vergers, récemment plantés. Rares sont les cochons, les poulets ou les vaches, dans les champs, mais pléthore de pigeons picorant un peu partout.

La terre, travaillée seulement en surface, a l'aspect typique de champs gérés par les petits exploitants : un emblème de la Chine.

Dans les villes et les villages que nous traversons, les fruits à l'étalage s'offrent à profusion : pêches à chair blanche, prunes, de différentes variétés petites et moyennes, bleues, vertes, melons et fruits que je ne connais pas et qui ressemblent aux coings.

Vers Bao Ji, le paysage devient difficile et adopte des courbures fantastiques. Outre le maïs, beaucoup de blé au battage sur les routes, d'où émane une douce odeur sucrée de balles et de nuages de paille qui se soulèvent tout à coup. Tandis que les ustensiles caractéristiques du travail manuel du blé sont en évidence, il semble manquer ceux pour le travail du maïs, dont les épis suspendus aux murs de nombreuses maisons, sèchent.

Nous tentons de comprendre la question de la terre, nous questionnons : l'État loue la terre à ceux qui ont envie de la travailler et reste le seul propriétaire. Évidemment, la seule manière sérieuse de bien comprendre cet aspect est de s'informer des lois qui régissent ce sujet. On nous dit que l'État

établit des unités de référence par personne et par famille. Pour ce qui concerne l'échantillon ici représenté, il s'agit de 4 000 mu pour un retraité et jusqu'à 2 hectares, pour une famille avec deux enfants.

Le maïs abonde, largement cultivé jusqu'aux sommets des collines. L'extrême rareté des arbres est toute aussi frappante.

Ici un système géant de collines en terrasses a été développé par dizaines de milliers d'hectares, du fond de la vallée jusqu'aux crêtes. Une partie des terrasses est irriguée. Un ensemble de céréales (maïs et blé), légumes, fruits et pommes de terre s'articule le long des petits champs, sur des terrasses plates, au gré des courbes de niveau. Un travail immense et fragile : dès l'instant où elles ne seront plus cultivées et entretenues, l'érosion reprendra ses droits avec plus de vigueur qu'auparavant.

Le manque presque total de mauvaises herbes dans les champs signale un fort usage d'herbicides et autres produits chimiques.

À Lanzhou, capitale de la province du Gansu, nous rencontrons le vice-maire. Les mairies, chef-lieu de régions comme celle-ci, peuvent disposer d'une juridiction autonome sur des territoires plus grands qu'un pays européen. Personnellement, j'ai l'impression que les maires et leur association nationale sont un des grands pouvoirs qui gouvernent la Chine. Rien à voir avec l'Association nationale des maires d'Italie !

« Avant l'année 2000 il faut résoudre le problème de la pauvreté pour plus de soixante millions de gens qui n'ont assez ni pour manger ni pour se vêtir », nous dit le président de l'Association des maires. Il ajoute : « Nous élaborons nos indices selon la situation de chaque province, selon le niveau moyen de vie et le coût de la vie.. Notre souci principal est le développement urbain. Votre présence est importante. Vous, les étrangers, vous avez besoin de voir. Beaucoup d'occidentaux parlent et ne relatent que la Chine développée. Rares sont ceux qui évoquent la partie la plus pauvre. On parle de nous comme du « réveil du tigre chinois » ou de « la peur des jaunes ». C'est faux, il y a une autre Chine que les Occidentaux ne connaissent pas et qu'ils ne veulent pas voir. La Chine n'est pas encore un pays développé. À ce propos, l'Union européenne doit revoir ses opinions : ça suffit avec les politiques protectionnistes, la Chine a encore besoin d'aide... »

«Les Chinois doivent rencontrer les étrangers. Mais les Chinois eux-mêmes ne connaissent pas cette région ; pour cela il est important de provoquer ces rencontres. »

«Il pourrait être utile d'avoir des associations intermédiaires entre « ceux qui décident » et « les citoyens ». Est-ce que les ONG ont ce rôle ? » demandent-ils.

À 7 heures du matin, je rencontre finalement le maire de Lanzhou avec lequel je discute d'un soutien possible de l'association Crocevia. Parmi nos domaines d'interventions habituels, le maire choisit celui de l'école : «Les écoles privées se développent. Le coût pour un étudiant qui va au collège public est de 500 yuans par an, le coût annuel d'inscription et de pension dans une école privée est de 100 000 yuans... L'école publique tombe en ruine et nous ne sommes pas capables d'intervenir. Plus précisément, les écoles des zones rurales, même si elles sont encore ouvertes, sont de plus en plus dépourvues des moyens les plus essentiels, y compris de professeurs. Nous demandons au village ou à une famille riche de subventionner l'école pour qu'elle puisse fonctionner... De toute manière, ajoute-t-il, il y a des groupes de professeurs qui ne veulent pas se rendre face au pouvoir excessif de l'école privée et qui se sont organisés pour conserver un bon niveau d'enseignement. Ils vont chercher individuellement leurs moyens, outils ou appuis ».

À la fin du rendez-vous, le maire manifeste sa surprise : «Nous devons sans doute faire quelque chose ensemble parce que c'est la première fois que quelqu'un ne me propose pas d'emmener quelque chose de Chine mais de porter quelque chose en Chine. »

Tout me paraît plus complexe que d'ordinaire, un jugement ou un semblant d'analyse peuvent m'échapper, et mes impressions restent superficielles et approximatives. L'impression d'une croissance continue assistée d'investissements bien visibles des étrangers, surtout dans le domaine des infrastructures, m'oriente vers la perception d'un modèle industriel genre Nouveau pays industrialisé.

S'il en est ainsi, la dynamique du marché intérieur doit être renforcée, entre autres par une forte action culturelle, afin de développer et d'organiser le marché de masse : homogénéité, intemporalité, symbolisme. Cela signifie la nécessité d'un contrôle social rigoureux, et la surveillance des risques élevés

sur l'environnement, mais aussi un contrôle des moyens financiers nécessaires aux échanges intérieurs. Les questions se superposent : qui sait quels sont les investissements vraiment stratégiques et quels sont ceux inutiles ? Quelles priorités est-on en train de donner aux investissements étrangers et comment évoluent-ils dans le temps et l'espace ? Quel est leur degré d'autonomie ?

Jiayuguan-Dunhuang. 400 km de désert avec chameaux et moutons. Un lac paraît, au-dessus duquel planent sternes et autres oiseaux tandis que se découpe au fond le profil d'un glacier géant. Un désert qui lèche un glacier, sur un haut plateau, à environ 2000 mètres. Des moutons et bergers intégrés dans le paysage, de la même façon que les pierres et les nuages. Les projets de sédentarité n'ont pas donné les résultats escomptés, mais il paraît que ni le berger ni le ciel au-dessus de lui ne se donnent vraiment du mal à ça. Évidemment, il y a des cieus que nul ne peut connaître.

À la porte Nord, départ vers la route de la soie, à 100 km de Dunhuang, nous avons trouvé un berger accompagnant un beau troupeau de plus de cinq cents moutons au pâturage. Depuis deux mille ans, les grandes cultures de céréales ont disparu et aujourd'hui il est impossible d'en trouver trace : peut-être, y avait-il beaucoup plus d'eau ou bien des variétés de céréales aptes à subsister dans un tel écosystème ?

La route du retour passe plus au Nord et nous faisons le tour d'une autre chaîne de montagnes derrière lesquelles se développe le grand désert.

Les moutons, pourtant nombreux, semblent appartenir seulement à deux ou trois races, tout comme le peu de variété des champs. Des vaches de type Montbéliard ou « brunes des Alpes », des chevaux de races différentes mais de petite taille, des ânes semblables à quelques races de chez nous, indéfinis pour moi, des mulets et bardots en abondance.

Des vignobles sur une large échelle, de raisins blancs sans graines, destinés à la production de raisin sec, production industrielle, exportatrice.

Des périmètres irrigués, triomphe de la révolution verte, justifiant la réussite à donner à manger une poignée de n'importe quoi à chaque Chinois, apparaissent sur le haut plateau step-pique et désert.



## L'œil du plasticien

### Instantanés écrits

François Bossière

J'ai été invité en tant que plasticien. Habituellement je peins et dessine mais dans ce contexte spatio-temporel tout à fait en accord avec les désirs, les habitudes, et les contraintes de notre xx<sup>e</sup> siècle finissant, ma situation était celle d'un voyageur pressé parmi d'autres voyageurs pressés, aussi bien Chinois qu'Occidentaux. L'appareil photo était donc l'outil adéquat.

Le nord-ouest s'est laissé voir par fragments. Prendre une photo, c'est ni plus ni moins que de prélever un fragment, plus ou moins masqué, plus ou moins voilé. Faire le voyage, c'est rapporter quelques centaines ou quelques milliers de fragments à organiser.

Ce sont des décalages, mais aussi des télescopages que j'ai perçus dans cet espace-temps.

Ici, la route de l'Ouest est celle de la Soie, aussi spectaculaire mais plus suggestive car plus en devenir que celle de l'Ouest américain, mille fois ressassée et banalisée, malgré le talent certain d'un Robert Franck ou d'un Jack Kerouac. Au lieu de déboucher sur un océan enchanteur, elle vient se perdre dans une terre poussiéreuse parcourue par les peuples qui ont toujours menacé et parfois envahi la Chine. L'arrivée à l'extrémité, au lieu d'être un aboutissement, n'est que le commencement



d'une traversée possible et interminable d'un monde difficile à cerner : musulman mais asiatique, très ancré dans la mémoire mais très instable (après l'Afghanistan, quelles tensions, quels événements le Xinjiang et le Kazakhstan nous réservent-ils dans les années à venir ?). Traversée d'un monde interminable qui pourtant s'achève du côté de notre point de départ européen.

La poésie et la peinture chinoise que nous connaissons nous ont plutôt habitués à des suggestions de frémissement de brise dans les bambous par temps brumeux au bord de l'eau, l'aridité nous fit penser à tout autre chose. Les pagodes du désert ont les mêmes formes que celles des régions fertiles à 2000 km de là, c'est un peu comme si on trouvait du gothique flamboyant dans le Sahara.

À Gangu, ou un peu après, d'une banale maison en terre battue hurle une musique stridente et grinçante, c'est un petit karaoké de village. Les trois adolescents qui prennent tour à tour le micro chantent décalés sans hésitation, les baffles grésillent, ça vaille les tympans, nous sommes loin des hôtels et des sirupeuses dégoulinades entendues sur toutes les radios. La terre battue est partout dehors, dedans murs et plafonds sont tendus de soieries aux couleurs éclatantes.

À Ta er, il faut se frayer un chemin à travers la foule, mais de nombreuses portes dérobées s'offrent. Lieux sacrés, la pénombre gagne, il y a des accords, des jeux, du vague entre les matériaux, les pans de couleurs, les rondeurs dorées ou patinées, les bois noircis, les sculptures de graisse (on m'avait pourtant bien assuré que c'était Joseph Beuys qui avait inventé ça). Les billets de banque (d'un centime si vous n'avez pas les moyens) déposés en offrande sont une participation plastique autant que financière, ces petits morceaux de papier imprimé froissé complètent le tout. Le vieillard presque aveugle qui

## La province du Gansu, les risques du développement agricole

Le Gansu, semi-aride et aride, qu'on aurait pu imaginer une zone pastorale au moins dans la frange steppique, est en fait devenu, grâce aux disponibilités hydriques, une province céréalière de la Chine. Le blé et le maïs y sont intensivement produits. Le problème de concurrence pour l'espace, posé à l'agriculture de l'Ouest chinois en général, peut se trouver particulièrement aggravé dans cette province, par les pertes de terre dues à l'érosion, notamment du loess, et par les risques que peut générer l'intensification de l'agriculture elle-même. En effet, l'utilisation intensive du sol, de l'eau, des engrais et des produits phytosanitaires peut engendrer des dégradations des ressources naturelles. L'utilisation généralisée de variétés de céréales à haut rendement ne met pas, non plus, le pays à l'abri de tout risque.

Ainsi le développement agricole, dans le Gansu, soulève de nombreuses questions, parmi lesquelles la problématique de la gestion des ressources naturelles. Si cette question mobilise en Chine, il semblerait en revanche que les risques liés à l'intensification des productions végétales soient sous-évalués. Ces risques sont pourtant réels.

L'expérience montre, de plus, que la pratique de l'irrigation, même avec des eaux d'une apparente bonne qualité, dans des conditions de forte évapotranspiration, et sans précautions de drainage, génère de sérieux problèmes de salinisation des sols et des eaux. Cela s'est produit, en moins d'un demi-siècle d'irrigation, dans des pays voisins, en Asie centrale ex-soviétique où l'on a utilisé des eaux d'une grande pureté. Outre les problèmes liés à l'usage des produits chimiques, engrais et produits phytosanitaires, en agriculture, le travail intensif du sol peut engendrer des modifications structurales, une baisse du niveau organique du sol et une baisse de son activité biologique. Cela entraîne ainsi une baisse des rendements des cultures et la détérioration du sol.

Les réserves d'eau mobilisées pour irrigation sont de plus en plus importantes, au point d'affecter le débit du Fleuve Jaune. L'irrigation par submersion, système utilisé au Gansu,

est peu économe pour l'eau. Une partie est perdue par infiltration, l'autre par évaporation. Les conduites d'amenée d'eau, en terre mais quelquefois en béton, toujours à ciel ouvert, contribuent également aux pertes d'eau. Évaporation et infiltration sont deux facteurs d'apparition de la salinité dans les sols par l'intermédiaire des nappes plus chargées en sels qui naissent en profondeur et remontent vers la surface. C'est la maîtrise de l'irrigation qui en fait un véritable facteur de développement, un facteur de lutte contre la pauvreté des populations rurales.

m'accompagne dans le temple désert semble assez amusé, il veille à me faire éviter les obstacles et les plafonds trop bas et rejoint une pièce à part où rigolent ses compagnons. J'ai l'impression d'être la cause de ces rires, et j'en éprouve un plaisir supplémentaire. Quel que soit le contenu religieux, il se manifeste dans un savant travail de structuration et de déstructuration, de superpositions, d'accumulations, de sauts du gigantesque au minuscule et du déchet au précieux, d'impossible répétition, d'absence de centre ou d'axe apparent. Le message est embobiné comme l'harmonie d'un thème de Thelonious Monk.

Les paysans ont la lenteur que nous ne trouvons pas. Leur sourire le sait, et nous convie à en sourire aussi.

Qu'est-ce qui est le plus chinois ? La lenteur des paysans ou la hâte de nos hôtes ?

Bouddhisme, taoïsme, confucianisme, nous y discernons des philosophies proches de la nature. Dans un espace monochrome couleur de terre, ils nous montrent les couleurs les plus tranchantes et un plaisir illimité de l'artifice.

Les femmes aux champs, leur peau cuivrée, leur sourire qui semble narquois parce que sans réserve, leurs vêtements stridents, leur parler syncopé et les accents rauques du karaoké de Gangu, c'est de la gitanerie. La poussière a d'ailleurs la finesse de celle de l'Andalousie.

Aux très célèbres grottes de Mogao près de Dunhuang, le fonctionnalisme est roi. Séparation immédiate des Chinois et des étrangers par des « please » impérieux. Les fresques nous sont présentées en brooklynien ou en midwest pur jus, avec véritable casquette de base-ball et chemise rayée yuppie bien

repassée. Les fresques authentiquement immémoriales sont nues et muettes dans le vacarme et le stress, après Ta er, je n'ai rien à capter ici. Mogao est une carcasse morte, c'est son organisation « rentabiliste » qui est à voir, l'industrie de l'émotion se porte bien.

À Dunhuang-ville une pléthore de marchands de souvenirs attend paisiblement. Cris et gesticulations quand le regard d'un touriste s'attarde une demi-seconde sur un objet, oubliée la tranquillité de l'antiquaire de Xining dans sa boutique déserte ; si, après avoir acheté, l'étranger marque un temps d'hésitation avant de quitter l'étal ou la boutique, les cris et gesticulations reprennent au début. Vendre à un prix souvent honorable semble plus angoissant que de cultiver une terre qui donne des récoltes insuffisantes, ou de construire des routes perdues pour un salaire de misère. Où sont les artisans ? Autre part, invisibles.

La durée se désintègre, les temps forts aussi, il reste un tempo marqué par les repas surabondants, et la dominante du point de fuite toujours à l'horizon de la route. Restent des bribes de regards, de chantiers, de temples, de passages rapides.

## Des maires chinois en Europe, première mission à l'automne 1997

L'attention portée par les grandes villes européennes sur les transports en commun, en vue d'améliorer les conditions de circulation

Grâce à l'exploitation des transports en commun, les villes offrent de meilleures conditions de circulation. On peut dire que Paris, Rome et les autres grandes villes européennes offrent des conditions de circulation à peu près normales ; il est très rare qu'il y ait des embouteillages persistants. Même si c'est mieux que chez nous, ceci est le résultat de l'exploitation des avantages des transports en commun, de leur rapidité et de leurs capacités.

Le développement de l'industrie automobile et la stabilité du ravitaillement en pétrole autorisent un usage croissant des véhicules privés. Cependant, même en accélérant la construction des autoroutes et en procédant à l'élargissement des autoroutes urbaines, on ne pourrait répondre au développement de l'automobile privée. L'exemple de la ville de Strasbourg est un succès. Avec l'aide de l'État et des régions, une nouvelle forme de transports a été conçue : le tramway. De plus, la ville a réaménagé les routes en vue de la réalisation de pistes cyclables, ce qui réduit encore la pression due à la circulation des voitures individuelles dans le centre ville.

Un souci esthétique de l'environnement, un concept de spectacle, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du tramway, ont été développés. Le coût de base de la ligne a été assez élevé mais vite rentabilisé.

Ce projet de réaménagement du transport dans la ville n'a pas été aisé au départ : cinq mois avant les élections municipales, deux tramways ont été mis en service. 60 % des gens se sont déclarés contre, mais le maire, Mme Catherine Trautmann

a néanmoins persévéré. Quatre mois après la mise en service, soit un mois avant les élections, 53 % des gens se déclaraient en faveur du projet. Et Mme Trautmann gagnait les élections. Cette réussite a eu une grande influence non seulement en France mais aussi dans d'autres villes européennes.

Lors de la mise en œuvre d'un projet, l'État investit à hauteur de 40 % dans les travaux, la région 40 % et la municipalité doit se procurer les 20 % restant. Les trois parties doivent assumer les ressources financières, mais la municipalité ne peut dépasser son budget. En cas de passif, l'État lancera un audit ; il pourra éventuellement apporter des subventions supplémentaires afin de rééquilibrer le budget de la ville. Mais en principe, la ville évitera de se trouver dans ce genre de situation.

## Considération et protection des monuments historiques, développement actif de l'industrie touristique

La France et l'Italie sont deux grands pays européens à l'histoire ancienne. Ces deux grands pays ont traversé de grands bouleversements comme en atteste la présence de nombreux monuments historiques. Français et Italiens aiment l'histoire et leur culture, et se préoccupent sérieusement de leurs monuments. Ils sont habiles à développer le tourisme grâce aux monuments historiques

## Considération et protection des sites historiques

Selon des documents, 14 000 constructions et sites ont été classés sites historiques, et 26 000 sont en attente de classement. Pour renforcer une conscience de la protection des sites historiques, une information de grande ampleur est nécessaire. L'État français a décrété le deuxième week-end du mois de septembre de chaque année, journée du patrimoine, journée qui bénéficie de la plus grande faveur des citoyens. En France, il est aisé d'accéder aux connaissances historiques via l'existence du patrimoine historique.

L'État et les collectivités locales participent à la restauration et à la protection des monuments. Étant donné que la France est un pays très pluvieux et que la pollution automobile est

importante, les monuments noircissent et se dégradent facilement. Les constructions doivent donc être constamment nettoyées, ce qui explique la vision fréquente d'échafaudages.

Généralement, on peut dire qu'en France les sites historiques des constructions anciennes subsistent en tant que tels. On utilise rarement des matériaux modernes pour les remplacer. Il n'y a pas non plus de construction moderne aux alentours des monuments historiques. Leur environnement est particulièrement préservé même dans les endroits où se tiennent les commerçants. Cela fournit aux touristes un environnement agréable.

Autre point d'importance : les documents touristiques, affiches, photos et informations sur les lieux historiques sont très utiles aux touristes. Les Français ne protègent pas seulement leurs sites historiques, ils construisent également de nouveaux sites : Eurodisney, le quartier de la Défense qui prolonge l'axe historique de Paris à partir du Louvre. Son plan nous a

#### Le cas du barrage des Trois Gorges

L'idée du grand barrage a été lancée par Sun Yat-sen, dans l'objectif de générer de l'électricité et de réguler les crues. Repris par les nationalistes en 1947, puis par Mao Zedong et Deng Xiaoping, le projet a finalement été adopté officiellement en 1992, sous le règne du Premier ministre Li Peng. Ce projet est donc légitimé de manière nationale.

Les supporteurs et les opposants de ce chantier se font face, bien que l'opposition n'ait pas voix au chapitre à l'intérieur de la Chine, mais uniquement à l'étranger. De plus, la Banque mondiale qui avait émis des réserves a refusé de s'engager financièrement, tandis que de nombreuses entreprises occidentales sont maintenant partie prenante.

Le grand barrage a pour objectif d'éviter les inondations récurrentes et de fabriquer de l'électricité. D'une hauteur de 175 mètres, il a été calculé en fonction des crues les plus fortes, c'est-à-dire une fois tous les cent ans. Selon des sources chinoises, 127 villes et plus de 4 000 sites préhisto-



riques seront inondés, 1 600 usines déplacées.

Ceux qui se prononcent en faveur du projet arguent que la production hydroélectrique est une source d'énergie plus propre que les centrales thermiques et moins dangereuse que les centrales nucléaires. De plus, le barrage permettra de prévenir les inondations, et autorisera une augmentation de l'espace navigable.

Les détracteurs du projet affirment qu'il existe d'importants risques de sédimentation dans le réservoir, qui accentueront les inondations, les glissements de terrain, et accéléreront l'érosion. De plus, l'aggravation de la déforestation en raison de déplacements de populations sur des sites densément peuplés est à prendre un compte. Problème renforcé par l'importance du phénomène migratoire.

Les détracteurs du projet sont plus nombreux qu'on le croit, mais n'ont pas eu voix au chapitre officiellement. La journaliste Dai Qing, aujourd'hui dissidente en exil, dont le livre « Yang zi, Yang zi » a été interdit sur le continent chinois, se fait un des porte-parole de ce refus. Le rappel des conséquences de la construction du barrage San men, sur le Fleuve Jaune est un des arguments invoqués ; en effet, les villes situées en amont du fleuve sont maintenant en danger en raison de l'envasement dans l'extrémité du réservoir. De plus, près de 30 000 ha de terres seront inondés, certes de valeur marginale pour l'agriculture mais qui conduiront à réinstaller les agriculteurs dans des zones encore plus diffi-

paru intelligemment conçu, de par le fait qu'il facilite à la fois les activités économiques et constitue un site touristique supplémentaire.

L'Italie est aussi un pays aux nombreux sites archéologiques et historiques. À l'époque du prestigieux Empire romain, les bases d'une civilisation qui rayonnera sur les civilisations futures avaient déjà été posées.

Les arènes, les palais, sont des sites protégés, très importants ; les ruines sont conservées telles quelles sans modification, et ceci est finalement plus précieux. Le Colisée est une ruine, mais il a conservé ses magnifiques formes d'origine et entraîne les esprits vers un passé lointain. À Florence, les palais

princières sont parfaitement conservés ; les tableaux et chefs d'œuvre participent au faste de ces palais. À l'extérieur, on peut admirer un peu partout des sculptures, à l'instar d'un « jardin de sculptures ». Cette ville est véritablement un lieu paradisiaque.

Les Italiens font très attention à la protection des anciennes constructions, et tout comme en France, on remarque autour des monuments des échafaudages édifiés pour la restauration et le nettoyage. Il semble qu'aussitôt les travaux achevés il faille recommencer.

À Venise, les soubassements des constructions inondées ont subi l'érosion et ont été abîmés. Certaines constructions deviennent même dangereuses, et exigent un grand effort pour leur préservation. Venise a un caractère particulier en raison de ses canaux et voies fluviales. C'est une ville touristique unique au monde par l'absence de tous véhicules automobiles et de bruits. En raison des hautes eaux et basses eaux, les Vénitiens ont installé des passerelles métalliques surélevées au-dessus des rues, et ce par prévenance pour les passants.

Les Français et les Italiens sont fiers de leur patrimoine et le chérissent. Aussi ont-ils instauré de nombreuses réglementations pour leur protection. Des méthodes sont mises en œuvre pour éduquer les touristes à protéger les monuments. Ceci mérite que l'on en tire des leçons.

## Profiter du patrimoine pour développer le tourisme

Les deux plus grands pays touristiques que sont la France et l'Italie ont vu leurs bénéfices liés à l'industrie touristique s'accroître considérablement.

De nombreux hôtels classés par étoiles ont été construits, plus de 20 000 au total. Pourtant ces hôtels classés sont très souvent d'apparence discrète, entrées et chambres petites mais pratiques. Ce genre d'infrastructure constitue un investissement faible et, en dépit d'un personnel de gestion peu nombreux, l'efficacité est élevée. À Paris ou dans les autres grandes villes, il est souvent difficile d'obtenir une chambre libre, d'où la nécessité de réserver à l'avance. On pourrait remarquer, à titre de comparaison, que les hôtels en Chine, qui disposent de vastes halls d'entrée, de grandes chambres, d'un



personnel nombreux et très ostentatoire, sont paradoxalement d'une faible efficacité.

En Italie, la situation est similaire. Tout le pays est concerné par l'industrie touristique. Des méthodes sont mises en œuvre pour éduquer les touristes à protéger les monuments.

Les différents sites sont presque tous ouverts au public et chaque ville a son caractère unique pour lancer des activités originales qui attirent les touristes. En outre, beaucoup de souvenirs sont fabriqués, des produits traditionnels comme produits en cuir, chaussures, vestes ou petits souvenirs (reproductions de peinture, bagues, mini statues en tous genres, très séduisants).

## Problèmes quant à la protection du patrimoine et tourisme

Paris, Rome et les autres grandes villes ne sont pas propres, surtout en raison de la domestication des chiens – plus de 500 000 en France. Beaucoup d'excréments jonchent les trottoirs. Marcher dessus est vraiment répugnant, et cela est un déshonneur pour des capitales aussi anciennes et culturelles. Quant aux graffitis, ils sont un véritable gâchis pour les monuments historiques.

En raison de la nécessité d'un nettoyage constant, beaucoup de monuments ne sont pas visibles dans leur totalité. Les échafaudages gâchent leur apparence et il est difficile de trouver un angle pour réaliser une belle photo.

Il y a des problèmes d'harmonie : les constructions modernes sont parfois gênantes. Par exemple, devant le Colisée, un gigantesque boulevard a été construit, des milliers de voitures y circulent, c'est une difficulté incessante pour les piétons. Ceci gâche l'environnement, la quiétude, la mélancolie et la mémoire

du passé.

En dépit de la prospérité du tourisme à Florence, les horaires d'ouverture des magasins sont étroits, sans parler des samedi et dimanche où les commerçants ne travaillent pas. Les jours de semaine, les magasins ferment à 12h00, il faut attendre 15 h30 pour la réouverture ; ces horaires sont peu pratiques pour les touristes. Ce type de comportement (paresse, refus de gagner de l'argent), nous est incompréhensible.

## Le Forum de Florence sur la pauvreté urbaine

Le forum organisé par l'agence habitat de l'ONU et la municipalité de Florence s'est tenu au cœur du musée des Innocents. Plus de deux cents participants du monde entier, représentant des associations, des organisations non gouvernementales ou d'autres institutions, étaient présents.

Parmi les participants, de nombreux délégués sont venus des pays en voie de développement. Tant les organisateurs que les participants ont réclamé plusieurs fois que ce forum n'ait pas pour objectif de résoudre les problèmes financiers du développement, mais se pose comme base de discussion générale sur des thèmes tels que la drogue, l'exil, le handicap, la violence. Il faut traiter de la pauvreté qui découle de ces problèmes. On doit aborder la question de la pauvreté qui génère l'instabilité sociale et procéder à des échanges d'expériences.

Les exposés ont démontré un faible intérêt pour le développement de l'économie urbaine ; aucune solution fondamentale n'a été proposée pour résoudre la pauvreté. L'accent a été mis sur les stratégies de résolution des problèmes par les villes elles-mêmes. Le forum souligne aussi l'importance de l'exploitation des forces sociales pour éliminer la violence.

## Deuxième mission en Europe de l'Association des maires chinois

Ce voyage en Europe nous a permis d'élargir notre horizon, d'enrichir nos connaissances et de libérer notre pensée. Nous nous sommes rendu compte de nos propres insuffisances. Le voyage nous a renforcés dans l'idée qu'il est urgent de mener à bien l'aménagement urbain, d'accélérer son développement et de réduire l'écart avec les pays développés.

Le style particulier des villes, l'art des édifices et la qualité de la culture urbaine en Europe suscitent l'admiration générale. Qu'il s'agisse des cités antiques telles que Rome, Florence et Venise ou de grandes métropoles internationales telles que Paris, Bruxelles et Amsterdam, elles méritent toutes d'être considérées comme des musées d'architecture, voire des Palais des Beaux-Arts. C'est comme si chaque ville, chaque monument était une empreinte laissée par l'histoire européenne. En entrant dans ces villes, nous avons le sentiment de traverser à la fois le passé, le présent et le futur de l'Europe. La coexistence des styles architecturaux aussi variés que le classicisme, le postmodernisme, le gothique, le baroque ainsi que les styles byzantin et de la Renaissance font ressortir la splendeur de chacun d'entre eux. Rien qu'en observant les constructions existantes, on peut ressentir la gloire de César, la puissance du Vatican, le luxe de l'empire prussien. Les églises majestueuses et le son des cloches de Notre-Dame semblent nous faire revivre le Moyen-Âge. Cependant, les moyens de transports rapides, les boutiques exubérantes, les néons ne nous laissent aucun doute sur le fait que nous nous trouvons bien dans l'ère moderne.

La manière dont les conseils municipaux européens traitent les questions de réhabilitation des villes anciennes et la protection du patrimoine architectural a inspiré beaucoup de pays. Les responsables européens pensent que la destruction des

vieilles villes et leur remplacement par des villes nouvelles est une conception stupide et que même la meilleure architecture moderne ne peut remplir un vide historique. Pendant nos investigations, nous nous sommes aperçus qu'en matière de protection du patrimoine architectural, les Européens procèdent avec précaution. En outre, ils acceptent de faire de grands efforts et d'y consacrer de larges budgets. Delft, petite ville hollandaise qui ne compte que 34 000 habitants, par exemple, abrite plus d'un millier de monuments historiques. Chaque année, on y dépense plus d'un million de dollars afin de préserver ce patrimoine architectural. On peut supposer que dans les grandes métropoles telles que Rome, Paris, Bruxelles, ce montant soit largement dépassé.

En même temps qu'ils accentuaient le développement économique, les Européens ont attaché un grand prix à la qualité et à la protection de leur environnement. Pour expliquer ce choix, ils avancent deux idées : d'une part, qu'il est inadmissible de sacrifier les intérêts des générations à venir pour vivre dans le luxe aujourd'hui ; et d'autre part que le développement durable est le motif éternel qui concerne le monde dans sa globalité.

Quand bien même platanes, peupliers, et autres arbres à larges feuilles avaient déjà perdu leurs feuillages, les conifères et les grandes pelouses d'un vert constant donnaient encore à l'Europe une allure de printemps. En empruntant les autoroutes de Bruxelles à Luxembourg et de Rotterdam à Amsterdam, nous avons l'impression de traverser des allées vertes ininterrompues. Qui plus est, nous n'avons aperçu ni mauvaises herbes, ni branches ni feuilles mortes. Aucun détritrus ne défiait les arbres.

Tout l'espace européen, en dehors d'une petite partie de terres cultivées, est relié par des prés et ressemble à un immense tapis vert immaculé.

En Europe, le décalage entre villes et campagnes est minime. Les villages aux couleurs multiples ressemblent à des tableaux. Les maisons dispersées dans les campagnes se distinguent toutes les unes des autres et tout particulièrement les fermes couvertes de chaume éveillent en nous un sentiment de mélancolie.

La plupart des villes européennes sont très propres. Les rues

sont dépourvues de poussière au point que nos chaussures gardaient leur éclat du matin au soir et que nous n'avions pas besoin de les cirer.

Pour des raisons financières, dans plusieurs villes, nous avons séjourné dans des petits hôtels. Quoique les chambres fussent petites, partout, les fenêtres étaient claires et les meubles impeccables. Tout était d'une propreté parfaite. La Seine qui traverse Paris, la Meuse à Rotterdam et les canaux traversant Venise sont tous limpides et clairs. Personne ne jette ses déchets dans l'eau. Les citoyens prennent soin de leur ville comme s'il s'agissait de leur propre maison. En raison à la fois des bonnes conditions écologiques et hygiéniques, et de la qualité relativement élevée des citoyens, les pigeons et les moineaux se rapprochent des humains pour leur picorer dans la main ; les mouettes, canards, canards mandarins et autres oiseaux dont nous ne connaissons pas le nom font bon ménage avec les hommes dans les villes grouillantes d'activités.

Avec un système de sécurité sociale stable et un système de logements sociaux, la société occidentale paraît harmonieuse et solide. Nous avons ainsi appris que pour chaque travailleur européen commençant un emploi, une garantie de retraite était assurée par la loi. Tant en France qu'en Hollande ou en Belgique, il n'y a plus de notion de paysan. Le travail à la campagne est organisé comme pour les citadins : un simple berger qui garde ses moutons épargne pour sa retraite dès le début de son emploi. De plus, un travail dépassant les huit heures par jour est passible de poursuites judiciaires ; les chauffeurs, par exemple, doivent s'arrêter pour se reposer une fois toutes les deux heures.

Les Occidentaux pensent que seuls les maires sont les véritables responsables exécutifs d'une région. Les chefs des bureaux nationaux sont seulement détenteurs d'un pouvoir sectoriel : en effet, les ministres du gouvernement exercent leurs pouvoirs d'après et surtout pour leurs propres intérêts, ils établissent des programmes qui font souvent obstacle aux autres projets, ce qui entraîne une lourde tâche de coordination des communes et régions. Pour servir ses intérêts, la population considère plus réaliste de faire pression sur les maires. En France et dans les autres pays d'Europe, il n'existe pas de système similaire à celui de la Chine, dans lequel la ville dépend de la province, le district dépend de la ville et le village du district.

Un maire à la tête d'une commune de seulement 56 habitants a des pouvoirs et obligations similaires à ceux du maire de Paris. Les maires ne sont pas nommés par des supérieurs hiérarchiques, ils n'assument pas leurs responsabilités envers leurs supérieurs mais envers leurs électeurs.

La tendance à la désurbanisation est due au développement excessif de l'urbanisation et à la baisse de la qualité de l'environnement. La modernisation des transports et moyens de communication participe également de cette tendance : les habitants qui en ont les moyens quittent le centre ville pour s'installer dans les banlieues ou dans des petits villages, ou encore à la campagne. Aujourd'hui, les petits commerces du centre ville de Bruxelles sont peu fréquentés, les habitants préférant faire leurs courses dans les grandes surfaces des banlieues.

Mais certains faits démontrent une liberté individuelle trop grande : les chiens font leurs besoins dans la rue, les mégots jonchent les trottoirs, et des graffitis couvrent les murs publics. L'État préfère dépenser des sommes importantes afin de faire procéder au ramassage de crottes de chiens plutôt qu'à établir des lois pour faire disparaître ce phénomène honteux. C'est dans la crainte de violer les droits de l'Homme et d'engendrer des troubles sociaux.

Grâce à ce voyage, chaque maire de la délégation a compris que l'Europe mérite beaucoup que nous apprenions d'elle, en ce qui concerne l'urbanisation, la construction et la gestion des villes.

Dans le cadre des discussions au sein de la délégation, nous nous sommes mis d'accord sur la nécessité de prêter attention aux questions concernant l'édification des villes de demain :

- \* Prendre conscience de la qualité de la construction des villes à long terme.

- \* Éviter l'anarchie des ordres et décisions dus au changement de chaque mairie et de chaque dirigeant ou de la construction à titre d'essai expérimental. De grandes constructions doivent être réalisées sous la coordination de l'État pour éviter que chaque région fasse ce que bon lui semble et éviter les gaspillages des moyens.

- \* Traiter les problèmes de l'environnement en priorité.

En Chine, la région nord-ouest subit chaque année des sécheresses ; la désertification y est de plus en plus sévère. Dans les

régions intérieures, les sols alcalinisés sont de plus en plus nombreux et la surface des terres cultivables se réduit à une vitesse surprenante ; beaucoup de rivières se sont asséchées ces dernières années. De nombreux signaux de danger nous ont averti que l'existence humaine est déjà menacée et en crise. Il faudrait appliquer les normes et critères de la protection de l'environnement pour détecter les dirigeants qui ont des initiatives et un comportement prévoyant.

\* Protéger les sites historiques et culturels et faire prospérer la création architecturale.

Protéger l'histoire signifie protéger la culture et ainsi protéger la force de l'union de la nation chinoise. Dans beaucoup de nos villes, les constructions historiques ont été démolies, les anciennes rues ont été détruites, les vieux arbres ont été coupés, si bien que les villes ont perdu leur caractère et toutes les constructions sont réalisées sur le même modèle sans distinction ; le Sud copie le Nord et, d'Est en Ouest, tout est identique.

\* Suivre en permanence le motif principal du développement durable dans la construction économique. Remplacer le pétrole, le charbon et les ressources de la forêt, qui sont des ressources non renouvelables. Exemple de Bakou où le pétrole a été épuisé et la ville désertée, exemple en Chine similaire de Fuxin. Disparitions de forêts vierges.

Encourager les activités de l'économie locale comme substitution à l'industrie régionale.

\* Continuer d'accroître les investissements pour les installations de base des grandes villes.



## ANNEXES



## Quelques considérations sur l'état des ressources en Chine

Aborder toute question sur la Chine nécessite d'avoir présent constamment à l'esprit qu'il s'agit d'un pays à la taille d'un continent, peuplé de plus du cinquième de l'humanité et soumis à de multiples tensions. Tensions entre le développement nécessaire des villes et la place réservée aux cultures, tensions entre les régions en raison d'un développement économique inégal, entre les minorités et l'ethnie majoritaire Han. Tensions entre le marché caractérisé par la recherche du rendement et la quête d'une harmonie entre l'Homme et la Nature. Tension entre l'industrialisation et ses conséquences sur l'environnement.

### La problématique agricole

Un article du China Daily de juillet 1997 rapporte que « la production agricole a commencé à chuter en Chine depuis 1995. La hausse des coûts de production et les forts décalages entre l'industrie et l'agriculture en sont la cause. Les paysans chinois montrent moins d'enthousiasme à cultiver la terre. Ils l'abandonnent ! »

Les réflexions d'un pédologue algérien et celles de l'ancien ministre de l'Agriculture du Portugal (voir dans la troisième partie de ce dossier) permettent d'alimenter le débat sur cette problématique agricole.

### La préoccupante question de l'aménagement de l'espace

Aujourd'hui, les planificateurs chinois s'annoncent en faveur

d'un développement extensif des villes petites et moyennes, et pour une industrialisation des zones rurales. Entre 1980 et 1985, on a enregistré la disparition annuelle moyenne de 492 000 ha d'exploitations agricoles, et de 500 000 ha pour la dernière décennie du siècle.

Plusieurs facteurs expliquent ces données : l'augmentation sans précédent des constructions industrielles, zones d'habitation et voies de transport, la reconversion des exploitants agricoles dans des activités d'élevage, de pisciculture et dans des plantations de vergers.

De plus, les sols subissent des dommages dus à trois facteurs :

- \* 1, 8 millions de km<sup>2</sup> de terres souffrent d'érosion (soit plus de 60 % du territoire) ;

- \* dans les années quatre-vingt, on estime que la désertification a concerné 2460 km<sup>2</sup> de terres, et 1580 km<sup>2</sup> dans les années quatre-vingt-dix ;

- \* la pollution des sols résulte de l'utilisation incontrôlée de pesticides et d'engrais, mais également de problèmes d'irrigation, et de l'installation de nombreuses industries rurales.

La gestion de l'eau est une autre composante majeure à prendre en compte. Avec une consommation de 520 milliards de m<sup>3</sup> d'eau par an, la Chine arrive au premier rang mondial. De plus, une bonne gestion de l'eau passe par l'amélioration des réseaux d'irrigation ainsi que des outils afin de limiter la déperdition. En outre, pour faire face aux manques subis par les régions du nord de la Chine, l'État tente de mettre en place une politique de transport de l'eau du Sud vers le Nord, politique coûteuse et nécessitant des équipements adéquats.

Des besoins de financements, des orientations politiques semblent urgents. Mais les nouvelles réalités de la propriété foncière, l'absence de cadres définis, le retrait partiel de l'État de la gestion, les changements de règles en termes d'allocation de l'eau, de fixation de son prix, ne sont que quelques-uns des éléments qui donnent la mesure de la complexité de la question.

Autre question environnementale urgente : le traitement des déchets. De nombreuses décharges sauvages subsistent aux abords des villes, enfouies ou en plein air. Jusqu'à présent, les déchets en matières plastiques et papiers sont bien inférieurs à ceux des pays industrialisés, mais cette situation est en train



de changer avec le développement industriel et l'importation de produits de consommation.

Avec le spectre du manque d'eau et de terres, le risque pour la Chine est de ne plus être en mesure de nourrir sa population dans quelques décennies. L'agronome américain Leister Brown, président du World Watch Institute en publiant un ouvrage intitulé « Who will feed China ? » a lancé un cri d'alarme à destination des autorités chinoises, et permis d'accélérer le processus de prise de conscience. Il pose notamment l'hypothèse selon laquelle la Chine deviendrait importateur de céréales d'ici 2030. D'autres experts émettent cependant des réserves quant à ces prévisions catastrophiques

Alors que les trente premières années du régime communiste avaient permis le maintien d'une population urbaine faible, par un strict contrôle des déplacements, les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix ont vu s'instaurer de profonds bouleversements de l'espace. La plupart des villes se sont agrandies par incorporation des cantons ; le départ des villageois vers les petites agglomérations et les grandes villes (140 millions de personnes sur les routes), la mécanisation et l'urbanisation rapide ont radicalement transformé le paysage et accru la pression sur les écosystèmes.

La question écologique : entre conception traditionnelle et réalités du développement

Sur les dix villes les plus polluées au monde, la moitié sont chinoises. En Chine, les forêts ne recouvrent plus que 13 % du territoire, les déchets des usines et des mines sont évacués dans le Fleuve Yangtsé et les différents cours d'eau. Certains ne peuvent même plus geler tant ils charrient de substances

chimiques. Enfin, plus du quart des émissions de dioxyde de carbone est dû à la Chine seule, en raison de l'utilisation d'un charbon très polluant.

熊月之：西学东渐与晚清社会 (*The Dissemination of Western learning and the late Qing Society*), 上海人民出版社, 1994。

忻剑飞：世界的中国观 (*World's Concept of China*), 学林出版社, 1991。

茅海建：天朝的崩溃 - 鸦片战争再研究 (*Crumbling of the Celestial Empire*), 三联书店, 1995。

张宝明、王中江：回眸“新青年” (*Restrospection of La Jeunesse*), 河南文艺出版社, 1997。

陈序经：走出东方 (*Go beyond Orient*), 中国广播电视出版社, 1995。

刘军宁：共和，民主，宪政 (*Republic, Democracy and Constitution*), 上海三联, 1998。

邓正来：国家与市民社会 (*State and Civil Society*), 中央编译出版社, 1999。

La Fondation Charles Léopold Mayer pour le progrès de l'Homme (FPH) est une fondation de droit suisse, créée en 1982 et présidée par Françoise Astier. Son action et sa réflexion sont centrées sur les liens entre l'accumulation des savoirs et le progrès de l'humanité dans les domaines suivants : environnement et avenir de la planète ; rencontre des cultures ; sciences, techniques et société ; rapports entre État et Société ; agricultures paysannes ; lutte contre l'exclusion sociale ; construction de la paix. Avec des partenaires d'origines très diverses (associations, administrations, entreprises, chercheurs, journalistes...), la FPH anime un débat sur les conditions de production et de mobilisation des connaissances au service de ceux qui y ont le moins accès. Elle suscite des rencontres et des programmes de travail en commun, un système normalisé d'échange d'informations, soutient des travaux de capitalisation d'expérience et publie ou copublie des ouvrages ou des dossiers.

« Éditions-Diffusion Charles Léopold Mayer » est une association constituée selon la loi de 1901, dont l'objectif est d'aider à l'échange et à la diffusion des idées et des expériences de la Fondation et de ses partenaires. Cette association édite des dossiers et des documents de travail, et assure leur vente et leur distribution, sur place et par correspondance, ainsi que celle des ouvrages coédités par la Fondation avec des maisons d'édition commerciales.



## La collection des « Dossiers pour un débat »

déjà parus :

DD 1. Pour des agricultures paysannes, Bertrand Delpuech, 1989 (existe également en portugais).

DD 3. Inventions, innovations, transferts : des chercheurs mènent l'enquête, coordonné par Monique Peyrière, 1989.

DD 5. Coopérants, volontaires et avatars du modèle missionnaire, coordonné par François Greslou, 1991.

DD 6. Les chemins de la paix : dix défis pour passer de la guerre à la paix et à la démocratie en Éthiopie. L'apport de l'expérience d'autres pays, 1991.

DD 7. The paths to peace, même dossier que le précédent, en anglais (existe également en amharique).

DD 12. Le paysan, l'expert et la nature, Pierre de Zutter, 1992.

DD 15. La réhabilitation des quartiers dégradés : leçons de l'expérience internationale, 1992.

DD 16. Les Cambodgiens face à eux-mêmes ? Contributions à la construction de la paix au Cambodge, coordonné par Christian Lechervy et Richard Pétris, 1993.

DD 17. Le capital au risque de la solidarité : une épargne collective pour la création d'entreprises employant des jeunes et des chômeurs de longue durée, coordonné par Michel Borel, Pascal Percq, Bertrand Verfaillie et Régis Verley, 1993.

DD 19. Penser l'avenir de la planète : agir dans la complexité, Pierre Calame, 1993 (existe également en anglais).

DD 20. Stratégies énergétiques pour un développement durable, Benjamin Dessus, 1993 (existe également en anglais).

DD 21. La conversion des industries d'armement, ou comment réaliser la promesse de l'épée et de la charpie, Richard Pétris, 1993 (existe également en anglais).

DD 22. L'argent, la puissance et l'amour : réflexions sur quelques valeurs occidentales, François Fourquet, 1993 (existe également en anglais).

DD 24. Marchés financiers : une vocation trahie ?, 1993 (existe également en anglais).

DD 25. Des paysans qui ont osé : histoire des mutations de l'agriculture dans une France en modernisation - la révolution silencieuse des années 50, 1993.

DD 28. L'agriculture paysanne : des pratiques aux enjeux de société, 1994.

DD 30. Biodiversité, le fruit convoité ; l'accès aux ressources génétiques végétales : un enjeu de développement, 1994.

DD 31. La chance des quartiers, récits et témoignages d'acteurs du changement social en milieu urbain, présentés par Yves Pedrazzini, Pierre Rossel et Michel Bassand, 1994.

DD 33. Financements de proximité : 382 structures locales et nationales pour le financement de la création de petites entreprises en France, coordonné par Erwan Bothorel, 1996 (nouvelle édition revue, corrigée et enrichie).

DD 34-I. Cultures entre elles : dynamique ou dynamite ? Vivre en paix dans un monde de diversité, tome 1, sous la direction de Thierry Verhelst et de Édith Sizoo, 1994.

DD 34-II. Cultures entre elles : dynamique ou dynamite ? Vivre en paix dans un monde de diversité, tome 2, 1994.

DD 35. Des histoires, des savoirs, des hommes : l'expérience est un capital ; réflexion sur la capitalisation d'expérience, Pierre de Zutter, 1994.

DD 38. Citadelles de sucre ; l'utilisation industrielle de la canne à sucre au Brésil et en Inde ; réflexion sur les difficultés des politiques publiques de valorisation de la biomasse, Pierre Audinet, 1994.

DD 39. Le Gatt en pratique ; pour mieux comprendre les enjeux de l'Organisation mondiale du commerce, 1994.

DD 40. Commercer quoi qu'il en coûte ? ; politiques commerciales, politiques environnementales au cœur des négociations internationales, coordonné par Agnès Temple et Rémi Mongrueil, 1994.

DD 42. L'État inachevé ; les racines de la violence : le cas de la Colombie, Fernán Gonzalez et Fabio Zambrano, traduit et adapté par Pierre-Yves Guihéneuf, 1995.

DD 43. Savoirs populaires et développement rural ; quand des communautés d'agriculteurs et des monastères bouddhistes proposent une alternative aux modèles productivistes : l'expérience de Third en Thaïlande, sous la direction de Seri Phongphit, 1995.

DD 44. La conquête de l'eau ; du recueil à l'usage : comment les sociétés s'approprient l'eau et la partagent, synthèse réalisée par Jean-Paul Gandin, 1995.

DD 45. Démocratie, passions et frontières : réinventer l'échelle du politique, Patrick Viveret, 1995, (existe également en anglais).

DD 46. Regarde comment tu me regardes (techniques d'animation sociale en vidéo), Yves Langlois, 1995.

DD 48. Cigales\* : des clubs locaux d'épargnants solidaires pour investir autrement, Pascale Dominique Russo et Régis Verley, 1995.

DD 49. Former pour transformer (méthodologie d'une démarche de développement multidisciplinaire en Équateur), Anne-Marie Masse-Raimbault et Pierre-Yves Guihéneuf, 1996 (existe également en espagnol).

DD 51. De la santé animale au développement de l'homme : leçons de l'expérience de Vétérinaires sans frontières, Jo Dasnière et Michel Bouy, 1996.

DD 52. Cultiver l'Europe : éléments de réflexion sur l'avenir de la politique agricole en Europe, Groupe de Bruges, coordonné par Pierre-Yves Guihéneuf, 1996.

DD 53. Entre le marché et les besoins des hommes ; agriculture et sécurité alimentaire mondiale : quelques éléments sur les débats actuels, Pierre-Yves Guihéneuf et Edgard Pisani, 1996.

DD 54. Quand l'argent relie les hommes : l'expérience de la NEF (Nouvelle économie fraternelle) Sophie Pillods, 1996.

DD 55. Pour entrer dans l'ère de la ville ; texte intégral et illustrations concrètes de la Déclaration de Salvador sur la participation des habitants et l'action publique pour une ville plus humaine, 1996.

DD 56. Multimédia et communication à usage humain ; vers une maîtrise sociale des autoroutes de l'information (matériaux pour un débat), coordonné par Alain Ithis, 1996.

DD 57. Des machines pour les autres ; entre le Nord et le Sud : le mouvement des technologies appropriées, Michèle Odey-Finzi, Thierry Bérot-Inard, 1996.

DD 59. Non-violence : éthique et politique (MAN, Mouvement pour une alternative non-violente), 1996.

DD 60. Burundi : la payannerie dans la tourmente : éléments d'analyse sur les origines du conflit politico-ethnique, Hubert Cochet, 1996.

DD 61. PAC : pour un changement de cap ; compétitivité, environnement, qualité : les enjeux d'une nouvelle politique agricole commune, Franck Sénéchal, 1996.

DD 62. Habitat créatif : éloge des faiseurs de ville ; habitants et architectes d'Amérique latine et d'Europe, textes présentés par Y. Pedrazzini, J.-C. Bolay et M. Bassand, 1996.

DD 63. Algérie : tisser la paix : Huit défis pour demain ; Mémoire de la rencontre « Algérie demain » à Montpellier, 1996.

DD 64. Une banque des initiatives citoyennes au Liban ; l'Association d'entraide professionnelle AEP, François Azuelos, 1996.

DD 66. Financements de proximité : 458 structures locales et nationales pour le financement de la création de petites entreprises en France, coordonné par Erwan Bothorel et Cyril Rollinde, 4<sup>e</sup> éd. 2000.

DD 67. Quand l'Afrique posera ses conditions ; négocier la coopération internationale : le cas de la Vallée du fleuve Sénégal, mémoires des journées d'étude de mars 1994 organisées par la Cimade, 1996.

DD 68. A la recherche du citoyen perdu : un combat politique contre la pauvreté et pour la dignité des relations Nord-Sud, Dix ans de campagne de l'association Survie, 1997.

DD 69. Le bonheur est dans le pré... : plaidoyer pour une agriculture solidaire, économe et productive, Jean-Alain Rhessy, 1996.

DD 70. Une pédagogie de l'eau : quand des jeunes des deux rives de la Méditerranée se rencontrent pour apprendre autrement, Marie-Joséphine Grojean, 1997.

DD 71. Amérindiens : des traditions pour demain ; onze actions de peuples autochtones d'Amérique latine pour valoriser leur identité culturelle, sous la direction de Geneviève Hérold, 1996.

DD 72. Le défi alimentaire mondial : des enjeux marchands à la gestion du bien public, Jean-Marie Brun, 1996.

DD 73. L'usufruit de la terre : courants spirituels et culturels face aux défis de la sauvegarde de la planète, coordonné par Jean-Pierre Ribaut et Marie-José Del Rey, 1997.

DD 74. Organisations paysannes et indigènes en Amérique latine : mutations et recompositions vers le troisième millénaire, Ethel del Pozo, 1997.

DD 75. États désengagés, paysans engagés : perspectives et nouveaux rôles des organisations paysannes en Afrique et en Amérique latine, compte rendu de l'atelier international de Mèze (France, 20-25 mars 1995), 1997.

DD 76. Les médias face à la drogue : un débat organisé par l'Observatoire géopolitique des drogues, 1997.

DD 77. L'honneur des pauvres : valeurs et stratégies des populations dominées à l'heure de la mondialisation, Noël Carnat, 1997.

DD 78. Contrat emploi solidarité : les paradoxes d'un dispositif ; expériences et propositions, Comité d'information et de mobilisation pour l'emploi - CIME, 1997.

- DD 79. Paroles d'urgence ; de l'intervention-catastrophe à la prévention et au développement : l'expérience d'Action d'urgence internationale, Tom Roberts, 1997.
- DD 80. Le temps choisi : un nouvel art de vivre pour partager le travail autrement, François Plassard, 1997.
- DD 81. La faim cachée : une réflexion critique sur l'aide alimentaire en France, Christophe Rymarsky, Marie-Cécile Thirion, 1997.
- DD 82. Quand les habitants gèrent vraiment leur ville ; le budget participatif : l'expérience de Porto Alegre au Brésil, Tarso Genro, Ubiratan de Souza, 1998.
- DD 83. Aliments transgéniques : des craintes révélatrices ; des scientifiques aux consommateurs, un débat citoyen autour de l'initiative populaire suisse pour la protection génétique, Robert Ali Brac de la Perrière, Arnaud Trollé, 1998 (existe également en allemand).

---

---

Vous pouvez vous procurer les ouvrages et les dossiers des Éditions Charles Léopold Mayer, ainsi que les autres publications ou copublications de la Fondation Charles Léopold Mayer pour le progrès de l'Homme (FPH) auprès de :

**Éditions-Diffusion Charles Léopold Mayer**  
**38 rue Saint-Sabin**  
**75011 PARIS (France)**  
**Tél./Fax : 01 48 06 48 86**

**Sur place :** mardi, mercredi, vendredi : 9h-13h et 14h-18h, jeudi : 14h-19h

**Par correspondance :** d'après commande sur catalogue.

Le catalogue propose environ 300 titres sur les thèmes suivants :

*avenir de la planète*  
*lutte contre l'exclusion*  
*innovations et mutations sociales*  
*relations État-société*  
*agricultures paysannes*  
*rencontre des cultures*  
*coopération et développement*  
*construction de la paix*  
*histoires de vie*

---

---

Pour obtenir le **catalogue** des éditions et coéditions Charles Léopold Mayer, envoyez vos coordonnées à :

Éditions-Diffusion Charles Léopold Mayer  
38 rue Saint-Sabin  
75011 PARIS (France)



Veillez me faire parvenir le catalogue des éditions et coéditions Charles Léopold Mayer.

Nom .....	Prénom .....
Société .....	
Adresse .....	
.....	
Code postal .....	Ville .....
Pays .....	

